

FNA 1515-Paris-La Cité des Hommes- de-Fer

**Alain Paris
Jean-Pierre Fontana**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

A. PARIS & J.-P. FONTANA

LA CITÉ DES HOMMES-DE-FER

Chroniques de la Lune Rouge – 4



FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

**ALAIN PARIS et
JEAN-PIERRE FONTANA**

LA CITÉ DES HOMMES-DE-FER

Chroniques de la lune rouge – 4

« *ANTICIPATION* »

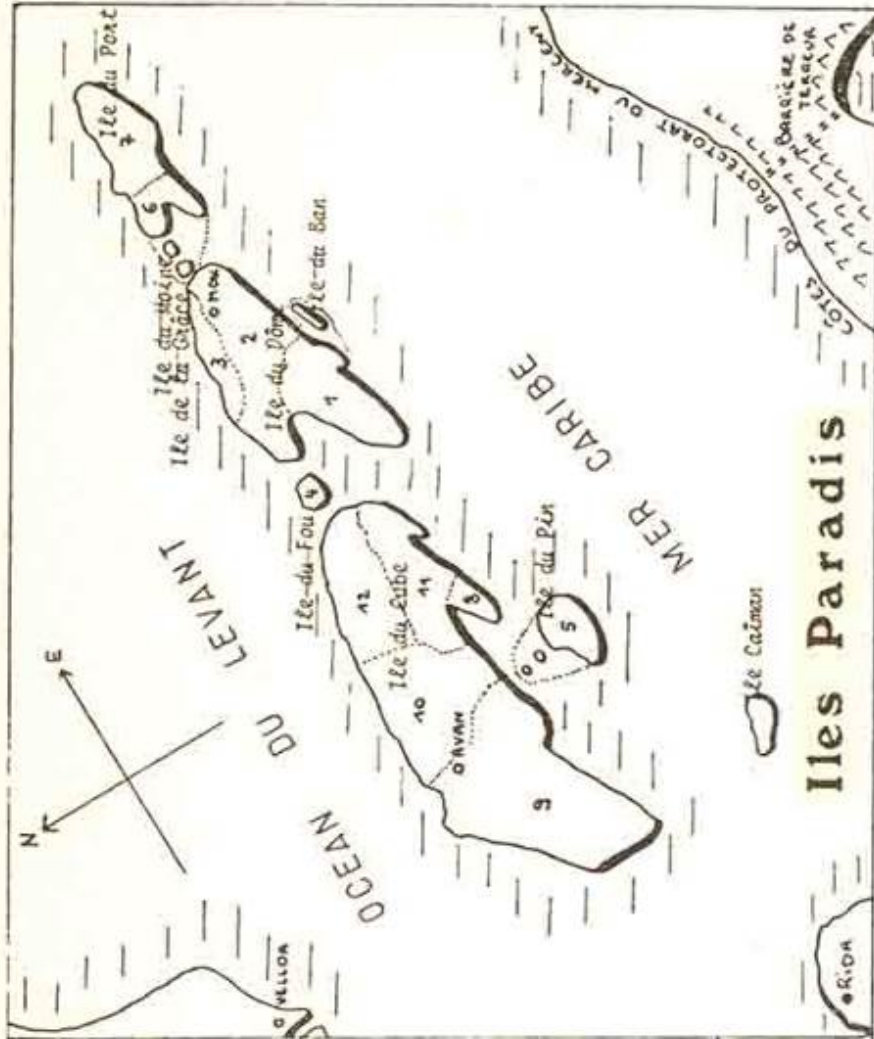
FLEUVE NOIR

1987

ÎLES

1. SAÛXIL
2. TUNAL
3. KEDADRA
4. ZAMINGO
5. MONDIL
6. CAVIN
7. PANJERO
8. THORSEN
9. MOULARD
10. BRECIC
11. FULTON
12. OTANI

○ MOX - VIIE PARACHE
○ AVAN - VIIE PARACHE



Iles Paradis

INTRODUCTION

Au commencement, il y eut la Lune Rouge. Elle était apparue dans le ciel des hommes comme pour leur faire oublier celle qu'ils avaient perdue, la blafarde, chassée loin dans les profondeurs abyssales de l'éther par les pires sortilèges, ceux qui font intervenir les feux de l'enfer. Depuis, elle penchait son visage ensanglanté sur un monde de guerres et de malheurs. C'était elle qui couvrait de froidure et de solitude les terres glacées des Grandes Zunes, le pays de Sarkô.

Mais cette année-là, poussé par le blizzard et la famine, le peuple de Niork avait dû s'éloigner de son territoire pour atteindre les troupeaux de bufs et espérer survivre. Au retour d'une expédition de chasse, Sarkô n'avait plus retrouvé les siens. La tribu venait de connaître la plus grande tragédie de son histoire, vaincue par la rage sanguinaire de guerriers surgis des airs.

Une longue errance commença alors pour le nomade et quelques rares compagnons, motivée par le fol espoir de rejoindre un jour quelques-uns des survivants du massacre emmenés sans doute en esclavage[1].

Mais le long et périlleux voyage vers les terres chaudes fut très vite fatal à ceux qui l'accompagnaient. Demeuré seul, Sarkô avait néanmoins persisté. Il s'était enfoncé toujours plus avant dans l'inconnu, liant de nouvelles amitiés, affrontant d'autres périls, jusqu'à lutter avec les dieux eux-mêmes du peuple des Mazons qui vivent au-delà du Royaume du Milieu, appelé Mercent, que contrôlent les redoutables Hommes-de-Fer[2].

Mais à combattre un dieu, on risque d'y perdre son âme. Sarkô avait au moins troublé la sienne en quittant le Temple des arbres. Abandonné de tous, la mort hideuse au fond de lui, il avait néanmoins suivi les traces laissées par Sernata, sa femme, et Malwi, fils de sa chair, et franchi le grand fleuve qui marque la limite des mondes connus avec les territoires des brumes.

Recueilli par un clan de chasseurs, il avait poursuivi sa quête jusqu'à tomber entre les mains d'un tyran mégalomane aux jeux duquel participaient d'horribles enfants pervers. Mais il était écrit que l'heure de la fin n'était pas encore venue pour l'homme des Grandes Zunes. Après avoir pu fuir les palafittes qui abritaient le sinistre personnage et ses troupes de gnomes, il avait découvert la réserve

cryogénisée d'œufs fécondés des oiseaux-rom, ces créatures qui, seules, peuvent se nourrir et survivre au poison drainé par le brouillard.

C'est alors que les nains de la cité lacustre l'avaient enfin rejoint. Leurs lances et leurs flèches allaient accomplir leur œuvre sans que la force et l'intelligence de Sarkô puissent les en empêcher. Ainsi s'achèverait l'épopée du chasseur de Niork.

Quand un gigantesque engin volant avait entraîné Sarkô dans le ciel[3].

Était-ce la fin de ses tourments ou la promesse de nouvelles épreuves ?

CHAPITRE PREMIER

Seigneur-baronnet Saüxil traversa en hâte la passerelle permettant d'accéder à la Tour Haute. Un Homme-de-Fer, revêtu de la combinaison de métal mordoré, interdisait à quiconque le libre accès au donjon, mais cette consigne ne s'adressait évidemment pas au baronnet. Ce dernier se contenta d'émettre une pensée, une simple pensée, et la statue de fer s'écarta. Le métal enserrait torse et membres, et jusqu'à la tête, laissant uniquement une mince ouverture pour la vue à travers un écran translucide.

Seigneur-baronnet Saüxil remonta un long couloir puis emprunta un escalier étroit s'enroulant en pas de vis avant de s'arrêter devant une large porte bardée de ferrures. Ces ferrures avaient seulement une fonction esthétique. La protection était assurée par un complexe dispositif de sécurité dont seul Saüxil connaissait la méthode d'utilisation.

Le baronnet referma la porte derrière lui. À présent, il se trouvait dans une vaste pièce au plafond voûté, brillamment éclairée par plusieurs dizaines d'arcs électriques luminescents. Il marcha jusqu'à la paroi tapissée d'écrans et enclencha le mécanisme permettant de les activer. Les écrans s'allumèrent.

Saüxil prit place dans un confortable fauteuil et se renversa en arrière. Son regard dériva sur les écrans. Il soupira.

Le baronnet était un petit bonhomme aux jambes courtes et épaisses soutenant un tronc en forme de barrique, avec des bras également courts mais incroyablement musculeux. Sa face ronde, large et empâtée, était surmontée d'un comique petit toupet de cheveux grisonnants, mais nul ne serait avisé de rire ni même de sourire à la vue de cette houppe. Un seul regard de Saüxil suffisait à dissuader un interlocuteur de toute moquerie.

Plusieurs écrans offraient une vue aérienne de contrées très diverses. Certaines étaient des déserts rocailleux écrasés de soleil et d'autres des moutonnements verdoyants de forêts apparemment impénétrables. Quelques-unes offraient le spectacle de l'étalement vert-brun d'un marécage ou bien révélaient des collines semées de plaques de neige sale. Un écran, pourtant, montrait une vue panoramique d'une étrange petite cité, un village aux bâtiments pareils à de minuscules morceaux de craie jetés sur un plateau de

poussière ocre.

Saüxil se pencha en avant sur la console qui lui faisait face et appuya sur une série de touches. Celles-ci s'allumèrent et la vision se rapprocha. Les morceaux de craie devinrent des bâtiments cubiques. D'innombrables silhouettes évoluaient au-dessous d'un grand oiseau dont le plumage avait des reflets de métal.

Saüxil manœuvra encore d'autres touches et la scène se précisa en gros plan. Le volatile d'acier s'avéra être un appareil de transport aérien. Quant à la foule grouillante, c'était une confusion de nabots qui couraient dans tous les sens en agitant des lances et tentaient de massacrer un homme de haute taille armé d'une barre de fer ou d'un gourdin. Saüxil observa la scène avec un intérêt croissant.

De l'appareil, immobilisé au-dessus des protagonistes du drame, tombèrent des dizaines de longs filaments qui s'entortillèrent autour de l'homme au gourdin. Les nabots réagirent par des glapissements de frustration et de colère. Le nez de l'appareil s'inclina et deux jets de flammes en jaillirent, carbonisant les agresseurs. Pendant ce temps, les filaments attiraient irrésistiblement leur proie vers une trappe située sous le ventre de l'appareil.

— Excellent ! murmura Saüxil.

Il estima en avoir assez vu et éteignit un à un tous les écrans. Puis il se renversa de nouveau en arrière dans le fauteuil et réfléchit.

« D'ici quelques heures, songea-t-il, le Niorkais sera à portée de ma main. »

Déjà, il échafaudait les plans qui lui permettraient de s'assurer de cet homme, un nomade des Grandes Zunes nommé Sarkô. Pas n'importe quel homme !

— Sarkô de Niork, dit-il à haute voix, ensemble, nous réussirons là où, seul, j'aurais échoué.

Il referma soigneusement la porte de la salle d'observation derrière lui.

*

Dans sa salle à manger richement décorée de lourdes tentures, seigneur-baronnet Saüxil achevait de prendre une légère collation lorsque le bracelet-émetteur cerclant son poignet droit se mit à scintiller tout en vibrant d'un bourdonnement ininterrompu.

Saüxil jura à voix basse. Le bracelet-émetteur poursuivit durant quelques instants encore son appel puis se tut. Saüxil se leva de table et passa dans une pièce voisine, de forme circulaire et entièrement

nue. Le sol de cette pièce présentait un aspect très particulier. Douze grands cercles y étaient tracés. L'un d'entre eux avait été dessiné exactement au centre de la pièce. Les onze autres se répartissaient à la périphérie, tous équidistants.

Saüxil se plaça dans l'un des cercles extérieurs. Quelques minutes s'écoulèrent. Puis un picotement lui hérissa les cheveux et les poils des bras et des jambes. Il demeura immobile. Peu à peu, des silhouettes commencèrent à se matérialiser dans les onze autres cercles ; y compris dans celui tracé au centre de la pièce. Mais aucune magie n'intervenait dans ces apparitions. Il ne s'agissait que des projections holographiques, d'un réalisme hallucinant il est vrai, des dignitaires de l'archipel. Tous étaient pareillement vêtus de longues robes de couleurs diverses, chacune marquée à la poitrine d'un nombre allant de 1 à 12. Saüxil lui-même n'échappait pas à cette règle. Sa robe, d'un jaune pâle, arborait le numéro 1.

— Je déclare ouverte la séance extraordinaire du Conseil des Îles, déclara le numéro 2, placé dans le cercle principal situé au milieu de la pièce.

Seigneur-baronnet Tumal était un personnage de haute taille, au visage fin et allongé, à l'œil sombre et scrutateur profondément enfoncé dans l'orbite. Des mèches de cheveux noirs dissimulaient adroitement un début de calvitie. Sa robe était couleur bronze doré.

— Nous t'écoutons, Tumal, dit Saüxil.

— Il vient de se produire un très grave événement, là-bas, dans les Terres du Brouillard, fit Tumal dont le regard pénétrant errait sur les visages qui l'entouraient. Un nomade venu des Grandes Zunes, un homme du nom de Sarkô, a dévasté le laboratoire du *village*. La récolte de toute une année est irrémédiablement perdue. Bien plus, le nomade a entièrement vidé les réserves d'œufs. Au moment même où je vous parle, des centaines d'oiseaux-rom se sont envolés dans la nature, et je suppose que vous réalisez ce que cela signifie...

— Une prochaine récolte de spores désastreuse, émit le numéro 6, seigneur-baronnet Cruin, dont la robe était de couleur verte.

— Et nos stocks sont donc détruits, dit pensivement le numéro 8, seigneur-baronnet Panjero, dont la robe était grise.

— Mais... Jelem ? interrogea le numéro 12, seigneur-baronnet Otami, à la robe violette.

— Jelem est mort, annonça Tumal, et cela vaut peut-être mieux ainsi. Dans toute cette affaire, il a fait preuve d'une grande légèreté et d'une certaine incapacité. Tôt ou tard, nous aurions été obligés de prendre des sanctions à son égard.

Saüxil se pencha légèrement en avant.

— Je trouve votre attitude bien dure pour un homme qui nous a tous fidèlement servis durant des années. Jelem avait des défauts, certes, mais il faut reconnaître qu'il fut un parfait organisateur de récoltes, qu'il a protégé efficacement le *village* de toute intrusion extérieure et mis au pas les clans établis sur les plages et le long du fleuve Mazon. Enfin, il a largement contribué à notre prospérité et à celle du Mercent.

— C'est vrai, admirent deux ou trois voix.

Otami, Kedadra et Mourad, remarqua Saüxil par-devers lui. « Eux seuls sont assez courageux pour se ranger de mon côté, face à l'opinion de Tumal. C'est bon à savoir. »

— Un de nos appareils, envoyé d'urgence sur les lieux, a réussi à capturer le nomade, poursuivit Tumal. Nous en saurons bientôt un peu plus long sur les raisons de son attitude.

— Que veux-tu dire par là ? s'enquit Saüxil.

— Je veux dire tout simplement que les motifs qui ont présidé à ces destructions m'échappent. De même que les circonstances qui ont permis à un demi-sauvage solitaire de franchir les distances qui séparent les Grandes Zunes des Terres du Brouillard. Je veux bien admettre que cet homme ait accompli tout cela pour retrouver les siens. Mais j'ai la nette impression que l'un d'entre nous au moins l'a aidé à franchir quelques-uns des obstacles rencontrés au cours de ses pérégrinations... Sinon, comment expliquez-vous l'extraordinaire concours de circonstances qui a fait coïncider l'aboutissement de son voyage avec la destruction des récoltes de spores ? Il y a dans tout cela des points qui restent obscurs, et je tiens à les éclaircir. Le prisonnier sera amené dans mon fief pour y être interrogé... Oui, Zamiago ?

— Nos conventions stipulent que les serviteurs originaires de Niork me sont attribués, intervint le numéro 4, un personnage de petite taille, au visage agréable et dont la couleur de la robe était bleu clair.

— Ce nomade constitue un cas tout à fait à part, rétorqua Tumal.

— Mais c'est un Niorkais, et d'après les conventions...

— Il doit être interrogé, insista Tumal.

— Le Conseil aura-t-il possibilité d'assister à l'interrogatoire ?

— Entendu, accorda seigneur-baronnet Tumal. Le Conseil assistera à l'interrogatoire.

Le regard du numéro 2 fit le tour des visages. Puis, insensiblement, les silhouettes se dématérialisèrent et seigneur-baronnet Saüxil

demeura seul dans la pièce.

« À présent, songea-t-il, il va falloir jouer serré. »

CHAPITRE II

La trappe se referma sur Sarkô, toujours prisonnier de l'étreinte des filaments, et la pensée du grand nomade, à cet instant, fut que sa quête prenait une nouvelle direction. Sernata et Malwi avaient été détenus durant quelque temps dans l'étrange village, il en avait eu la preuve sous les yeux avec son propre nom, Sarkô, tracé par une main malhabile, une main d'enfant, sur un mur chaulé. Et un pressentiment lui disait que sa femme et son fils avaient un jour emprunté le même grand oiseau métallique pour gagner une destination inconnue.

Une destination qu'il atteindrait bientôt lui-même.

L'étreinte des filaments se relâcha d'un seul coup, et Sarkô prit conscience du cadre qui l'entourait : une vaste salle crûment illuminée, éclatante de blancheur, et dont les parois semblaient exclusivement faites de métal. Il chercha où avaient bien pu passer les filaments mais n'en repéra plus aucune trace – à moins que ceux-ci ne se soient complètement résorbés dans cette multitude de petits trous situés bien au-dessus de sa tête, hors de sa portée... C'était possible.

Il se sentait si las, épuisé, au bord de l'évanouissement. Depuis tant et tant de jours, il ne se souvenait pas avoir seulement connu de véritable sommeil, et cet état de faiblesse était sans nul doute pour quelque chose dans son impossibilité à analyser clairement la situation.

Les parois, tout autour de lui, étaient constituées de métal. D'accord. Des entrailles métalliques pour un oiseau métallique, quoi de plus normal ? Un genre de soute pour un appareil de transport se déplaçant par voie des airs. L'idée n'était pas plus mauvaise qu'une autre. En temps ordinaire, les filaments pouvaient très bien avoir pour utilité de hisser et d'amener des marchandises jusque dans cet endroit.

À ce stade de ses réflexions, Sarkô fut interrompu par l'apparition d'une haute silhouette. Il éprouva tout à la fois un sentiment d'incrédulité, de soulagement, d'angoisse... et d'espoir. La silhouette de l'Homme-de-Fer s'encadrait devant un pan de paroi qui venait de coulisser. L'être restait silencieux et immobile.

Le nomade se redressa et amorça quelques pas en direction de l'apparition. Puis il attendit.

— Suis-moi, lui intima la voix de l'Homme-de-Fer, dans sa tête.

Il n'avait pas le choix. D'ailleurs, pouvait-il en être autrement face aux ordres donnés par une telle créature ?

La dernière fois, se souvint-il, c'était peu avant le déferlement des hordes mazonnes contre la Barrière du Sud, en royaume du Mercent. Plusieurs saisons s'étaient écoulées depuis, mais Sarkô se souvenait de l'incident comme si celui-ci s'était produit seulement la veille. Chaque détail était resté gravé dans sa mémoire. À cette occasion, il avait enfreint les ordres pour s'aventurer jusqu'au cœur du campement ennemi, afin de vérifier si les siens ne s'y trouvaient pas, retenus en esclavage, mais son expédition avait tourné court et il avait été contraint de fuir, talonné par les furieux petits guerriers... avant de comparaître devant l'Homme-de-Fer responsable de l'unité de mercenaires dont il dépendait[4].

« — Souviens-toi, avait alors déclaré la voix. Tu as prêté serment d'allégeance. Si tu venais à l'oublier, tu regretterais le jour où tu as franchi pour la première fois notre frontière. *Et où que tu puisses alors te rendre, nous saurions te retrouver.* »

« La créature ne mentait pas, songea douloureusement Sarkô. J'ai traversé les déserts et les marécages du pays Mazon, j'ai survécu aux pièges de leur Temple, franchi le fleuve et connu les Terres du Brouillard, pour de nouveau me retrouver entre leurs griffes. »

Il haussa les épaules, avec une résignation qui ressemblait assez à du fatalisme, et emboîta le pas à cette autre créature qui ressemblait à s'y méprendre à toutes celles déjà côtoyées là-bas, en ce royaume craint, haï et convoité par tant de peuplades asservies ou non. L'Homme-de-Fer marchait sans se retourner, traversant des couloirs bordée de portes closes. Aucun bruit ne signalait la présence d'une quelconque activité humaine. Nul écho de voix ne filtrait entre les parois de métal. Finalement, le guide muet s'arrêta devant une porte semblable à toutes les autres et apparemment dépourvue de tout système d'ouverture. Il posa simplement son gantelet à plat sur la surface brillante et la porte coulissa. L'Homme-de-Fer s'écarta légèrement.

— Entre ! ordonna-t-il.

Sarkô hésita.

— Entre ! répéta la voix, dans sa tête.

Du coin de l'œil, Sarkô constata qu'il ne s'agissait que d'une cellule, une pièce cubique également baignée par une lumière crue. Une pièce nue. Une cage de métal.

Quel parti prendre ? Fuir au long des coursives ? Mais pour aller où ? Agresser l'Homme-de-Fer ? Risible. Non, il fallait jouer le jeu

jusqu'au bout, obéir, voir venir. Tôt ou tard, une occasion se présenterait, qu'il s'agirait de saisir.

« Chaque instant qui passe est autant de gagné, se dit Sarkô, et chaque instant gagné me rapproche de Sernata et de mon fils. »

Il pénétra dans la cellule dont la porte se referma derrière lui.

*

Silencieusement, le grand oiseau métallique regagnait son aire, au-delà des Terres du Brouillard. Il laissa le marais putride et les étendues mi-sableuses, mi-caillouteuses, longea le désert de cendres et remonta la zone côtière, loin au-dessus des clans de pêcheurs regroupés le long des plages. Il prit encore plus d'altitude et, sous ses ailes, s'étala une large tache verdoyante qui correspondait au Temple du dieu Mazon, l'Enfer Vert des légendes anciennes, ou, du moins à ce qu'il en restait. Puis il pénétra et traversa le ciel de la belliqueuse fédération, vira bien à l'ouest de Carcas, la capitale, après avoir quelque peu suivi la route des Pèlerins. Il survola alors le Protectorat de Namibie et aperçut enfin des reflets bleutés de la Mer Caribe. Les côtes du Mercent se découpaient dans le lointain sous l'embrasement du soleil couchant et l'ascension de la Lune Rouge. Mais le grand oiseau métallique les ignore et poursuivit son vol vers le nord-est, jusqu'à voir se profiler de nouvelles côtes. Bientôt, tout un essaim d'îles apparut. Trois terres principales escortées de nombreux îlots. Alors l'appareil commença à amorcer sa descente en direction de celle qui occupait le centre de l'archipel.

*

Dans sa cellule, Sarkô n'avait nulle possibilité d'évaluer le temps écoulé depuis sa capture et le début de sa détention. À intervalles plus ou moins réguliers, il s'assoupissait en dépit de la lumière crue qui inondait la pièce, et, à intervalles aussi irréguliers, l'Homme-de-Fer – le même ou peut-être un de ses congénères – se présentait avec une écuelle contenant une sorte d'épaisse semoule.

La première fois, Sarkô avait longuement hésité avant de goûter cette nourriture. Il se méfiait, et peut-être n'avait-il pas entièrement tort. L'idée qu'on pouvait chercher à l'empoisonner ne l'effleura même pas, mais la semoule pouvait par contre contenir une drogue destinée à l'abrutir, à le maintenir dans un état de somnolence et de léthargie propice à mieux le manipuler par la suite.

Son raisonnement se tenait, mais la faim lui tenaillait les entrailles et il jugea qu'il ne pouvait pas non plus courir le risque de s'affaiblir. Tôt ou tard, il aurait sans doute besoin de toutes ses forces et de toutes ses ressources, et, après mûre réflexion, il se décida à avaler la pitance

qui lui parut agréable, sucrée, et pleine de qualités nutritives. Il n'en ressentit aucune séquelle, ni somnolence, ni engourdissement, et il vida les écuellles suivantes de la même façon qu'il avait consommé la première.

À la cinquième ou sixième apparition de l'Homme-de-Fer, Sarkô se décida à poser la question qui lui brûlait les lèvres :

— Où m'emmène-t-on ?

Pas de réponse. La créature déposa simplement l'écuelle pleine et ramassa l'écuelle vide.

— Où me conduit-on ? répéta Sarkô, tout en cherchant à percer la zone d'ombre scellant le regard de la créature.

L'ouverture destinée à laisser filtrer le regard était le seul point non protégé par du métal. Tout le reste du corps, tête comprise, était enserré dans le même vêtement brillant, résille scintillante sur laquelle courait parfois un chatolement d'arc-en-ciel.

L'Homme-de-Fer demeura un instant silencieux, puis sa réponse s'insinua en Sarkô :

— Prends patience, Niorkais ! Avant longtemps, tu seras fixé.

La porte se referma derrière le geôlier. Sarkô resta un moment indécis, debout, les bras ballants, puis un fait auquel il n'avait jamais songé jusqu'à cet instant lui apparut : l'Homme-de-Fer communiquait avec lui, par la pensée, certes, mais sans avoir non plus besoin de lui imposer le port d'un cercle de métal, de cette couronne dont Sarkô avait autrefois été affublé lors de son incorporation en tant que mercenaire parmi les armées du Mercent.

— Étrange, murmura-t-il, très étrange. La transmission de la pensée des Hommes-de-Fer ne nécessiterait donc pas le port du cercle... Dans ce cas, celui-ci avait une autre raison d'être... mais laquelle ?

Il n'avait aucun mal à se souvenir de la première impression laissée par l'anneau métallique, lorsqu'il l'avait posé puis retiré de son front.

Il s'assit dans un angle de la cellule, s'adossa à la paroi et réfléchit à cette question troublante, mais il ne trouva point de réponse. Les secrets du Mercent avaient à la fois quelque chose de décourageant et d'angoissant. Au moins, chez les Mazons, avait-on affaire à des êtres de chair et de sang, aux faiblesses d'êtres humains. Avec les Hommes-de-Fer, le problème était différent. Comment comprendre ces statues de métal ?

Croiser leur regard, c'est comme se pencher au-dessus d'un abîme insondable.

Où avait-il entendu proférer cette phrase ? Oui, c'était il y avait bien longtemps, à Lajar, en Pays Mex. L'ancien de la cité troglodyte avait raison : braver les Hommes-de-Fer, c'était affronter l'inconnu.

« Mais j'ai déjà affronté l'inconnu et je suis toujours en vie », songea Sarkô, évoquant avec un frisson l'horreur du dieu Mazon, là-bas, dans le Sanctuaire du Temple.

Et cette pensée lui redonna un peu confiance.

*

Durant une de ses rares périodes de sommeil, le nomade eut un rêve ou, plutôt, une vision au cours de laquelle se pressaient autour de lui tous ceux qui, de près ou de loin, avaient tenu un quelconque rôle dans les événements qui avaient conduit ses pas jusqu'en cet instant. Parmi les visages qui défilèrent, Sarkô reconnut ceux de Sernata et de Malwi, bien sûr, mais également les traits estompés d'Arn et de Thorndro, de Warna, Grinn, Ogdan et Kyelle, ses compagnons niorkais morts en cours de route, de Joskren le Friske, de Senteniez et Chicaya, ses amis mazons, de Zamaccho, le brutal et retors officier, et de Jelem, le sanguinaire et cruel maître des Terres du Brouillard, d'Haïla la sauvagienne et de Ual le chasseur... êtres aimés ou haïs, personnages mêlés à tant d'épreuves traversées, de chemin parcouru depuis les glaces des Grandes Zunes, pour aboutir à cette prison...

Il s'éveilla, trempé de sueur, des tremblements agitant tout son corps. Sa première impression fut qu'on n'avait cessé de l'observer durant son sommeil, mais il leva en vain les yeux vers les parois qui l'enfermaient. Pourtant, la sensation demeurait et il en conçut un trouble intense, analogue à celui qu'il avait éprouvé alors qu'il errait dans les galeries du Temple, hanté par l'effroyable dieu de ténèbres.

*

Doucement, lentement, le grand oiseau métallique descendait sur une cité lugubre aux rues désertes. Il planait, resserrant de plus en plus ses cercles autour d'une haute construction pyramidale à la pointe tendue vers le ciel d'un bleu presque insoutenable. Enfin, il se posa, sans bruit, à quelque distance de la tour. Ses vastes ailes se replièrent contre ses flancs.

Le long voyage venait de s'achever.

CHAPITRE III

Il y avait non pas un mais trois Hommes-de-Fer immobiles dans l'embrasure de la porte de la cellule. Identiques tous les trois. Non ! pas tout à fait, constata Sarkô. Le troisième était d'une taille légèrement inférieure aux deux autres.

C'était la première fois que le nomade prenait conscience d'une certaine différence existant entre ces créatures, et ce fait lui apparut comme une découverte importante. Chaque Homme-de-Fer pouvait peut-être bien constituer une individualité propre.

Mais l'ordre qui résonna en sa tête provenait d'une source unique.

— Viens !

Sans hésiter, Sarkô franchit la porte de la cellule et emboîta le pas aux trois créatures. Ensemble, ils traversèrent nombre de couloirs et de coursives avant d'aboutir devant un panneau grand ouvert au bas duquel s'étagaient les degrés d'un escalier mobile.

Par l'ouverture, Sarkô découvrit un paysage inconnu, à demi estompé dans le crépuscule, un paysage sur lequel se levait la face balafrée de la Lune Rouge. La Marse.

Un Homme-de-Fer avait descendu les marches et attendait en bas.

— Descends !

Sarkô obéit et la porte se referma derrière lui. Il resta seul en compagnie du plus petit des trois Hommes-de-Fer. Au-dessus de lui, le ciel était presque entièrement occulté par la masse de l'oiseau métallique. Mais s'agissait-il bien du même aéronef qui l'avait capturé ? Ses ailes avaient disparu, et ne subsistaient plus que son imposant torse allongé et son bec arrondi.

— Marche ! ordonna l'Homme-de-Fer.

En proie à l'incrédulité, Sarkô traversa une vaste esplanade totalement lisse au centre de laquelle était posé l'oiseau. La végétation commençait juste au-delà des limites de cette esplanade, sous forme de jardins, sans doute, car le nomade percevait des essences variées de fleurs et de plantes odorantes.

Le soleil était couché, à présent, et la Lune Rouge grimpait rapidement dans le ciel, étendant son auréole sanglante. Sarkô leva les yeux vers celle qu'il considérait un peu comme son amie, son unique

alliée en ce lieu inconnu et mystérieux. Silencieusement, il lui adressa une prière :

Face Balafrée, Face Balafrée, toi qui vois tout, toi qui baignes les Grandes Zunes où rôdaient autrefois les enfants de Niork, entends-moi ! Entends mon appel ! Donne-moi le courage et la force nécessaires dans les épreuves qui ne manqueront pas de m'attendre !

Il abaissa les yeux et tressaillit en découvrant la haute tour dressée devant lui, comme un glaive pointé vers le ciel. Une construction comme il n'en avait jamais vu de semblable, lui, le fils de nomades accoutumés aux chariots comme unique demeure.

Au cours de son long voyage, il avait découvert les villages troglodytes mex, les cités du Mercent et les villes mazonnes, les arbres géants du Sanctuaire et le palafitte des Terres du Brouillard, mais jamais il n'aurait imaginé semblable édifice, à la fois poli comme du métal et, par endroits, transparent comme l'eau.

L'Homme-de-Fer se dirigeait vers une des faces brillantes et lisses. Sarkô ébaucha un mouvement de recul. L'Homme-de-Fer s'immobilisa aussitôt, puis se retourna lentement.

— Avance ! ordonna-t-il d'un ton impératif.

Sarkô leva une nouvelle fois les yeux vers la Lune Rouge. La façade de la tour réfléchissait le halo pourpre. Le nomade y vit un signe d'encouragement que lui prodiguait le cercle balafré de la Marse. Il n'hésita plus et suivit son guide. L'Homme-de-Fer franchit une étroite passerelle jetée au-dessus d'un profond fossé et s'arrêta devant une porte massive dépourvue de poignée et de heurtoir. Au bout de quelques instants, le vantail pivota et Sarkô pénétra dans la majestueuse bâtisse.

*

« Je n'ai fait que changer de cellule », songea-t-il amèrement tandis qu'il parcourait du regard les murs lisses, dépourvus d'une quelconque ouverture. Mais au moins la pièce était-elle sommairement meublée d'un lit, d'une table et d'un tabouret. La lumière, dispensée par une sorte de tube lumineux encastré très haut et hors d'atteinte dans le plafond, brillait sans brûler. C'était une de ces choses étranges auxquelles le Niorkais commençait à s'habituer depuis qu'il découvrait ce nouveau lieu où l'avait amené le grand oiseau de métal.

Il fut interrompu dans ses réflexions par l'apparition d'un Homme-de-Fer précédant deux jeunes femmes sobrement vêtues de courtes tuniques de couleur dorée. Sarkô se dressa d'un bond : ces deux femmes étaient les premiers êtres réellement humains qu'il rencontrait

depuis son arrivée, et il brûlait de leur poser toutes sortes de questions relatives à cet endroit... mais il croisa leur regard vide et s'abstint de tout commentaire. D'autant plus que l'Homme-de-Fer venait d'ordonner :

— Suis-nous ! Un bain et de nouveaux vêtements t'attendent.

Les femmes n'étaient pas d'origine mazonne, Sarkô aurait pu l'affirmer. Plus probablement étaient-elles mex. Leur taille relativement élevée et leur teint plutôt clair pouvaient correspondre à des natives des plateaux du Rado ou des confins de la Rivière Grande, à la limite des Grandes Zunes. Presque des compatriotes, en dépit de leur lourde chevelure brune croulant jusqu'aux reins. Sarkô en ressentit un vague sentiment de joie. Peut-être parviendrait-il ultérieurement à lier quelque contact avec elles... si on lui en laissait le temps et l'occasion, ce qui n'était pas du tout certain. Il suivit néanmoins de bon gré l'Homme-de-Fer et les deux servantes à travers un dédale de couloirs jusque dans une pièce ronde au centre de laquelle clapotaient les eaux parfumées d'un bain.

Voilà qui était nouveau. Sarkô s'était vaguement attendu à devoir plonger dans quelque tub rudimentaire, semblable à ceux qu'il avait connus et utilisés à Rida, en royaume du Mercent, dans les casernements où il s'était autrefois entraîné au combat avec ses compagnons d'infortune. C'était pour le moins une bonne surprise. Il s'avança jusqu'au bord de la vaste baignoire et s'apprêtait à en descendre les trois marches lorsque la voix de l'Homme-de-Fer l'interrompit.

— Déshabille-toi, auparavant, fit celui-ci.

Naturellement ! Cette stupide créature le prenait-elle pour un barbare ? Sarkô arracha les loques qui le couvraient et entra dans l'eau tiède. Il s'allongea et une intense sensation de bien-être l'envahit. Puis, à son grand étonnement, il s'aperçut que les servantes se déshabillaient à leur tour, pénétraient dans l'eau, munies de brosses et de savon, et, toujours sans émettre la moindre parole, entreprenaient de le frotter énergiquement.

Les yeux fermés, Sarkô se laissa aller à une douce torpeur tandis que les femmes le frictionnaient vigoureusement. Le nomade n'avait pas été à pareille fête depuis bien longtemps et sa grande carcasse, couturée de cicatrices, appréciait les efforts déployés pour la débarrasser de la crasse accumulée. Les gestes des soubrettes ne prêtaient pourtant à nulle équivoque : elles accomplissaient leur travail tout comme elles auraient lavé une pièce à grande eau, rien de plus. Lorsque le Niorkais eut abondamment été savonné, frotté et rincé, elles regagnèrent le bord du bain et, armées de serviettes, le

séchèrent avant de lui tendre une tunique dorée semblable à la leur. Puis elles s'essuyèrent à leur tour, se rhabillèrent et s'éclipsèrent toujours aussi silencieusement.

La récréation était terminée.

L'Homme-de-Fer avait assisté au bain, du début à la fin, sans émettre la moindre pensée, sans bouger ne fût-ce que le petit doigt. Il conduisit ensuite Sarkô à travers un nouveau dédale de corridors, jusqu'à une autre pièce de dimensions plus vastes, de forme circulaire et entièrement nue. Un individu de haute taille, au visage fin et allongé et aux yeux sombres, vêtu d'une robe également dorée, se tenait debout en son centre. La porte se referma en chuintant.

— Mon nom est Tumal, fit l'homme aux yeux sombres, et je suis le seigneur-baronnet de ce domaine. Approche !

*

Les deux hommes étaient sensiblement de la même taille, mais autant le physique de Sarkô suggérait l'endurance et la force brutale, autant celui de son interlocuteur semblait frêle et peu apte aux épreuves. Pourtant, le personnage compensait cette fragilité apparente par une impression d'autorité peu commune qui se lisait dans son maintien, dans le ton qu'il employait et surtout dans le regard. Un regard qui semblait fouiller jusqu'aux tréfonds de l'âme.

Et Sarkô réalisa que l'homme s'exprimait dans le langage des Zunes, avec des intonations dépourvues de tout accent.

— Parfait, dit l'étrange personnage, après l'avoir rapidement examiné. Te voici un peu plus présentable.

— Qui êtes-vous ? questionna le Niorkais qui ne comprenait pas à qui il avait réellement affaire.

L'homme sourit, puis, comme s'il s'adressait à un enfant un peu distrait :

— Je te l'ai déjà dit : je suis seigneur-baronnet Tumal. L'un des douze maîtres du monde, précisa-t-il enfin.

— Pourquoi suis-je ici ? Pourquoi m'avoir arraché aux marécages et conduit en ce lieu ? Suis-je votre invité ou votre prisonnier ?

— Subtil *distinguo*, répondit Tumal. Considère-toi pour le moment comme mon invité... en attendant l'interrogatoire. Et le jugement.

— L'interrogatoire ? Le jugement ? Quel jugement ? Quelle faute ai-je commise envers vous ? Je ne vous connais pas. Je ne vous ai même jamais rencontré auparavant, s'emporta Sarkô.

— Calme-toi, ordonna sèchement Tumal en coulant un regard vers

l'Homme-de-Fer toujours immobile. Calme-toi et prends conscience de ceci : tu as gravement lésé mes intérêts ainsi que ceux d'un certain nombre de personnages de haut rang. Que tu l'aies ignoré ou que cela te laisse toujours indifférent ne change rien à ton cas. Le fait est là. Par ta faute, involontaire ou non peu importe, nous nous trouvons désormais confrontés à d'énormes problèmes. C'est la raison de ta présence en ce lieu.

— Je ne comprends pas. Si j'ai commis une faute aussi grave, pourquoi m'avoir sauvé la vie ? reprit Sarkô. J'allais succomber sous les assauts des gnomes des marais lorsque le grand oiseau métallique est intervenu...

— C'est exact, sourit Tumul en repoussant une mèche de cheveux noirs sur son front dégarni.

— Nous devons être loin des Terres du Brouillard car le voyage fut très long. Au Mercent, peut-être ?

— Non.

— Mais nous ne pouvons être en Pays Mazon, à cause des Hommes-de-Fer.

— Effectivement.

— Alors où ? insista Sarkô.

— Certains disent que ce sont ici les Îles Paradis, énonça Tumul. Pour le moment cette explication doit te suffire.

Elle me suffit, exulta mentalement Sarkô en détournant son regard pour dissimuler sa joie. Il savait depuis bien longtemps que les Îles Paradis étaient censés abriter les mystérieux maîtres du Mercent.

Sa longue quête était peut-être enfin sur le point d'aboutir.

CHAPITRE IV

Le bracelet-émetteur cerclant le poignet droit de seigneur-baronnet Saüxil émit un signal et le petit homme abandonna aussitôt ses occupations présentes pour se rendre dans la salle de réunion du Conseil. Il prit place dans le cercle extérieur qui lui était réservé, puis le picotement familial lui hérissa les cheveux et les poils des bras et des jambes. Il n'avait jamais réellement réussi à s'habituer à ce prélude à la projection et chaque nouvelle expérience était pour lui une épreuve. Mais après tout, songea-t-il, cela vaut mieux que de se déplacer en chair et en os. Les risques sont vraiment trop grands. Et il se souvint d'une époque où quelques seigneurs-baronnets étaient brutalement passés de vie à trépas pour avoir négligé les plus élémentaires précautions de sécurité. Le nombre des fiefs s'était ainsi trouvé réduit de seize à douze, ce qui, du strict point de vue des survivants, n'était pas une mauvaise affaire.

Les silhouettes des autres baronnets se matérialisèrent dans les cercles, mais, cette fois-ci, un intrus occupait la position centrale, aux côtés de Tumal. Saüxil étudia avec attention le nouveau venu, l'homme des Grandes Zunes. Jusqu'à présent, il n'avait jamais eu l'occasion de l'observer d'aussi près. La projection holographique était en soi une bonne chose : elle respectait fidèlement les proportions et les volumes du corps humain, ce qui n'était pas toujours le cas avec les images transmises sur un écran, par l'intermédiaire des oiseaux-spis.

Le Niorkais était d'une taille supérieure à la moyenne, bien bâti, sans un pouce de graisse superflue. Sous la tunique un peu ridicule, on devinait un corps endurci par les épreuves. Dans l'ombre de la rude tignasse, le regard avait cette fixité à la fois méfiante et angoissée des continentaux confrontés pour la première fois à une science qui les dépassait. Mais le Niorkais réagissait bien. Saüxil se souvenait d'individus pris d'une peur démente et se ruant en tous sens dans le fol espoir de fuir cette salle. Invariablement, une telle attitude avait entraîné l'intervention immédiate de l'Homme-de-Fer chargé de faire respecter la solennité des lieux.

— Le Conseil des Îles s'est réuni afin de statuer sur le sort de l'homme répondant au nom de Sarkô et originaire des Grandes Zunes, prononça lentement seigneur-baronnet Tumal. Nous devons également tirer au clair les motivations qui l'ont poussé jusqu'au *village*. Je poserai donc certaines questions à l'accusé, mais les membres du

Conseil peuvent également intervenir à tout moment s'ils le désirent.

— De quoi m'accuse-t-on ? interrogea le nomade d'une voix qui ne tremblait pas.

— De destruction de biens nous appartenant, rétorqua Tumal d'un ton sévère. Les dernières récoltes de spores ont été anéanties et l'éclosion précoce des couvées d'oiseaux-rom précieusement conservées en hibernation nous a ôté tout espoir de les renouveler avant plusieurs années. Et c'est TOI qui es responsable de ce désastre !

— J'ignorais que ces biens étaient votre propriété, se défendit Sarkô en tentant d'effectuer un pas en avant, mais je revendique néanmoins le droit de l'avoir fait au nom des peuples de ces terres rendues maudites par votre faute.

— L'ignorance ne peut être considérée comme une circonstance atténuante, objecta Tumal en le retenant par l'épaule et feignant d'ignorer les prétentions du nomade. En tout cas, contente-toi de répondre aux questions qui te sont posées, sans mouvements intempestifs. Tu ne dois, en aucun cas, quitter ce cercle.

— Et qui êtes-vous donc pour vous octroyer le droit de me juger ? Ce sont les faibles qui ont besoin de lois tortueuses pour défendre leurs privilèges outranciers. Les vrais dieux sont eux-mêmes leurs propres lois. Vous n'êtes pas des dieux.

Tumal émit un bref rire sans joie.

— Nous sommes les maîtres de ces îles et aussi du Mercent, intervint Saüxil, et nous te jugeons en vertu de la convention qui régit notre assemblée. Nous avons des droits sur le monde, Niorkais. À chacun d'entre nous, il appartient de veiller aux destinées d'un peuple. Il en va ainsi depuis que les temps nouveaux ont établi dans notre ciel une nouvelle lune. Depuis ces jours lointains, nous régnons sur les terres qui s'étendent des glaces polaires du nord aux contrées inexplorées de l'hémisphère austral. Nous ne sommes peut-être pas des dieux, mais cela y ressemble.

— Je ne comprends rien à votre propos, grommela Sarkô, et j'ignore à quoi rime cette mascarade. Si vous désirez vous venger, tuez-moi sans plus attendre et qu'on en finisse. Sinon, rendez-moi ma liberté. Elle est mon seul bien et je ne la négocierai jamais.

— Les choses sont infiniment plus complexes, fit dédaigneusement Tumal. Mais assez péroré. Je te demande de te taire sauf à répondre à nos questions.

Tumal se tourna alors vers ses pairs et les dévisagea l'un après l'autre. Une brève fraction de seconde, son regard s'attarda sur Saüxil

qui lui répondit par une vague ébauche de sourire.

— Cet homme est un nomade des Grandes Zunes, poursuivit-il. Comment a-t-il pu arriver jusqu'au *village* ? Il lui a fallu traverser les Barrières du Mercent, s'infiltrer en Pays Mazon, passer le fleuve pour affronter enfin Jelem et ses petits monstres. Sans doute chacun d'entre vous se demande-t-il comment cela a pu être possible. À cette question, je répondrai par l'explication suivante : la tribu de Niork, à laquelle Sarkô appartenait, fut contrainte de se déplacer vers le sud par suite d'une migration inhabituelle des troupeaux de bufs qui assuraient sa subsistance. Est-ce bien exact, Niorkais ?

— C'est vrai, admit Sarkô.

— Un raid aérien mazon a décimé sa tribu et conduit les survivants en déportation, reprit le baronnet, et cet homme, accompagné de six autres compagnons échappés comme lui du massacre, a décidé alors de partir à la recherche d'éventuels survivants. Ainsi ont-ils abouti en Pays Mex puis franchi la Barrière du Nord. Et, dès lors, on peut considérer qu'un ou plusieurs membres de cette assemblée se sont intéressés tout particulièrement au sort de Sarkô.

— Comment peux-tu affirmer une chose pareille ? interrogea seigneur-baronnet Cruin.

— Sarkô fut incorporé parmi les troupes du Mercent et affecté à la défense de Rida... mais un ordre l'expédia jusqu'à Zuer, près de la Barrière du Sud. Chaque geste de Sarkô était étroitement surveillé. Ainsi lorsqu'il enfreignit les ordres en se glissant à l'intérieur du campement mazon. Le châtiment prévu pour un acte de désobéissance est la mort, mais quelqu'un décida de lui laisser la vie. Plus tard, Sarkô déserta et s'enfonça toujours plus au sud, en territoire ennemi, jusqu'au cœur du Temple, jusqu'au Sanctuaire. Là encore, ses moindres faits et gestes furent épiés. Plus tard, tandis qu'il franchissait le fleuve pour être adopté ensuite par un clan de chasseurs, ses pas le menèrent jusqu'au palafitte où Jelem s'empara de lui...

— Jelem a commis une faute. Il aurait dû le faire aussitôt exécuter, grogna seigneur-baronnet Fulton.

— Il aurait dû, en effet, mais il ne le fit pas, dit sombrement Tumul. Il ne le fit pas car un ordre lui fut transmis – un ordre donné secrètement par un ou plusieurs membres de cette assemblée, toujours le ou les mêmes – et Jelem hésita longtemps, trop longtemps, avant de prendre une décision. À ce moment-là, il était déjà trop tard et Jelem paya de sa vie cette hésitation. Entre-temps, le Niorkais était arrivé jusqu'au *village* et s'employait à détruire l'œuvre de tant d'années.

— Qui ? Qui a ainsi manipulé ce sauvage ? hurlèrent plusieurs voix

furieuses.

Un demi-sourire affleura aux lèvres de Tumal.

— Nous discuterons cette question plus tard. Chaque chose en son temps. Ne perdons pas de vue la raison pour laquelle nous sommes réunis en ce lieu. À présent, Sarkô, réponds franchement : la destruction des laboratoires et l'éclosion prématurée des oiseaux-rom furent-elles dues à ta seule initiative ?

— Oui, répondit Sarkô. Dès que j'ai vu ces milliers d'œufs dans leurs récipients de métal ou de matière transparente, j'ai compris que leur éclosion compromettrait irrémédiablement les récoltes de spores de champignons, puisque les oiseaux-rom se nourrissent de ces maudites plantes.

— Mais tu ne t'es pas contenté d'aider à cette éclosion. Tu as également détruit les laboratoires du *village*. Pourquoi ?

— Je l'ignore, avoua Sarkô après un temps d'hésitation. Quelques instants auparavant, je venais de découvrir la preuve que ma femme et mon fils avaient été détenus en ces lieux... Je suppose que j'ai agi sous l'effet de la colère.

— Tu mens.

— Pourquoi mentirais-je ? Quel avantage me rapporterait ce mensonge, à moi qui suis votre prisonnier ?

— Tu mens, répéta Tumal. Je peux lire en toi comme en un livre ouvert. Ta ruse primitive t'a permis de survivre à pas mal d'épreuves, mais n'offense pas mon intelligence : si tu as détruit les laboratoires et suscité l'éclosion des couvées, c'était en fait avec l'espoir de déclencher l'alarme. Tu te doutais qu'il se passerait quelque chose... que les responsables du *village* enverraient quelqu'un pour évaluer ou limiter les dégâts... et tu espérais ainsi retrouver la trace de ton fils et de ta femme. Réponds : n'est-ce pas la véritable raison ?

— ...

— Réponds ! ordonna Tumal.

— C'est vrai !!! J'ai détruit vos installations avec l'espoir de retrouver les miens ! Où sont-ils ? Qu'avez-vous fait de Sernata et de Malwi ?

Déjà, Sarkô se jetait sur Tumal. Mais il n'eut pas le temps d'achever son geste. L'Homme-de-Fer posté près de la porte étendit le bras, pointa l'index sur lui. Le nomade ressentit alors une terrifiante douleur qui le plia en deux. Il s'effondra en gémissant. Tumal se pencha au-dessus du corps convulsé.

— Ceci n'est rien en comparaison de ce qui t'attend, Niorkais.

*

Enfoui au plus profond d'un vaste fauteuil, seigneur-baronnet Saüxil réfléchissait à la situation. L'acte de destruction commis par le Niorkais constituait à n'en pas douter un atout de taille dans le but qu'il s'était fixé, lui, Saüxil, depuis des années, mais il s'agissait d'un acte isolé et d'une victoire qui resterait sans lendemain si elle n'était pas exploitée correctement.

La pensée de Saüxil vagabonda un moment tandis que le seigneur-baronnet étudiait toutes les possibilités qui se présentaient à lui. Il leva à peine les yeux lorsqu'un visiteur fut introduit dans la pièce. L'homme restait dans l'ombre, immobile et muet. De son côté, seigneur-baronnet Saüxil ne disait mot. Le visiteur finit par traverser la pièce pour s'arrêter auprès de lui.

— Le Conseil a décidé que le Niorkais vivrait, mais qu'il serait soumis au traitement, annonça Saüxil.

— Je vois, dit le visiteur. Combien de jours cela nous laisse-t-il ?

— Deux... trois tout au plus. Ensuite, il sera trop tard.

— Il me faut agir... J'irai seul.

— C'est excessivement dangereux.

— Nous utiliserons des leurres... pour faire diversion et détourner l'attention de Tumul.

— C'est une idée, admit Saüxil. Quand seras-tu prêt ?

— Je suis déjà prêt.

— Alors la nuit prochaine, dit Saüxil en hochant la tête.

CHAPITRE V

La douleur s'était un peu apaisée. À présent, elle ne faisait plus que couvrir en lui, comme les braises encore à demi rougeoyantes d'un incendie. De temps à autre, elle se rappelait à son bon souvenir, et alors Sarkô se redressait pour aussitôt se plier en deux, tétanisé par des irradiations qui étaient comme autant de morsures, comme si on le tenaillait avec des fers chauffés à blanc.

La dernière image qu'il gardait à l'esprit était le visage de Tumul arborant une expression à la fois de surprise et de vague ennui. Sarkô s'était laissé emporter par une colère furieuse et il aurait très bien été capable, à ce moment-là, d'étrangler le hautain personnage à la robe dorée... Ensuite, il ne se souvenait plus de rien, sinon de l'effroyable douleur qui l'avait jeté, délirant et bavant, sur le dallage.

L'Homme-de-Fer. C'était sans doute lui. Il paraissait désarmé, mais qui connaissait très exactement les ressources de ces créatures ?

En attendant, Sarkô souffrait, et cette souffrance ne semblait s'apaiser que très lentement, trop lentement.

On avait ramassé son corps brisé et convulsé pour le porter dans la chambre qu'il avait occupée précédemment. Sarkô reconnaissait vaguement la disposition des lieux et la place du mobilier.

Il se traîna jusqu'à la couche et s'allongea, mais de terribles contractions stomacales l'obligèrent encore à se replier tel un fœtus. Il essuya d'une main tremblante son front trempé de sueur.

Brusquement, la lumière s'éteignit, et il étouffa un gémissement de panique à l'idée de demeurer ainsi dans le noir absolu. Cette situation lui rappelait par trop les épreuves endurées au cœur du Sanctuaire du dieu sans nom, et encore bénéficiait-il là de la faible phosphorescence éclairant les galeries d'une lueur diffuse.

Il tâtonna à la recherche du mur puis, un peu calmé, il se détendit.

La douleur s'apaisait.

Il sentait que le sommeil le gagnait insidieusement.

Soudain, la lumière se ralluma et il sursauta, effaré. Avait-il dormi ? Il en avait l'impression car la douleur avait complètement disparu, mais son sommeil avait été sans rêves.

La porte s'ouvrit sur un Homme-de-Fer.

— Viens ! lui ordonna celui-ci.

Une première leçon avait amplement suffi. Sarkô suivit la créature, sans poser de question.

L'Homme-de-Fer introduisit Sarkô dans une pièce éclatante de blancheur. La luminosité extrêmement crue était telle que le Niorkais abaissa plusieurs fois les paupières avant de s'accommoder à cette brillance presque insoutenable pour ses rétines.

Puis, son regard fit le tour de la pièce, et le nomade nota tout d'abord les dimensions exceptionnelles de celle-ci, beaucoup plus importantes qu'il ne l'aurait supposé au premier abord.

L'endroit mesurait environ dix pas sur cinq, et le plafond se situait à plus de dix pieds. La quasi-totalité de la surface des lieux était encombrée par des appareillages bizarres aux formes torturées, par exemple des sièges métalliques bardés d'instruments, faisant face à des écrans opaques, à des consoles constellées de voyants lumineux. Le Niorkais nota également des surfaces miroitantes surchargées de récipients de verre communiquant les uns avec les autres, des boîtes d'acier bleui disséminées un peu partout. Le long des murs couraient des rayonnages supportant toutes sortes de fioles, de tubes, de cornues, d'éprouvettes et d'alambics...

... Et, campé au milieu de la salle, seigneur-baronnet Tumal allait d'un appareil à l'autre, griffonnant des signes sur des feuillets.

En dépit de son ignorance des choses scientifiques, Sarkô ne douta pas un seul instant d'être en présence d'une sorte d'atelier ou d'un laboratoire comparable à celui qu'il avait entr'aperçu autrefois dans le sous-sol de l'alchimiste Senteniez, ou, plus récemment, dans le village recelant les œufs des oiseaux-rom, au cœur des Terres du Brouillard. Cette constatation le troubla mais il n'en laissa rien paraître, affrontant même avec une expression de profond ennui le regard scrutateur de Tumal.

— Approche, ordonna le seigneur-baronnet. Je suppose que ta première expérience t'a servi de leçon et que, dans l'avenir, tu sauras conserver ton calme en toutes circonstances.

Sarkô ne daigna même pas répondre au sarcasme qui pointait sous les dernières paroles de son interlocuteur. Il se contenta d'obéir, tel un automate, et avança de quelques pas. Tumal achevait de couvrir un feuillet d'étranges signes en pattes de mouche. Une écriture, identifia le Niorkais. L'interminable voyage depuis les Grandes Zunes et les multiples épreuves traversées lui avaient au moins enseigné certaines choses dont il ignorait tout jusque-là : par exemple qu'on pouvait traduire la pensée et les connaissances en des signes nommés lettres,

que plusieurs lettres assemblées formaient un mot, plusieurs mots mis bout à bout constituant une phrase. Les nomades niorkais eux aussi se servaient, dans une certaine mesure, de ce procédé appelé écriture, mais leur application se limitait à des concepts primaires.

— Quel âge as-tu, Sarkô ? interrogea Tumal.

— J'ai vu passer vingt-six saisons durant lesquelles la Misse charriaient des glaçons, répondit Sarkô. Ensuite, j'ai quitté les Grandes Zunes, et je ne sais plus.

— Environ vingt-sept ou vingt-huit ans, calcula Tumal. C'est la limite, ajouta-t-il à part lui-même, mais cela devrait tout de même être possible.

Puis, levant les yeux de ses feuillets :

— Taille : cinq pieds, quatre pouces. Poids : dans les cent quarante à cent cinquante livres. Assieds-toi, Sarkô, sur ce siège, là.

Le nomade obéit. Il prit place dans un fauteuil et se sentit aussitôt retenu prisonnier par des bracelets qui venaient de surgir au niveau des avant-bras et des chevilles. Il ébaucha une tentative pour s'arracher à ce nouveau piège puis, comprenant que tous ses efforts demeureraient vains, il se tint tranquille. Tumal acquiesça d'un hochement de tête.

— C'est bien. Tu commences à apprendre.

Les bracelets relâchèrent leur étreinte et Sarkô frictionna l'intérieur de ses poignets. Tumal semblait s'amuser à le mettre à l'épreuve, mais il ne lui donnerait pas la satisfaction d'une seconde intervention de l'Homme-de-Fer.

— Coiffe ce casque de métal et observe cet écran placé devant toi, Sarkô. Observe-le attentivement. Que vois-tu apparaître ?

— Pour le moment, je ne vois rien.

— Cela va venir. À présent, que vois-tu ?

— Des points lumineux. Ils s'allument et s'éteignent selon un certain rythme... comme une musique.

— Ne les quitte pas des yeux, ordonna Tumal tout en vérifiant le complexe fouillis de filaments et d'antennes qui hérissaient le casque.

Sarkô lorgna un instant les tracés lumineux, lesquels cédèrent bientôt la place à des taches colorées se dilatant puis se rétrécissant en une pulsation régulière. Il sentit peu à peu sa vue se troubler, le sommeil le gagner et dut faire effort pour ne pas succomber à la tentation de s'assoupir. Autour de lui, Tumal allait et venait, tripotant les appareillages, griffonnant phrases après phrases, se parlant parfois

à lui-même.

L'écran redevint opaque. Sarkô ressentait un violent mal de tête. Il abaissa les paupières plusieurs fois et passa une main tremblante sur son front enfiévré.

— Parfait, dit Tumal.

— Puis-je... enlever ce casque ?

— Oui. Était-il trop ajusté ?

Sarkô secoua la tête.

— J'ai soif, dit-il.

Tumal s'écarta puis reparut et tendit un gobelet de liquide dans lequel le niorkais trempa les lèvres. Le goût était étrange mais point désagréable. Il but le contenu du gobelet qu'il rendit ensuite au seigneur-baronnet. Ce dernier ajouta quelques notes sur ses feuillets.

— Ce sera tout pour aujourd'hui, conclut-il avec un sourire.

Sarkô quitta le fauteuil et gagna la sortie. Tumal le suivit des yeux un court moment puis se mit en devoir de classer ses notes. La porte se referma derrière le nomade.

*

Il avait réintégré sa chambre et, une nouvelle fois, il avait perdu la notion du temps écoulé.

Allongé sur sa couche, sous la lumière crue provenant directement du plafond, il réfléchissait à la signification des épreuves auxquelles il venait de se soumettre.

« Ainsi, songea-t-il, seigneur-baronnet Tumal n'est pas seulement un des maîtres secrets du Mercent, il est également un adepte de la Vieille Science – tout comme l'était Senteniez, en Pays Mazon... »

Nous ne cherchons pas à retrouver les moyens de destruction du temps passé, avait un jour déclaré l'alchimiste, en réponse à une question posée par Sarkô, mais des choses utiles, des médicaments, des applications physiques et chimiques, des moyens susceptibles d'améliorer les conditions d'existence, de vaincre certaines maladies.

Était-ce bien aussi le but recherché par Tumal ? Sarkô en doutait. Le seigneur-baronnet n'était sans doute pas homme à se pencher avec altruisme sur le sort de ses sujets. Tumal s'intéressait à bien autre chose, par exemple à tout ce qui pouvait s'avérer utile à son ambition et à sa soif de pouvoir.

Sarkô s'assit sur la couche et se prit la tête entre les mains. Quand donc verrait-il la fin de cet interminable cauchemar commencé avec

l'enlèvement de sa femme et de son fils par les Mazons ? Les saisons succédaient aux saisons, les épreuves aux épreuves, et son unique certitude, jusqu'à présent, était que sa famille demeurerait toujours en vie et qu'elle désespérerait sans doute de le revoir jamais.

Ils sont ici ! souffla Sarkô. Ils sont ici, quelque part en cet étrange endroit que les seigneurs-baronnets nomment les Îles Paradis... LES ÎLES PARADIS ! Jusqu'à présent, je n'en ai aperçu que cette étrange tour pointue. Comment rejoindre Sernata et Malwi alors que je suis moi-même incapable de sortir d'ici ?

Il se laissa retomber en arrière, découragé. Les heures semblèrent succéder aux heures mais le Niorkais n'avait nul moyen de s'assurer de l'écoulement du temps. Sa chambre baignait toujours dans la même lueur crue.

Puis la porte s'ouvrit à toute volée et Sarkô battit des paupières. Sa raison refusait de croire ce que voyaient ses yeux. Il se dressa d'un bond.

— Joskren ! JOSKREN !!!

— Viens ! lança le Friske avec un grondement de joie. Viens, Niorkais ! Il n'y a pas une minute à perdre si nous voulons quitter cette tour !

Complètement abasourdi, Sarkô se rua à la suite de son ancien compagnon sans lui poser la moindre question. Le temps des explications viendrait bien assez tôt. Pour l'instant, il devrait retrouver l'air de la liberté.

*

Franchir la frontière séparant les deux fiefs ne posait pas vraiment de problème. Ce n'était pas la première fois que Joskren s'introduisait dans le Domaine n° 2, pour le compte de Saüxil. Mais cette fois, la mission était très différente. Il s'agissait d'accéder sans coup férir à la tour seigneuriale, de s'y introduire, et d'en arracher le Niorkais.

À l'évocation de son ami des jours passés, Joskren ressentait toujours une émotion nourrie par le souvenir des épreuves traversées ensemble. Il n'avait jamais oublié que le Niorkais lui avait un jour sauvé la vie, et même si, de son côté, le Friske avait amplement payé sa dette, il estimait que leurs deux sorts resteraient indissolublement liés.

Longtemps, il avait cru et admis la disparition, puis la mort de Sarkô. Les Terres du Brouillard, assurait-on, engloutissaient impitoyablement tous les individus assez fous pour tenter l'expérience de franchir le grand fleuve Mazon. Mais Sarkô avait réussi à s'en

arracher et cette nouvelle avait transporté de joie son ancien compagnon. Seigneur-baronnet Saüxil n'aurait pu rêver meilleur auxiliaire pour tenter de ravir sa proie à Tumal.

La Lune Rouge incurvait sa course dans la nuit mais il n'était pas encore temps d'agir. Le Friske attendait donc patiemment, tapi dans les épaisses broussailles frangeant les jardins. L'appareil qui l'avait amené jusque-là reposait au creux d'un fourré, à quelque distance. Il s'agissait d'un de ces *chars* habituellement utilisés par les Hommes-de-Fer dans leurs missions de patrouille, aux frontières du Mercent. L'appareil était un simple parallélépipède de métal long de trois mètres, large de un, épais de trente centimètres. Il se déplaçait sur coussin d'air pulsé en épousant les moindres accidents de terrain, dans un chuintement presque inaudible. À pleine vitesse, il était capable de rattraper un équidal lancé au galop.

L'énergie qui l'animait demeurait un mystère pour le Friske, mais cela n'avait guère d'importance. Tout ce qui comptait, c'était son rayon d'autonomie et sa maniabilité. Joskren se servait du *char* avec le même état d'esprit qu'il se servait du tubal accroché le long de sa cuisse, c'est-à-dire comme d'un instrument utile à ses besoins mais dont il n'était pas nécessaire de saisir la technique qui avait présidé à sa fabrication, ni son mode de fonctionnement. En cela, Joskren avait un caractère à l'opposé de celui de Sarkô. Depuis longtemps, à sa place, le Niorkais aurait cherché à savoir comment cela fonctionnait. Joskren se contentait d'assurer que cela fonctionnait.

À l'ouest, un rayonnement orangé dispersa soudain les ténèbres, préluant à un grondement pareil aux roulements du tonnerre, et un sourire de satisfaction étira les lèvres du Friske. Il attendit encore quelques secondes puis un second halo orangé creva la nuit. Si tout se déroulait ainsi que Saüxil l'avait prévu, Tumal devait déjà rameuter ses forces en vue d'une riposte le long de ses frontières communes avec le fief de l'agresseur.

La partie supérieure de la tour s'illumina et Joskren estima qu'il était temps de passer à l'action. La confusion serait pour lui le meilleur atout, et il devait en profiter avant que Tumal ne réalise que les deux attaques étaient destinées à détourner son attention.

Courbé en deux, Joskren s'élança à travers les jardins. À son poignet gauche était fixé un bracelet-cadran qu'il s'agissait de ne jamais quitter trop longtemps des yeux sous peine de succomber, instantanément grillé par les chausse-trapes qui parsemaient les allées. Les pièges en question étaient dus à l'imagination fertile de Tumal, et le bracelet-cadran était un accessoire mis au point depuis longtemps par Saüxil. Lequel Saüxil avait également agrémenté ses propres

jardins d'obstacles que Tumal, de son côté, se vantait de pouvoir déjouer grâce à ses propres instruments de repérage. C'était un de ces petits jeux auxquels les seigneurs-baronnets adoraient se livrer.

Le cadran émit un bref bourdonnement et Joskren se figea sur place. Il mit quelques secondes à trouver l'origine de l'émission et constata que Tumal avait ajouté des améliorations depuis sa dernière visite. Le Friske opéra un savant mouvement de reptation et gagna une zone moins dangereuse.

À présent, il était tout près de la tour dont la porte principale, grand ouverte, vomissait sans discontinuer des *chars* montés par des équipages d'hommes armés. Tumal semblait prendre très au sérieux la menace sur sa frontière ouest. Joskren enleva les hardes qui le couvraient et apparut, vêtu d'une tunique dorée. Il détacha le bracelet-cadran et le dissimula dans sa ceinture, puis tâta le contact rassurant du tubal contre le haut de sa cuisse. La présence de l'arme était, certes, sécurisante, mais dans le cas présent, elle ne suffisait pas. Joskren aurait surtout besoin de celle qui se trouvait logée le long de son poignet droit, en l'occurrence une sorte de tubal en réduction, chargé de cinq ampoules contenant un liquide jaunâtre. Les ampoules étaient blotties bien à leur place, dans les cinq chambres du magasin. Joskren se redressa et, d'un pas mécanique et régulier, s'avança jusqu'au pied du portail monumental.

Du haut de leurs chars, les soldats se daignèrent pas même accorder un semblant d'attention à ce serviteur planté là sur leur passage. Le dernier engin s'éloigna avec un chuintement puis disparut, englouti par les ténèbres. Joskren prit une profonde inspiration puis franchit le seuil de la grande porte et se mêla à une vingtaine d'individus pareillement vêtu de tuniques aux couleurs du domaine.

Le Friske savait ce qu'il était venu chercher, et il savait exactement OÙ le trouver. Toutes les tours avaient été bâties sur le même modèle, du moins dans leurs aménagements intérieurs. L'aspect extérieur, lui, avait été laissé à la convenance de chacun, mais ce qui importait pour Joskren, c'était de parvenir jusqu'au lieu de détention de Sarkô.

Les serviteurs se dispersaient, et le Friske se dirigea tout droit vers l'extrémité du vaste hall. Les portes latérales menaient aux cuisines, aux réserves et aux dortoirs du personnel. Deux cabines mobiles appelées ascenseurs permettaient d'accéder aux étages supérieurs. Une de ces cabines était réservée à l'usage exclusif du seigneur-baronnet, l'autre aux serviteurs appelés à travailler aux étages. Joskren utilisa cette dernière.

Il monta en compagnie de deux jeunes femmes au regard inexpressif et en ressortit au sixième niveau. Au bout du couloir

veillait un Homme-de-Fer qui interdisait le seul accès permettant de rejoindre les appartements privés du seigneur-baronnet. Joskren marcha pour s'arrêter face à l'incorruptible gardien, immobile et attentif.

— Identifie-toi ! ordonna mentalement l'Homme-de-Fer.

Tout se jouait à cet instant précis. Le tubal en réduction glissa du poignet dans la paume de la main de Joskren qui étendit le bras et appuya sur la détente, visant le rectangle opaque ouvert à hauteur des yeux de la créature. L'ampoule s'éjecta dans un murmure et se brisa contre le rebord de la résille métallique, se fragmentant en éclats minuscules, et une vapeur verdâtre se dégagait aussitôt. Joskren fit un bond en arrière.

Le petit nuage de vapeur s'étira en une écharpe qui ondulait autour de l'Homme-de-Fer. Ce dernier esquissa un pas avant de s'immobiliser, en déséquilibre sur une jambe. Puis il oscilla. La résille métallique qui le couvrait perdait peu à peu son éclat pour virer au gris sale. La créature s'abattit de toute sa hauteur, toujours enveloppée dans la vapeur chuintante.

Le dos plaqué à la muraille, Joskren progressa jusqu'aux cellules. Celles-ci comportaient des systèmes de verrous uniquement manœuvrables depuis l'extérieur. Le Friske ouvrit ainsi quatre cellules désertes, puis une autre occupée par un individu allongé, entièrement nu, sur une paille. L'homme fixait le plafond d'un œil vide, et, un court moment, Joskren craignait le pire, mais il ne s'agissait pas de Sarkô. Soulagé, le Friske ouvrit d'autres cellules voisines, et, dans la quatrième... Joskren exhala un grondement de joie.

CHAPITRE VI

— Tiens, prends ceci, dit Joskren en détachant le tubal dissimulé le long de sa cuisse et en le tendant à Sarkô.

Le Niorkais saisit l'arme, tout en sachant pertinemment qu'elle ne lui serait d'aucune utilité s'il venait à croiser le chemin d'un Homme-de-Fer. Devinant sa pensée, le Friske ajouta, en montrant le tubal en réduction qu'il tenait au creux de sa paume :

— Mais ici, dans la tour, ceci sera bien plus efficace.

Joskren renonça délibérément à entraîner Sarkô par le chemin emprunté à l'aller. Il se doutait que l'agression perpétrée contre le garde avait déjà été enregistrée, quelque part dans la tour, et que l'accès aux cabines serait interdit. Mais il existait un autre moyen.

Il précéda le Niorkais dans le labyrinthe des galeries. Au bout de quelques instants seulement, Sarkô fut totalement incapable de déterminer s'ils avaient descendu ou grimpé un ou plusieurs niveaux, et en quelle partie de la tour ils se trouvaient, mais il accordait une totale confiance à son guide qui, lui, avait parfaitement l'air de savoir où il se dirigeait.

— Le hangar à matériel est juste en dessous, annonça soudain Joskren à mi-voix. Surtout, ne me lâche pas d'une semelle et, quoi qu'il se produise, n'oublie pas que rester enfermés ici signifierait pire que la mort pour tous les deux. Es-tu prêt ?

Sarkô acquiesça.

— Les bouches d'aération, expliqua Joskren en se penchant sur une grille placée tout en bas de la cloison.

De la pointe de son poignard, il en dévissa rapidement les éléments de fermeture et s'introduisit dans l'étroit conduit. Il y avait tout juste assez de place pour un homme de corpulence moyenne.

— Remplace la grille derrière toi, souffla Joskren en entamant sa progression.

Sarkô s'y glissa à son tour et, après pas mal de contorsions, tira la grille à lui. Un observateur quelque peu attentif ne manquerait pas de remarquer des traces de leur passage, mais le Friske comptait sans doute sur le fait qu'on les chercherait plus certainement dans les galeries menant directement à l'entrée principale de la tour.

Le visage tout près des talons de son ami, Sarkô se sentait peu à peu exulter d'une joie sauvage. Il avait retrouvé la liberté et il la défendrait cette fois jusqu'à son dernier souffle !

Sortir de cet endroit était primordial. Ensuite... eh bien ! ensuite, il ne serait déjà plus tout seul à affronter les mystères et les dangers des Îles Paradis. Avec Joskren à son côté, tout redevenait possible. N'avaient-ils pas déjà traversé ensemble le Pays Mazon et ses embûches ?

Le conduit s'incurvait vers le bas, et Sarkô revint à la réalité présente. Il discerna un faible rai de lumière quelques mètres en contrebas. Joskren chuchota :

— Doucement ! nous y sommes !

Le Friske travailla aussi silencieusement que possible à dégager la grille obstruant la sortie.

— Voilà qui est fait, murmura-t-il à l'intention de Sarkô. À mon signal, nous sortons. Il faudra faire très vite : j'ai entendu un bruit de pas.

— Prêt ! souffla Sarkô.

— Alors, allons-y !

La grille s'abattit avec un tintement et Joskren s'extirpa du conduit en jouant des coudes, des épaules et des genoux. Il n'avait pas le temps de se retourner pour s'assurer que le Niorkais suivait. Déjà, une haute silhouette se dressait entre lui et la lumière. Le tubal en réduction éjecta une ampoule mais, pressé par le danger, Joskren avait mal ciblé son tir. Le projectile passa largement au-dessus de la tête de l'Homme-de-Fer qui, à son tour, étendit le bras et darda un index meurtrier. Joskren roula sur lui-même en pressant de nouveau la détente. La troisième ampoule contenue dans les chambres de l'arme se fragmenta sur le bord de la visière et, comme la première fois, un nuage de vapeur verdâtre enveloppa aussitôt les épaules et la tête de sa victime.

— Vite ! haleta Joskren.

Sarkô restait figé sur place. Le brouillard ! Il se força à courir derrière Joskren mais, sans cesse, la même pensée tourbillonnait dans son crâne. Le brouillard ! Le Friske utilisait une arme projetant le terrible produit contenu dans les spores[5] !

Puis il prit conscience du décor qui l'entourait : un vaste hangar abritant des dizaines de ces *chars* habituellement dirigés par les maîtres du Mercent. En face d'eux, percée à flanc de tour, une ouverture laissait entrevoir le halo pourpre de la Lune Rouge... À quel

niveau sommes-nous donc ? se demanda vaguement Sarkô.

Joskren, lui, ne perdait pas de temps en suppositions. Il avait déjà bondi sur un appareil.

— Allonge-toi ! cria-t-il. Plaque-toi au sol et tiens-toi bien !

La silhouette d'un second gardien métallique venait d'apparaître à l'autre bout du hangar. Instinctivement, Sarkô se tassa sur lui-même et rentra la tête dans les épaules. Il n'éprouvait pas la moindre envie de rééditer sa précédente et douloureuse expérience. Il sentit le parallélépipède qui les supportait se mettre à osciller, s'élever dans un chuintement, puis foncer avec une brutale accélération en direction de la sortie. Presque aussitôt, l'engin jaillit dans la nuit et plongea sur les jardins entourant la pyramide. Tournant légèrement la tête, Sarkô constata que le hangar se situait environ au tiers de la hauteur de la tour. Il ferma les yeux, en proie au vertige. Tout à coup, l'appareil fit une embardée. Le Niorkais faillit basculer dans le vide. Il rouvrit les yeux comme Joskren rageait :

— Touchés ! Il faut se poser en vitesse ! Accroche-toi !

— À quoi ? hurla Sarkô.

Puis le *char* faucha de basses broussailles, éjectant ses deux occupants. Sarkô poussa un rugissement de douleur comme des branches lui lacéraient le visage, les flancs et les jambes. Un choc énorme lui coupa le souffle et il comprit que, tant bien que mal, il venait de toucher le sol. Il leva les yeux sur la Lune Rouge qui pâlisait. Puis il entendit l'écho d'un juron et repéra Joskren, étendu de tout son long. Il se précipita sur son ami, le souleva, le remit sur pieds.

— L'appareil ! demanda Sarkô.

— Fichu. Filons d'ici ! Dans une minute, le coin va grouiller de *cuirassés* !

— De... quoi ?

— D'Hommes-de-Fer ! précisa Joskren. Non, pas par là...

Ils se coulèrent dans les buissons. À présent, Sarkô ressentait le contrecoup de l'atterrissage forcé. Il était aussi moulu que si on l'avait roulé dans un tonneau du haut en bas d'une colline. Heureusement, il n'avait rien de cassé, mais il avait néanmoins perdu le tubal au cours de la cabriole.

Dans la demi-obscurité, il discerna le visage hilare du Friske.

— N'est-il pas vrai que les Niorkais ont trois vies ?

— Possible ! grommela-t-il. Mais plus une seule arme.

— Ils ont réussi à sortir de la tour, émit mentalement l'Homme-de-Fer. En empruntant un des *chars* du parc au matériel.

Seigneur-baronnet Tumal pâlit de rage tandis que son regard cherchait un objet à briser, quelque chose ou quelqu'un sur qui passer sa fureur. Mais dans la pièce ne se trouvait, en dehors de lui-même, que l'être métallique, debout, impavide, effectuant son rapport avec la précision et l'absence de sentiment d'une parfaite mécanique.

— Ils ont également supprimé deux gardes, ajouta mentalement la créature.

— Comment cela, supprimé ?

— L'homme venu de l'extérieur : il utilisait des capsules à brouillard.

De pâle, seigneur-baronnet Tumal devint livide. La mesure était pleine. Saüxil avait dépassé les limites mêmes de l'intolérable. D'un geste, Tumal renvoya l'Homme-de-Fer et passa dans la salle des communications. Il s'installa devant la console supportant les écrans et pianota l'indicatif d'appel correspondant au fief n° 1. Au terme d'un assez long délai, la face ronde surmontée d'un toupet de cheveux grisonnants apparut sur un écran.

— Communication personnelle, dit Tumal. Brouillage, je te prie.

— Brouillage, accorda Saüxil. De quoi s'agit-il au juste pour que tu te permettes de me déranger à une heure aussi matinale ?

— Les attaques de cette nuit, dit Tumal d'une voix blanche.

— Étaient on ne peut plus régulières. J'ai essayé et j'ai échoué, il n'y a pas de quoi en faire un drame. Il n'existe actuellement aucun traité de non-agression entre nos deux fiefs.

— Trêve d'hypocrisie ! hurla Tumal. Tu sais très bien de quoi je veux parler ! Ces deux attaques servaient en fait à introduire un de tes assassins dans ma tour !

— Ridicule, ricana Saüxil. Un assassin n'aurait pas une chance sur mille de parvenir jusqu'à toi... et moins d'une chance sur un million de te supprimer.

— L'homme que tu as envoyé, fit Tumal en crachant ses mots un à un, l'homme que tu as envoyé est venu jusqu'ici non pour me supprimer mais pour m'enlever un prisonnier. Et, ce faisant, il a détruit deux Hommes-de-Fer !

— De plus en plus ridicule, sourit Saüxil, comment...

— Tu lui as permis d'utiliser le brouillard ! vociféra Tumul, et ceci n'est pas autorisé par les conventions !

— Encore faudrait-il le prouver.

— Je convoquerai le Conseil : il jugera sur pièces.

— Qu'on te soupçonnera d'avoir toi-même fabriquées pour te débarrasser de moi.

— Tu seras chassé des Îles, j'y veillerai. Le Conseil votera à l'unanimité ton exclusion, je t'en donne ma parole. Et si la destruction des deux Hommes-de-Fer ne suffit pas, je rassemblerai d'autres preuves concernant ton intervention dans cette affaire du *village* ! Je suis désormais certain que tu as apporté une aide au Niorkais, au moins une aide indirecte !

— Trêve de stupidités, dit calmement Saüxil en coupant la communication.

Seigneur-baronnet Tumul demeura un instant figé face à l'écran redevenu opaque. Puis, peu à peu, la rage folle qui bouillonnait en lui s'apaisa, laissant la place à une froide détermination.

— L'homme envoyé par Saüxil, dit-il à voix haute, c'est lui que je dois retrouver... ainsi que le nomade des Zunes. Avec ces deux preuves, le Conseil condamnera Saüxil sans hésitation aucune...

*

Le jour s'était levé et, avec lui, le risque d'être découverts s'avérait de plus en plus grand.

Les deux hommes se frayaient un difficile chemin dans une campagne couverte d'une végétation exubérante, assez semblable, songea Sarkô, à celle qui s'étendait aux abords du Temple du dieu sans nom, en Pays Mazon. Mais les îles bénéficiaient, elles au moins, d'un climat plus clément, et l'air ambiant y était plus frais.

— À présent, remarqua Joskren, ils ont dû retrouver les restes de notre appareil, et ils vont quadriller le secteur. Mais nous allons peut-être garder l'avantage d'un atout : ils s'attendent à ce que nous prenions la fuite en direction de l'ouest, pas à ce que nous nous enfoncions au cœur de l'île.

Comme pour lui donner raison, plus d'une heure s'écoula avant que ne survienne la première alerte. Une escadrille de trois *chars* montés par des Hommes-de-Fer surgit à l'arrière, évoluant lentement au-dessus des bouquets d'arbrisseaux. Sarkô et Joskren se dissimulèrent rapidement au creux d'épaisses broussailles. Un des appareils les survola puis vira au nord, bientôt rejoint par les deux

autres.

Les deux hommes reprirent leur progression et marchèrent ainsi toute la matinée, jusqu'à ce que le soleil soit à la verticale dans le ciel. Alors, il s'accordèrent un temps de repos.

— Nous ne serons pas en sécurité tant que nous n'aurons pas rejoint Mok, expliqua Joskren. Une fois là-bas, nous pourrions peut-être trouver asile ou, mieux encore, profiter d'un convoi à destination d'un secteur ami.

— Mok ?

— La principale cité des Îles Paradis. Elle se situe malheureusement dans le secteur de Tumal, mais en fait, juridiquement, elle dépend des douze fiefs. C'est une zone franche, pour ainsi dire. C'est aussi la cité des Hommes-de-Fer.

— Nous allons nous jeter dans les bras de l'ennemi ! réagit Sarkô presque violemment.

— Ne crois pas cela. Il n'est pas certain que l'on nous recherche justement là-bas. Et puis, il faut que tu saches que les Hommes-de-Fer n'appartiennent en fait à aucun seigneur bien que ceux-ci puissent disposer de quelques unités pour leur garde personnelle. Ils constituent très exactement l'armée régulière des douze fiefs, utilisée autant pour la défense des Îles en cas d'attaque de l'extérieur que pour le maintien de l'ordre dans les territoires conquis. Mais il est vrai aussi que Tumal dispose présentement du mandat du Conseil pour les diriger à notre rencontre.

— Joskren, demanda alors Sarkô, je crois qu'il est temps à présent que tu m'expliques comment il se fait que je te retrouve sur l'une des Îles Paradis, apparemment très au fait des coutumes et des usages de ses habitants.

Le Friske hocha la tête.

— Je comprends ton désarroi. Te souviens-tu de ce jour, maudit entre tous, où je fus obligé de t'abandonner au cœur du temple Mazon, avec le seul soutien de la carte copiée par Senteniez[6] ?

— Je ne m'en souviens que trop bien.

— Senteniez, Chicaya et moi-même, ainsi qu'une vingtaine de Mex survivants, entreprîmes de quitter la forêt, et grâce à l'original de la carte, nous atteignîmes sans embûches une zone moins dangereuse. Du moins, c'était ce que nous pensions alors. Il nous fallut nous séparer. Les Mex remontèrent vers le nord, avec l'espoir insensé de rejoindre leur patrie, et nous trois, nous fîmes route vers Carcas, où Senteniez comptait retrouver des amis sûrs, susceptibles de nous aider

à quitter le Pays Mazon. Mais, en chemin, Chicaya se laissa gagner par la nostalgie de son village et elle nous fit ses adieux. Je tentai en vain de la persuader qu'elle commettait une folie... Elle était sans doute elle aussi recherchée par les prêtres du dieu, mais elle n'en démordit point et nous nous séparâmes non loin de Mirage-des-Fleurs.

— C'était une brave fille, murmura Sarkô dont l'esprit vagabondait, évoquant le souvenir de la jolie Mazonne.

— Oui, approuva Joscren avec un regard de biais, vers son ami. Sans son intervention, tu m'aurais laissé me dessécher à l'arbre auquel on m'avait pendu...

— C'est ma foi vrai, admit Sarkô. À l'époque, les Friskes et moi ne faisons pas bon ménage, ajouta-t-il en riant, et Joscren fit écho à son rire avant de reprendre le fil de son récit.

— La route fut extrêmement longue, jusqu'à Carcas, mais nous sommes enfin arrivés au bout de nos peines, et Senteniez a effectivement trouvé des amis tout prêts à l'aider. Seulement, il s'agissait d'amis d'un genre un peu particulier, des adeptes de la Vieille Science, tout comme notre alchimiste, et ceux-là entretenaient certaines relations plus que secrètes avec le Mercent et ses mystérieux dirigeants... Tu vois à présent où je veux en venir ?

— Oui, opina Sarkô. Vous n'étiez pas plus en sécurité à Carcas que Chicaya en son village, et les amis de Senteniez ont jugé plus prudent de vous faire gagner les Îles Paradis.

— Exactement. Un des maîtres du Mercent, seigneur-baronnet Saüxil, nous a accueillis à bras ouverts. Son hospitalité est généreuse, et nous le servons fidèlement en contrepartie.

— C'est lui qui t'a donné les moyens de me délivrer ?

— En effet.

— Mais, c'est sans doute que je représente un intérêt quelconque à ses yeux. Quel est cet intérêt, Joscren ?

— Je l'ignore encore... C'est la vérité. J'avais pour mission de t'arracher aux griffes de Tumul et de te ramener à Saüxil. Pour le moment, j'ai rempli la première partie de cette mission... Il me reste à remplir la seconde.

Sarkô examina attentivement le visage de son ami.

— Ma femme et mon fils. Sais-tu s'ils sont ici ?

— Oui, fit Joscren. Ils sont ici, sur les Îles Paradis. Je le tiens de la bouche même de Saüxil.

— Ils sont... ses otages ?

— Non. Ta femme et ton fils dépendent du fief n° 4, celui de seigneur-baronnet Zamiago.

— Je me perds, dans tous ces fiefs, murmura Sarkô. D'ailleurs, tout ceci est si bizarre, si loin de ce que j'imaginais...

— Bien des choses sont étranges, en effet, admit Joskren, et tu n'es pas le seul à te poser des questions. Senteniez possède peut-être déjà quelques éléments de réponse, mais il ne semble pas très désireux de dévoiler ce qu'il a pu apprendre.

— Il me répondra, à moi. Il le faudra bien, gronda Sarkô.

— Possible. Mais toi, Sarkô, interrogea Joskren, comment es-tu arrivé jusqu'ici ?

— C'est une longue histoire, dit pensivement le Niorkais.

Puis il se mit en devoir de raconter à Joskren sa tragique équipée au cœur des Terres du Brouillard, et les circonstances qui l'avaient amené à se retrouver le prisonnier de seigneur-baronnet Tumal.

CHAPITRE VII

Au bout de la route, la ville semblait sortir de terre comme un insecte de sa chrysalide, le dos tout hérissé de piquants et d'antennes et la carapace striée de couleurs d'arc-en-ciel. Sarkô demeura immobile, bouche bée, devant l'extraordinaire apparition. C'était un tel chatolement, une telle débauche de formes, qu'il ne pouvait croire que des êtres humains vivent dans cette merveille faite pour abriter un unique et gigantesque dieu. Rien de ce qu'il avait vu au cours de son long voyage ne pouvait se comparer à Mok. Ici, l'architecture était tout entière tendue vers la représentation des rêves les plus fous, sans se préoccuper d'être rationnelle ou fonctionnelle.

Joskren avait déjà fait une fois étape dans la cité, mais il fut incapable d'en expliquer la topographie au Niorkais. C'était une tâche impossible car il fallait avoir pénétré à l'intérieur des murs pour appréhender, ne fût-ce que sommairement, la complexité de l'écheveau des rues tracées dans les trois dimensions. La ville était un monde tout en étages, déclivités, niveaux intermédiaires et voies en suspension.

Mok constituait un jeu de constructions indifférentes les unes aux autres et toutes conçues pour le seul plaisir des yeux. On aurait même pu croire que les habitations restaient l'exception dans l'enchevêtrement d'édifices inutilement élevés à la gloire de l'art le plus absurde, ou de divinités oubliées.

Pourtant, dans cette ville florissaient les industries d'armes, le commerce et le vice. Mok libérait les instincts dans ses fumeries et ses parfumeries délétères. Mok engendrait la mort, entretenait les conflits et constituait à lui tout seul le centre du monde.

*

Les deux hommes pénétrèrent dans la cité par la porte australe, au milieu d'un groupe hétéroclite de marchands de bestiaux qui, après avoir parqué leurs troupeaux dans les enclos, se rendaient au poste sanitaire pour obtenir les autorisations de vente à l'abattage.

Nul ne parut se soucier d'eux. Ils purent apercevoir ci et là quelques Hommes-de-Fer, mais les étranges créatures ne surveillaient point les entrées. Elles se contentaient, pour l'heure, de faire les cent pas autour d'une sculpture de pierre bleue, comme des mécaniques

qui attendent, pour s'arrêter, que le ressort qui les anime soit enfin détendu.

Après une trentaine de pas, l'esplanade qui succédait au passage de l'entrée sud se transformait en une série de gradins qui allaient en se rétrécissant jusqu'à devenir les degrés d'une rue marchande. De part et d'autre, des commerces ouvraient leurs vitrines à un tohu-bohu dont les échos se déversaient sur les passants. C'était à croire que chaque échoppe s'acharnait à dominer la voix de sa voisine. Le vendeur de cuivres s'égosillait en frappant sur un gong. Le marchand de volailles caquettait à pleine gorge. Les changeurs de monnaies agitaient des clochettes, chacune selon un timbre différent. Et la clientèle devait hurler pour se faire entendre.

— Est-ce toujours ainsi ? parvint à formuler Sarkô, profitant d'un hiatus dans le tintamarre.

Joskren eut le temps d'opiner mais sa réponse fut aussitôt engloutie sous le vacarme.

Puis, au-dessus du tumulte, une clameur fondit de toute la puissance des sirènes réparties à travers la ville.

Durant quelques instants, la vie parut se figer. Les voix se turent, les gestes s'interrompirent, les visages pourpres pâlirent. Le hurlement de l'alerte devint une menace tangible, figée sur les hommes comme un masque de frayeur, allongeant le temps.

Et ce fut la débandade. Les clients s'enfuirent vers leur logis ou leur hôtel. Les boutiquiers baissèrent le rideau. En moins d'une minute, la rue, quelques instants auparavant plus animée qu'une fourmilière, se retrouva déserte et silencieuse. À l'exception de deux hommes : Sarkô et Joskren le Friske.

L'écho du pas cadencé des troupes des Hommes-de-Fer arriva jusqu'à eux.

— Que fait-on ? s'inquiéta le Niorkais, obscurément conscient qu'une menace se précisait.

— Je ne sais pas. Cette alerte est tout à fait inattendue.

— Se pourrait-il que nous en soyons l'objet ?

Joskren regarda son ami.

— Il se pourrait que tu aies raison. Mais si c'est le cas, je ne donne pas cher de notre peau. Il est impossible de se cacher dans Mok, sauf d'y avoir un logis. Et encore. Toutes les demeures sont fichées et leurs occupants reconnus.

— Alors ?

— Alors, avançons et nous verrons bien, proposa le Friske quelque peu dubitatif.

Ils s'éloignèrent vers le sommet de la rue. Il était temps car le bruit d'un groupe en marche monta de l'esplanade et ils devinèrent, avant de tourner dans une rue adjacente, les silhouettes des Hommes-de-Fer qui s'avançaient dans leur direction.

— Fuyons ! lança aussitôt Joskren. Tumul a dû obtenir l'accord du Conseil pour nous faire donner la chasse. Et après avoir déduit que nous devons être ici, il fait boucler la ville et organise la fouille systématique des lieux.

Il entraîna Sarkô dans une nouvelle rampe. Une pente plus faible succéda aux degrés de pierre taillée. Elle déboucha sur un carrefour qui pouvait être la terrasse d'une vaste construction en tronc de pyramide renversé. Des voies aériennes s'échappaient de cet espace pour enjamber des rues inférieures et gagner d'autres immeubles dont Sarkô ne put identifier l'usage. D'ailleurs, dans Mok, rien ne paraissait ne servir à rien.

Les pas des Hommes-de-Fer leur parurent de plus en plus proches malgré leur course. C'était sans doute un effet des échos multiples qui se répercutaient de façade en façade. Ils découvrirent bientôt qu'une autre troupe se rapprochait d'eux, venant de l'est, et escaladait l'accès à la terrasse depuis un couloir médian qui longeait un pignon, accroché à lui comme un balcon.

— Par ici ! proposa le Friske en s'élançant dans la descente vers le secteur nord.

En face d'eux, une flèche de verre capturait les rayons du soleil et illuminait tous les passages alentour, même les plus étroits qui auraient pu faire penser à des canyons abrupts vus du haut des toitures. La rue qu'ils venaient d'emprunter s'y dirigeait tout droit et se perdait dans ses entrailles en lui perçant le flanc à l'aide d'un tunnel paradoxalement d'un noir d'encre comme si, en cet endroit, la clarté diurne était détournée par une main invisible.

Ils s'enfoncèrent bientôt dans la bouche ténébreuse. Au bout de quelques pas, néanmoins, l'obscurité se fit moins insoluble. Ils devinèrent des portes donnant sur le conduit et, au bout, à une portée de lance, la clarté du jour annonçant la sortie de la tour majestueuse.

Un cri les atteignit alors qu'ils ralentissaient pour situer la position de leurs poursuivants. Sarkô tourna la tête dans la direction de l'appel. Il découvrit un homme dans l'entrebâillement d'un huis, qui leur faisait de grands signes.

Il consulta Joskren du regard puis, tous deux, ils se précipitèrent

vers celui qui les interpellait. Dans leur situation, ils n'avaient plus rien à perdre.

— Entrez vite ! avant qu'ils ne s'en aperçoivent, leur intima l'inconnu.

La porte se referma derrière eux. Ils se retrouvèrent dans une vaste pièce dépourvue de meubles à l'exclusion de quelques sièges recouverts de tissu.

— Je m'appelle Güadil, se présenta l'homme au crâne chauve et au teint jaunâtre. Je suis tout à la fois le responsable de cette fabrique d'ambrosie et un fidèle sujet de seigneur-baronnet Saüxil. Ici, vous êtes en sécurité. Provisoirement tout au moins.

— Et où sommes-nous ? interrogea Joskren.

— Cette tour tout entière est destinée à la fabrication du nectar de vie. Les Hommes-de-Fer n'y pénètrent jamais. Ce qui vous accorde un certain délai. Mais lorsqu'ils auront complètement ratissé la ville, ils comprendront et s'agglutineront autour de cet immeuble comme des mouches sur un quartier de viande avariée. Ensuite, ils lanceront des novices dans la fouille des ateliers et des laboratoires. Vous devrez donc avoir changé de domicile entre-temps. Mais ceci est mon affaire. Je me charge de vous tirer de là. Veuillez me suivre !

— Qui sont les *novices* ? interrogea Sarkô en lui emboîtant le pas.

— Des hommes d'armes couronnés évidemment. Ne le saviez-vous pas ?

Sarkô s'excusa. Bien sûr qu'il le savait. Lui-même n'avait-il pas déjà ceint l'anneau qui pouvait annihiler la volonté et faire d'un individu un jouet des Hommes-de-Fer[7] ?

Il ne posa pas d'autres questions. Malgré son désir d'en savoir davantage, il devait admettre que ce n'était pas le moment le mieux approprié pour entamer une discussion alors que le danger était proche. Il se félicita en tout cas et à part lui de leur bonne aubaine. Ils n'auraient pu choisir meilleur itinéraire. Un allié se trouvait fort opportunément sur ce parcours. Mais il se pouvait aussi que le seigneur-baronnet protecteur de Joskren dispose d'autres complicités dans la place. Quoi qu'il en soit, ils n'étaient pas encore parvenus au bout de leurs problèmes. Il leur faudrait non seulement quitter une ville où ils avaient cru pouvoir résider jusqu'à ce que passe l'orage mais encore devraient-ils rejoindre la côte, trouver un esquif et naviguer jusqu'au fief de Saüxil. Un redoutable voyage en perspective.

Après avoir longé un couloir sur lequel s'ouvraient de multiples portes, les trois hommes atteignirent un vaste hall qui donnait sur

l'une des façades de l'édifice dominant une place vide de passants mais néanmoins occupée par une escouade d'Hommes-de-Fer en formation rectangulaire, immobiles et une arme à rayons dans la main droite. Güadil ne leur laissa pas le loisir d'observer la scène, il les reprit à nouveau :

— Allons, venez ! Ce qui se passe dehors ne nous regarde pas. Pas encore.

Il gagna un escalier et les précéda vers les niveaux inférieurs. Ils descendirent ainsi trois étages qui les menèrent au niveau du sol de la cité et débouchèrent dans l'un des ateliers dont leur guide avait précédemment parlé.

Au premier coup d'œil, on avait l'impression d'une vaste salle au sol en damier dont quelques cases étaient occupées par des cylindres de couleur pouvant représenter les pions d'un jeu. Mais ce n'était qu'une illusion due aux facéties du concepteur. En réalité, chaque cylindre constituait un alambic capable de purifier les spores extraites des champignons qui poussaient dans les Terres du Brouillard puis d'en effectuer la dessiccation afin d'obtenir une poudre aux grains infimes qui serait ensuite dosée pour servir aux multiples desseins des seigneurs-baronnets comme des prêtres-fous. De lourdes vapeurs montaient de ces fours de verre et de métal. Des ouvriers se pressaient à leur périphérie, soulevaient des bacs, poussaient des chariots, plongeaient d'énormes louches dans les bains ou observaient le remplissage lent de containers qui partiraient plus tard à destination des fiefs.

Les travailleurs étaient uniformément vêtus de combinaisons grises, avec un foulard sur le nez comme unique protection contre les jets de vapeur qui fusaient parfois des conduits, au risque de leur inonder le visage. Certains éprouvaient de fréquentes quintes de toux et, lorsque leur corps se calmait, ils échappaient alors des imprécations de damnés. Des femmes et même des enfants participaient à ce ballet d'enfer, dans une atmosphère humide et chaude que les aérateurs ne parvenaient pas à tempérer.

Une femme, soudain, se jeta sur le sol, enveloppée d'un nuage de vapeur évadé d'une cuve au couvercle mal joint. Sarkô l'aperçut. Un long frisson le secoua tandis que le souvenir l'assaillait. Ses mains se crispèrent à la rambarde de la passerelle qu'il parcourait sur les talons de Güadil.

— Venez ! fit la voix pressante du directeur de la fabrique.

Mais le Niorkais ne pouvait arracher son regard de la malheureuse. La jeune femme paraissait en proie à de terribles douleurs. Son visage, duquel elle avait arraché le foulard inutile, grimaçait. Ses traits se

convulsaient. Très vite, la peau parut se détendre et se craqueler. Lorsque la crise fut passée, quelques secondes plus tard, elle se releva enfin en titubant, sous les yeux indifférents de ses compagnons de travail. Elle avait vieilli de trente ans.

— Les plantes du brouillard ! grinça Sarkô en empoignant son ami Joskren aux épaules. Ces démons utilisent les plantes du brouillard.

— Que veux-tu dire ? réagit le Friske en tentant de se dégager de l'étreinte sauvage et soudaine du Niorkais.

— Je viens d'un pays où poussent des champignons de mort, grommela Sarkô. Ce sont des plantes qui tuent atrocement. À maturité, elles explosent en libérant un gaz qui provoque le vieillissement instantané et la décomposition des créatures qui le respirent[8]. Regarde cette femme !

— Eh bien ! Elle n'est pas morte.

— Non, elle ne l'est pas, acquiesça le nomade des Zunes. Mais quel âge lui donnes-tu ?

— Je ne sais pas. Cinquante ans peut-être.

— Elle avait tout juste vingt ans voilà quelques instants à peine, grinça Sarkô.

— Es-tu devenu fou ?

— Ne l'as-tu pas vue qui se roulait sur le sol ?

Mais le Friske n'avait pas observé la scène, occupé à regarder un autre secteur du laboratoire.

— Ma foi, je n'ai pas fait attention, répondit-il, doutant quelque peu de la santé mentale de son ami tellement son affirmation était fantastique.

— Alors, explique-moi ce que font à présent ces gens autour d'elle ? réagit Sarkô non sans colère.

Le Friske regarda à nouveau et il put assister à un spectacle étonnant. Des prêtres, dans la tenue habituelle de coton blanc recouverte d'un poncho de teinte bleue, entouraient la pauvre femme. Ils levaient les bras au ciel et entonnaient des incantations dans une langue mystérieuse. Puis ils s'agenouillèrent tandis que la femme pleurait. Les autres ouvriers, pour leur part, n'avaient pas interrompu leur tâche mais ils jetaient de fréquents coups d'œil en direction du groupe.

— Voyez, mes frères ! fit enfin l'un des prêtres qui pouvait être le plus ancien d'entre eux bien qu'il ne fasse guère plus d'une trentaine d'années. Voyez encore quel miracle vient de s'accomplir. En quelques

instants, cette femme a vécu presque toute sa vie. Les dieux lui ont permis de franchir les rudes années de souffrance et de labeur en un éclair afin qu'elle accède plus tôt que d'autres au Paradis. Rendons grâce à nos seigneurs et maîtres !

— Rendons grâce ! chantèrent les autres.

Güadil était revenu sur ses pas. Il pressa les deux hommes :

— Qu'est-ce que vous attendez ? Les Hommes-de-Fer auront tôt fait d'arpenter les moindres recoins de Mok et ils vont revenir avec les *novices*. Nous serons pris.

— Pourquoi ne les visitent-ils pas eux-mêmes ? finit par interroger Sarkô que la question brûlait.

— À cause des émanations de vapeurs bien évidemment, sourit Güadil. Si les esclaves s'en accommodent, quelque temps tout du moins, les Hommes-de-Fer ne supportent pas leur contact. La nourriture des dieux ne saurait convenir aux mortels, a fortiori à ceux qui sont encore plus proches que tout autre de la mort même.

— Que voulez-vous dire ? s'étonna Sarkô.

— Mais rien de plus, répondit l'homme, surpris à son tour par la question. Ignoreriez-vous ce que sont les Hommes-de-Fer ?

— À vrai dire, je ne le sais pas.

— Mais d'où venez-vous donc pour être aussi ignorant des choses du monde ?

— Peut-être du dehors du monde ! intervint Joskren en souriant à son tour avec un air mystérieux. Mais pour répondre à ton interrogation, ami, je sais depuis que seigneur-baronnet Saüxil m'a pris sous sa protection : les Hommes-de-Fer sont des fantômes, des spectres, des êtres sans âme. Ce sont des corps sans esprit. De la matière qui devrait être inerte et sous la terre si les maîtres des Îles ne les utilisaient pour leurs besognes et pour la guerre comme des prolongements d'eux-mêmes. Ils n'existent que par eux. Ils ne savent rien, n'entendent rien, ne décident rien par eux-mêmes. Ils sont morts, comprends-tu ? Ce sont des marionnettes avec lesquelles les seigneurs-baronnets jouent à faire trembler le monde. Mais assez parlé. Maître Güadil a raison. Si nous tardons, nous finirons par être pris. Et alors, adieu la liberté et la vie.

Ils se précipitèrent à la suite de leur guide vers un nouvel escalier qui disparaissait dans les profondeurs du sol.

Ils parvinrent ainsi jusqu'à une immense galerie qui abritait une réserve de véhicules, de forme presque cubique, rangés le long d'un mur dans des sortes de boxes numérotés.

— Ce sont les camions qui servent à transporter l'ambrosie, expliqua Güadil en désignant les engins. Vous allez vous glisser à l'intérieur de l'un d'entre eux et profiter d'une livraison en direction de la côte pour quitter la ville. Nous avons à Macor un autre relais qui se chargera d'affréter un navire pour le fief de Saüxil. Tant que vous serez à l'intérieur de ce véhicule, vous ne courrez aucun risque. Nul n'irait, sans une autorisation spéciale, briser les scellés qui protègent les livraisons de nourriture divine. Même les prêtres-fous ne s'y risqueraient pas.

Joskren et Sarkô pénétrèrent dans l'un des camions.

CHAPITRE VIII

Réfugiés dans un container arrimé au plateau du véhicule grâce à un système de barres métalliques à crémaillère, Joskren et Sarkô attendaient. De temps en temps, des bruits de raclement, des frottements et des chocs les avertissaient de l'installation d'un nouveau caisson. Güadil leur avait dit que le camion prendrait la route une fois le chargement achevé. Depuis, il avait bien dû s'écouler cinq ou six heures et les deux hommes devaient se réconforter mutuellement pour ne pas céder à la panique dans leur prison exiguë et sombre, hermétiquement close à l'exception de quelques trous percés sur les côtés pour leur permettre de respirer.

Puis un grondement s'éleva après une nouvelle succession de coups et des crissemments caractéristiques de la mise en place d'une autre caisse. Le véhicule s'ébranlait enfin.

Dès lors, la condition des deux hommes empira. Les trépidations, les mouvements dans les virages, les bousculaient et les projetaient l'un contre l'autre. La chaleur aidant, ils crurent bientôt mourir d'étouffement avant même que le long trajet jusqu'à la côte soit à peine entamé. Mais c'était compter sans la prévoyance de Güadil. Une fois la ville à une à deux lieues en arrière, le conducteur s'arrêta sur le bas-côté et vint les arracher à leur cercueil d'acier. Il était temps.

Les deux hommes descendirent avec empressement et, une fois le container refermé, suivirent le chauffeur dans la cabine.

— Maître Güadil m'a donné des consignes vous concernant, expliqua l'homme en relançant l'engin sur la piste. Je dois vous conduire chez l'armurier Guanatanzas. Iago Guanatanzas. D'ici là, vous pouvez demeurer à côté de moi. Sur les pistes, il n'y a de mauvaises rencontres qu'avec les vagabonds et les paysans rebelles. En revanche, dès que nous approcherons de Macor, vous devrez retourner dans le caisson. Il y a parfois des contrôles au poids-de-ville.

Le véhicule s'engagea dans une succession de courbes qui grimpaient vers un massif découpé comme la lame d'une scie. La végétation s'accrochait désespérément à la terre sèche incrustée entre les rocs. Le vent l'avait courbée irrémédiablement en direction du sud-ouest. On aurait dit qu'elle indiquait aux voyageurs le chemin à suivre. Pourtant, insensiblement, la piste s'incurva vers l'est. Le camion plongeait en toussant dans une vallée recouverte d'une herbe

presque rase. À distance s'élevaient des constructions isolées, occupées sans doute par des agriculteurs ou des éleveurs, encore qu'elles paraissent abandonnées pour la plupart.

— Très pauvre ! laissa tomber le conducteur qui manœuvrait négligemment son volant en remarquant leur regard tourné vers l'une des bâtisses les plus proches. Ces gens survivent on ne sait de quelle façon. Le sol est inculte et les bêtes crèvent de l'herbe empoisonnée. Certains se risquent parfois à attaquer les voyageurs ou les convois. Plus souvent pour en finir avec la vie que pour arracher par la force une incertaine nourriture. Ils n'ont tous que des armes rudimentaires. (Et, en prononçant ces derniers mots, il dégagait d'une boîte logée sous le tableau de bord une sorte de lanceur équipé d'une dizaine de carreaux logés en gerbe sous le fût.) Avec cet engin, s'esclaffait-il, je peux tuer sept à huit hommes à la file. Et il est très vite rechargé. Question d'habitude. Mais un camionneur doit être aussi un excellent tireur.

Le gros homme tourna alors sa bonne bouille rubiconde vers ses deux passagers pour leur faire mieux partager, sans doute, son assurance. Mais à peine avait-il perdu de vue la piste poussiéreuse que l'imprévisible arriva. La roue avant droite glissa dans le piège creusé au milieu du chemin et soigneusement occulté par la terre pulvérulente répartie sur le lit de branchages. Le véhicule se planta alors littéralement dans le sol, projetant ses occupants contre le pare-brise. Puis l'engin bascula sur le côté, précipitant les trois hommes contre la portière qui s'écrasa sous le poids de la charge, faisant éclater la vitre. Des hurlements montèrent de toutes parts. À moitié groggy, ils ne les entendirent pas et n'eurent même pas la force de réagir lorsque l'autre portière s'ouvrit au-dessus d'eux. Des mains les agrippèrent, les arrachèrent à la cabine et les allongèrent sur l'accotement sous la menace de lances de bambou et de frondes. Sarkô, qui reprenait peu à peu ses esprits, crut bien sa dernière heure venue aux mimiques de leurs agresseurs, des misérables en haillons au visage émacié et dont les yeux brillaient de fièvre.

Le conducteur du camion essaya soudain de se redresser et de discuter. Il parvint à éructer qu'ils n'étaient que de pauvres ouvriers et que la cargaison n'était pas de la nourriture. Mais les tiges acérées s'enfoncèrent dans sa gorge et dans sa poitrine avant qu'il n'en puisse dire davantage et il vomit des gerbes de sang avant de mourir, le regard planté dans le soleil.

Joskren et Sarkô eurent la sagesse de rester immobiles. La situation était désespérée. Si la poudre des containers ne satisfaisait pas les pirates, ils se vengeraient sûrement en les massacrant.

Il s'écroula plusieurs minutes sans que les deux hommes du nord puissent rien faire, ni même tourner la tête pour tenter de deviner ce qui se passait à l'arrière de la remorque. Puis des cris s'élevèrent, qui devinrent une véritable explosion de joie au lieu des clameurs de dépit redoutées. Peut-être, après tout, avaient-ils attaqué en connaissance de cause et récoltaient-ils les fruits qu'ils escomptaient ?

Deux hommes relevèrent Joskren et Sarkô sans ménagements pour ne pas dire avec une extrême rudesse. Le Friske fut dépouillé de son tubal de poignet. Ils furent ensuite poussés à la pointe des lances vers le haut d'une butte derrière laquelle ils purent voir les montures qui avaient dû conduire leurs assaillants jusqu'ici. Un attelage descendit bientôt la pente pour récupérer le chargement de poudre blanche tandis que les deux nomades étaient attachés par une longue corde à l'une des bêtes. L'un des deux hommes enfourcha l'animal et fit signe aux prisonniers qu'ils auraient à le suivre s'ils ne voulaient pas être traînés au risque de subir un atroce écorchage. Il lança l'équidale au trot. La corde se tendit. Sarkô et Joskren, flanc contre flanc, durent prendre le pas de course pour ne pas tomber.

Ils s'enfoncèrent dans la steppe rase.

*

La course dura des heures. Parfois, le cavalier ralentissait pour leur permettre sans doute de récupérer un peu, mais il ne faisait aucun geste pour leur venir en aide lorsqu'ils chutaient. Il ne leur tendit jamais la gourde de peau à laquelle il s'abreuvait régulièrement. Et s'il s'apercevait sans doute de leur épuisement, il devait en retirer une joie sadique car, durant quelques instants, et avant de corriger l'allure, il faisait effectuer à l'équidale un court galop, en espérant sans doute leur voir mordre la poussière et subir la terrible flagellation des arbustes desséchés.

La nuit tombait lorsque l'homme s'arrêta enfin, trancha les cordes au ras de la selle puis lança sa monture dans une course effrénée, laissant là les deux nomades du nord après leur avoir crié :

— Vous êtes libres !

Quelques minutes durant, Sarkô et Joskren demeurèrent immobiles, cloués autant par la fatigue que par la stupeur. Puis ils comprirent enfin qu'ils pouvaient aller à leur guise.

Autour d'eux, c'était la zone désertique des vallonnements arides s'étendant entre Mok et la côte australe.

Ils étaient libres en effet. Les pirates ne les avaient pas tués. C'était inutile. Ils avaient seulement voulu prendre du champ avant que

l'alerte ne puisse être donnée. On ne saurait que trop tard dans la cité franche que la cargaison d'ambrosie avait été volée. Mais pour ce qui les concernait, la situation n'était guère plus brillante. Ils devaient rejoindre Macor avant tout puis retrouver Iago Guanatanzas. Pourraient-ils traverser la steppe sans se faire prendre et pénétrer dans la ville ?

— Après tout, notre sort aurait pu être moins enviable, finit par lancer Joskren avec un sourire crispé. Nous sommes en vie. Nous savons où aller. Les dieux nous sont toujours favorables.

Ils observèrent la Lune Rouge, plantée presque au zénith et partiellement mangée par les ténèbres du ciel. La Marse était donc là pour reconnaître leur détresse. C'était effectivement un bon présage, admit Sarkô en son for intérieur.

Malgré leur grande fatigue, les deux hommes décidèrent de repartir sans plus tarder. La nuit était claire et fraîche. Il leur serait moins pénible d'avancer dans ce territoire inhospitalier en profitant de la température plus clémente. La journée, ils se reposeraient au premier abri venu. D'ailleurs, en voyageant de la sorte, ils couraient moins le risque de rencontrer une patrouille battant la campagne à la recherche des détrousseurs.

— À combien de temps crois-tu que nous soyons de Macor ? demanda Sarkô à son compagnon après une longue heure de marche épuisante parmi les arbustes qui recouvraient le terrain.

— Difficile à dire avant d'avoir retrouvé une piste disposant de repères de lieues, répondit Joskren. Deux jours peut-être. Avec le camion, nous avons dû effectuer la moitié du trajet, je suppose.

— Si nous ne trouvons rien à boire, la route sera bien longue.

— Elle le sera de toute façon. Mais j'espère que nous pourrons nous ravitailler dans une ferme. Les gens d'ici sont dans un état de misère terrible, mais ils ne nous refuseront pas l'hospitalité. Et comme ils détestent les baronnets, ils se feront un devoir d'aider deux pauvres hères que la vindicte seigneuriale poursuit jusque sur ce territoire déshérité.

— Tu as l'air de bien les connaître, s'étonna Sarkô.

— Non ! Pas vraiment en tout cas. Mais j'ai eu l'occasion de les côtoyer et j'ai pu les apprécier pour avoir eu recours à eux dans les premiers instants de mon arrivée sur cette île. Ce sont des personnes d'honneur. Bien qu'ils aient appris très vite que seigneur-baronnet Saükil m'attendait, ils n'ont rien fait à mon encontre. Leur générosité est sans limite et leur amitié infrangible. Sauf à la trahir, naturellement, auquel cas ils se révèlent des adversaires opiniâtres et

impitoyables.

— À t'entendre, ce sont des gens charmants, à condition d'être de leur parti.

— Je te l'accorde. Mais ils se trouvent dans un tel degré de pauvreté qu'ils ne peuvent se permettre d'avoir des états d'âme et de s'installer dans l'indécision ou la neutralité. De leur point de vue, on ne peut être qu'avec eux ou contre eux.

— Mais... tu disais, il y a un instant, que ceux qui t'avaient hébergé avaient appris que tu jouissais de la protection de Saüxil, releva le Niorkais.

— Sans doute. Mais lorsqu'ils l'ont appris de ma bouche – parce qu'il fallait bien que je leur dise une fois renseigné sur la situation de ce pays –, j'étais déjà leur hôte et ils ne reviennent jamais sur l'engagement pris. Tant que tu ne fais rien qui puisse leur nuire et les autorise par conséquent à passer outre à celui-ci, ils te conservent leur confiance. Mais attention ! Au moindre écart, plus rien ne peut les décourager de t'enlever la vie.

— Ceux qui ont attaqué le camion en étaient-ils ?

— Des paysans ?... Non ! Sûrement pas, insista Joskren après avoir laissé passer un court silence. Je ne comprends d'ailleurs pas très bien qui ils sont. Je serais même prêt à parier que ce sont des étrangers à cette île. Quelque chose dans leur comportement me le fait supposer. S'il s'était agi de paysans, ils n'auraient pu s'en prendre à la nourriture sacrée des seigneurs que sous la conduite d'un prêtre. Convaincus de leur erreur, ils auraient alors renoncé et se seraient enfuis. Or il n'y avait pas de prêtre parmi eux. Autrement dit, ceux-là ont commis sciemment le pire des sacrilèges sans en être autrement troublés. Aucun homme de la glèbe, et je dis bien aucun, n'aurait pu accomplir une telle forfaiture sans une protection spirituelle solide. Donc ils n'étaient pas des paysans. Et non plus des gens de la ville. Les citadins ne s'éloignent jamais des murs de leur ville sans un moyen de transport mécanique. Je ne crois pas non plus qu'ils auraient commis l'erreur de tuer un conducteur de camion ou de nous laisser en vie. Mais surtout, il n'existe pas, à ma connaissance, d'organisation contestataire dans les cités. Les artisans comme les commerçants bénéficient du statut d'hommes libres. Que pourraient-ils dès lors reprocher aux seigneurs-baronnets pour s'en prendre à l'ambrosie qui leur est légalement attribuée par ailleurs, moyennant des sommes tout à fait en rapport avec leurs revenus ?

— Je ne comprends pas un traître mot à ce propos, coupa Sarkô qui avait accéléré un peu l'allure, profitant d'une déclivité plus rase. Mais ça n'a pas vraiment d'importance. Je retiens qu'à ton avis nos

agresseurs étaient sans doute des étrangers et cela me suffit. Il se passe en tout cas des choses assez étonnantes ici. J'ignore quel est l'enjeu de cette lutte dont nous avons vécu un épisode et qui est l'instigateur de cette action, mais il est sûr que les seigneurs-baronnets ne sont pas autant maîtres chez eux qu'ils le souhaitent et peut-être pourraient-ils bien souffrir avant longtemps du vent de révolte qui gronde sur leurs terres.

Ils interrompirent la conversation pour reprendre un rythme plus soutenu au fond d'un thalweg au sol aussi lisse que le dos de la main. Puis ils débouchèrent sur un vaste plateau qui leur posa de nouveaux problèmes de franchissement. Les pierres y disputaient l'espace aux buissons et aux cactées naines et la clarté sanguinolente de la Marse n'éclairait le décor qu'imparfaitement. Il fallait donc se garder du moindre faux pas. Une erreur d'appréciation pouvait occasionner une blessure. Les minutes devinrent des lacs de souffrance à traverser. Les distances s'allongèrent à l'excès. L'aube les surprit au bord de l'épuisement, alors qu'ils venaient enfin de laisser l'endroit derrière eux et s'engageaient sur un sentier à peine tracé le long d'une nouvelle déclivité plongeant entre deux bosses. Abrutis, ils n'avançaient plus que machinalement, presque en aveugles. Du reste, la lune avait disparu depuis plus d'une heure et leurs yeux, écarquillés pour sonder les ténèbres, demeuraient grands ouverts et fixes, leur donnant un visage hagard.

— Là-bas ! souffla soudain Joskren en tendant un bras vers l'une des éminences où de gros rocs pouvaient procurer un éventuel refuge.

Sarkô ne répondit pas. Il se contenta de hocher la tête. Ils quittèrent la piste pour couper au plus court en direction du chaos rocheux.

CHAPITRE IX

Ils s'écroulèrent au pied de l'appareil. Sans le voir. Les pieds de l'engin étaient posés sur les rocs comme un rapace juché à la pointe d'un pic pour scruter l'horizon. Saturés de fatigue et de sommeil, Joskren et Sarkô avaient choisi un maigre espace entre deux fûts de pierre pour s'allonger et attendre le soir dans l'oubli réparateur. La faim et la soif qui s'étaient éveillées dans le courant de la nuit n'étaient pas assez fortes pour les arracher à la plongée dans l'inconscience. À présent, ils dormaient, au-dessous du ventre de l'oiseau métallique.

Le silence était lourd, comme attentif. Il goûtait, semblait-il, le sursis que lui accordait le soleil montant sur l'horizon jusqu'à parvenir à chasser les dernières ombres pour que s'éveille enfin la nature.

Puis un reptile poussa un long cri. Une myriade de coléoptères stridula. Une trappe s'ouvrit sous l'abdomen couleur d'azur. Les deux hommes qui en descendirent, le front ceint d'un cercle d'acier, étaient à l'image de l'oiseau : presque mécaniques. Ils pointèrent leur arme vers les visages aux yeux clos et pressèrent la détente. Puis ils soulevèrent les deux nomades anesthésiés, les basculèrent sur leurs épaules et remontèrent à bord sans paraître incommodés par leur fardeau. La trappe se referma.

Lorsqu'elle s'ouvrit à nouveau, il s'était écoulé près d'une heure. Les hommes couronnés déposèrent Joskren et Sarkô là où ceux-ci s'étaient étendus à l'instant de l'aube. Ils réintégrèrent l'appareil volant. Puis celui-ci s'envola dans un sourd grondement du côté de l'ouest pour obliquer peu après vers le nord et vers Mok. Saüxil venait de retrouver ses protégés.

— Qui a bien pu organiser l'attaque du camion ? s'interrogea-t-il à haute voix.

L'interrogatoire sous narcotique lui avait appris ce qui s'était passé sur la route de Macor et pourquoi les deux hommes des Grandes Zunes n'avaient pu entrer en contact avec Guanatanzas. Il en avait profité pour les alimenter durant leur sommeil et avant de leur rendre la liberté. Mais il nourrissait à présent une certaine inquiétude car il ne faisait aucun doute que l'opération avait été conduite de très haut. Ce n'était pas un coup de guerre de quelque faction paysanne. Celui qui l'avait orchestrée savait ce que contenait le camion mais, surtout, il

SAVAIT désormais que le Niorkais se trouvait dans le véhicule. Avant peu, il n'ignorerait donc pas non plus que seigneur-baronnet Saüxil était peut-être bien à l'origine de son évasion du domaine Tumal. C'était dangereux. Très dangereux même. C'est d'ailleurs cette réflexion qui l'avait poussé à laisser les deux nomades dans la steppe. Si son vaisseau venait à être intercepté, il aurait été définitivement perdu.

Pour l'instant donc, il ne pouvait peser que des présomptions contre lui. Dans l'hypothèse d'une dénonciation, il avait encore les moyens de se défendre. Le conducteur du camion était mort et rien ne prouvait qu'il était à ses ordres. Restait évidemment maître Güadil. Mais Saüxil allait y remédier et le faire taire à jamais. Sarkô et Joskren, pour leur part, pouvaient fort bien rejoindre son fief par leurs propres moyens. C'étaient des hommes de ressources. Ils n'avaient cessé de le prouver tout au long des derniers mois. Au pire, ils seraient pris et sauraient ne rien dire. Et s'ils devaient mourir, eh bien, Saüxil envisagerait un autre plan pour répandre la paix éternelle à travers le monde.

Il appela Senteniez[9]. L'alchimiste survolait à présent la cité de Mok.

— Tout va bien ? lui demanda-t-il.

L'homme acquiesça :

— Je vais me poser à l'embarcadère. Il y a du monde en tout cas. On dirait que les fiefs sont au courant de l'attaque. La peur de la pénurie d'ambrosie va les pousser tous à se ravitailler avant que les réserves soient vides.

— Combien de seigneurs sont-ils représentés pour l'heure ?

— J'en vois cinq pour l'instant. Il était donc temps que nous arrivions, ne fût-ce que pour ne pas éveiller les soupçons. Tumal et Kédadra sont ici, bien évidemment, puisqu'ils sont les plus proches. Cruin aussi, de même que Baécic et Fulton de l'île du Cube.

— C'est bien ! dit Saüxil. Tâche de garnir les soutes comme si nous étions au désespoir puis reviens au fief sans plus différer. Si nos deux protégés avancent bien, nous devrions avoir de leurs nouvelles avant la prochaine aurore.

Saüxil coupa la communication et se perdit dans une laborieuse réflexion. Il devait savoir qui était responsable de l'attaque du camion. S'il n'y parvenait pas, Tumal dresserait bientôt contre lui les autres fiefs. Il existait un long contentieux entre les deux hommes, dont l'origine tenait sans nul doute à leurs puissances réciproques, aggravées par le voisinage immédiat. Mais il eut beau passer en revue

tous les baronnets, il ne voyait vraiment pas quel pouvait être le fauteur de troubles. Tumul était hors de cause. Il aurait d'ailleurs repris Sarkô, ne serait-ce que pour mieux accabler son rival. Il était aussi bien trop légaliste pour se laisser aller à un acte de piraterie. De même que son principal allié, seigneur-baronnet Fulton.

Il élimina aussi Zamiago et Mondil. Ces deux-là n'avaient guère le goût politique. Isolés dans leur île, ils se complaisaient à fréquenter les lettres et les arts comme de vulgaires femmes.

Baécic. Se pouvait-il que le baronnet noir veuille accaparer l'ambrosie pour mieux la monnayer ensuite si la pénurie s'installait et accroître ainsi sa fortune ? Saüxil n'ignorait pas que le seigneur du centre de l'île du Cube était gêné aux entournures par la tenaille qui pesait sur ses terres du fait de l'alliance de Mourad et d'Otami. C'était un individu âpre au gain et imbu de ses richesses. Peut-être avait-il flairé là une bonne affaire et, de fait, s'il était l'instigateur de l'attaque, il y avait gros à parier qu'il ferait payer très cher aux autres la moindre pincée de poudre blanche. Toutefois, Saüxil ne crut guère à sa culpabilité. Baécic était un ladre, soit, mais il était timoré. Une telle action ne paraissait donc pas devoir être organisée par lui. S'il était découvert, Baécic devrait livrer bataille. L'homme redoutait les conflits car ils coûtaient fort cher. Son armée n'était pas de taille. Aussi, à moins d'être devenu fou...

Finalement, Saüxil renonça à prolonger plus avant d'autres hypothèses. Il était plus urgent qu'il trouve une parade si jamais on l'accusait. Il appela Tuber, le capitaine de la garde, et le chargea d'une mission. Avant la prochaine nuit, Saüxil voulait pouvoir dormir tranquille, l'esprit libéré de maître Güadil. Il en allait peut-être de l'avenir du fief.

Ensuite, il rejoignit le quartier de ses femmes. Un peu de plaisir lui ferait oublier ses soucis de l'instant. Guydanéa et Eyotani n'avaient pas leurs pareilles pour donner aux jeux de l'amour la saveur des noces barbares. Et Saüxil aimait le sexe lorsqu'il a le goût du sang et les parfums excrémentiels.

Lorsque Sarkô et Joskren s'éveillèrent, la nuit tombait. Ils en furent un peu surpris, mais pas pour autant choqués. Après tout, l'intense fatigue était sans doute la cause de leur sommeil profond et prolongé, un sommeil qui avait été particulièrement réparateur car ils n'éprouvaient plus la moindre lassitude. La soif et la faim les avaient même oubliés. Peut-être se ranimeraient-elles avant longtemps, mais pour l'heure, l'essentiel restait leur capacité à affronter une nouvelle étape. Sur ce plan-là, ils se sentirent capables de réussir si rien de fâcheux ne venait entraver leur progression en direction de Macor. Ils

se mirent en route après avoir échangé quelques mots. La Marse veillait sur leurs pas. Sarkô lui adressa une prière muette pour qu'elle leur soit bénéfique.

Deux heures plus tard au moins, alors qu'ils longeaient le lit d'un cours d'eau à sec, ils aperçurent une bâtisse. C'était une énorme masse de pierres sombres assemblées par des mailles de fer que la rouille avait à moitié rongées. Une seule et unique porte à double battant l'ouvrait sur l'extérieur. Elle ne possédait pas la moindre fenêtre. Peut-être s'éclairait-elle, le jour, grâce à une verrière ménagée sur la terrasse. Les deux hommes, en tout cas, ne pouvaient s'en assurer.

Ils se décidèrent à frapper à l'huis et le marteau en forme de tête de serpent lança de sourds échos à l'intérieur des murs. Puis le temps passa.

Sarkô en eut assez de patienter et il proposa à son ami de s'éloigner. Après tout, cette étape n'était nullement nécessaire. Ils pouvaient attendre le lendemain pour boire et s'alimenter. Et jusqu'à preuve du contraire, ils n'avaient pas non plus besoin d'armes.

Ils se trouvaient déjà à une dizaine de pas de l'édifice lorsque l'un des vantaux s'entrouvrit en grinçant effroyablement. Un rai de lumière trancha l'obscurité. Les deux hommes, en se retournant, purent découvrir la caricature humaine qui se tenait sur le seuil, un falot au bout du bras.

— Qui êtes-vous pour troubler ainsi la paix de ces lieux ? interrogea le squelettique personnage lorsqu'ils se furent rapprochés.

— Deux malheureux voyageurs en quête d'un peu de nourriture et d'eau, répondit Joskren. Tu vois, nous ne sommes même pas armés. Nous avons été dépouillés par des voleurs et, si nul ne nous vient en aide, nous ne vivrons guère plus longtemps.

L'hôte ricana en s'effaçant pour les laisser entrer. Ils purent néanmoins l'entendre grommeler :

— Pourtant, en voici deux qui n'ont pas trop mauvaise mine.

La salle était vaste et vide, à l'exclusion d'une grosse table pourvue de deux bancs. L'homme les pria de s'asseoir. Il s'éloigna ensuite dans une pièce adjacente non sans avoir, auparavant, refermé l'entrée à l'aide d'une grosse barre de fer. Lorsqu'il revint, porteur de deux assiettes remplies d'une sorte de brouet, un sourire de miséricorde tranchait son visage émacié.

— Vous avez eu de la chance de frapper à cette porte. Les autres maisons du désert sont nettement moins accueillantes.

Il déposa les écuelles et attendit qu'ils commencent à manger avant

de poursuivre :

— Je ne crois pas que vous soyez aussi misérables que vous vouliez bien le prétendre tout à l'heure. D'ailleurs, quelle importance ! Il n'y a rien à voler dans ce logis. Et puis, la fin est si proche que mourir à présent, ce n'est que s'en aller à peine un peu trop tôt.

Les deux convives tressaillirent et relevèrent la tête.

— De quelle fin parles-tu, l'ami ? s'inquiéta Sarkô, la bouche pleine.

— Elle revient. Je la suis toutes les nuits dans mes instruments, à l'étagé. Personne ne s'intéresse aux combats qui se déroulent dans les cieux car il paraît plus sage de contempler sa propre suffisance. Mais moi je sais. Les temps de la fin arrivent, et avec eux leurs cortèges d'horreurs, de famines et de désespoirs. Je vous dis qu'elle vient et que rien ne saurait empêcher que les flots nous engloutissent.

— Mais de qui parles-tu ? interrogea encore Sarkô.

— La Blanche. Notre lune perdue. Elle est de retour.

Un long silence s'établit dans la pièce. Les deux nomades s'étaient arrêtés de manger. Leurs gestes étaient suspendus et il regardait l'homme aux allures de spectre comme s'il venait de sortir des enfers. Finalement, Sarkô rompit le charme :

— Les Anciens avaient prédit son retour. Pourquoi faudrait-il le redouter ? Au contraire, les hommes devraient s'en réjouir. Ainsi reviendra l'âge d'or.

— Que tu crois ! La réalité est différente. Les forces célestes vont rejeter les océans hors de leurs fosses et déplacer les fleuves. Les volcans cracheront des cendres incandescentes. La peste purulente fauchera les nations. Avant longtemps, il n'y aura plus de place pour survivre à la colère des dieux.

— Et qu'en pensent les seigneurs-baronnets ? demanda à son tour Joskren qui avait retrouvé son appétit et plongeait à nouveau la cuiller de bois dans le brouet.

— Ils font la sourde oreille. Que leur importent les déclarations d'un misérable astrologue et ce qui peut se passer dans les cieux ? Pour eux, ceux-ci appartiennent aux esprits et la Terre aux êtres humains. Rien de ce qui concerne les uns ne peut inquiéter l'autre.

— Et ils se trompent ?

— C'est folie que de croire que les astres nous sont étrangers. Et c'est pour cela que la mort va bientôt nous surprendre.

— Mais d'ici là, nous avons encore beaucoup de choses à faire !

assura Sarkô en se levant. Nous te remercions, l'ami, de ce repas. À présent, il nous faut cependant te quitter.

Il s'avança, main tendue, vers l'hôte aux yeux noirs et aux cheveux rares, planté devant la table comme un candélabre. Et celui-ci allait la lui serrer lorsque, mû par une peur soudaine, il fit un brusque pas en arrière.

— Ne m'approche pas ! s'exclama-t-il avec un tremblement dans la voix. Tu sens la mort.

Sarkô resta figé. Il faillit lâcher une imprécation mais se retint, en considération du repas que l'homme leur avait offert. De son côté, Joskren n'avait pas bronché. À n'en pas douter, il n'avait pas entendu le propos.

— Allons-y ! fit le Friske en gagnant l'entrée.

Quelques instants plus tard, les deux nomades des Zunes s'éloignaient dans la nuit.

À l'aube, ils pénétraient dans les faubourgs de Macor, une zone à demi agricole qui alternait jardins et basses-cours avec des maisonnettes de pisé ou de planches.

Ils ne se heurtèrent à un cordon de garde qu'à l'entrée de la cité fortifiée. Mais le franchissement de la poterne n'offrit aucune difficulté. Les hommes en armes les regardèrent passer avec indifférence. C'était jour de marché en centre ville et les marchands, colporteurs, musiciens et voleurs circulaient comme bon leur semblait.

Ils se firent indiquer la demeure de Guanatanzas. Elle était blottie au fond d'une place où s'ouvraient de nombreuses boutiques d'armateurs et, à première vue, elle pouvait faire penser à une minable échoppe de fripier. Mais en y regardant de plus près, on devinait que c'étaient bel et bien des armures qui se cachaient sous d'innocentes défroques. Et dès que l'on avait ouvert la porte, les râteliers d'armes apparaissaient dans l'ombre épaisse.

— Que désirent mes sires ? fit une voix provenant de derrière un monceau de caisses empilées presque au centre de la salle.

— Nous désirons parler à Guanatanzas l'armurier. C'est maître Güadil de la cité de Mok qui nous envoie.

— Parfait, parfait ! grommela la voix. Maître Güadil en effet. Très bien. Ce cher ami...

Un bonhomme ventripotent surgit devant eux. Il était affublé d'une grotesque blouse bien trop grande pour lui et s'était couvert le chef d'un bonnet à plumes. Il retira un instant les lunettes pendues à son nez pour les essuyer, puis il reprit :

— Maître Gädil, avez-vous dit ? Je suppose qu'il s'agit d'une affaire d'importance. (Il avait dit ces derniers mots comme pour lui seul. Il les dévisagea alors ostensiblement.) Je suis Iago Guanatanzas, pour vous servir.

— Dans ce cas, permettez-nous de nous présenter, fit le Friske. Voici mon ami Sarkô, un homme du nord. Et mon nom est Joskren. Je suis du fief de Saüxil et l'on nous a dit que vous pouviez nous y faire conduire.

L'armurier resta quelques secondes à réfléchir, puis il sourit.

— J'ai en effet un départ sous quarante-huit heures à destination du continent. L'armateur est de mes bonnes relations et je ne doute pas qu'il puisse organiser un léger détour pour vous permettre d'accoster sur un territoire plus hospitalier. Comptez sur moi. En attendant, je suppose que vous souhaitez un abri sûr. D'ailleurs, vous me paraissez exténués. Je m'en vais donc vous loger ici même. J'ai une pièce dans les combles de cette demeure où nul ne viendra vous importuner. Suivez-moi.

Peu après, les deux hommes dormaient à poings fermés sur de confortables paillasses, une cruche de bon alcool à portée de la main.

CHAPITRE X

Un sourd mugissement arracha Sarkô à sa rêverie, et il tressaillit, cherchant des yeux l'origine de cette cacophonie. Il prit alors conscience de l'endroit où il se trouvait, et croisa le regard un peu moqueur de Joskren.

Le mugissement était issu de l'énorme cheminée centrale, présentement auréolée d'un panache de fumée grise. Sarkô leva les yeux vers le cylindre de métal se dressant au milieu du navire comme la plus haute tour d'un château fortifié. Il ne parvenait toujours pas à s'habituer à ce nouveau procédé de locomotion. Il avait connu les chariots à patins utilisés dans les Grandes Zunes, les chars silencieux du Mercent, et même le survol du continent dans les entrailles de l'oiseau métallique, mais cette fois-ci ses rêves les plus délirants paraissaient bien pâles comparés à la réalité.

Le Niorkais n'avait qu'une très faible idée de ce en quoi consistait la navigation. Bien sûr, il avait ramé sur la pirogue empruntée par ses compagnons du clan du brouillard, là-bas, dans les terres infernales au sud du fleuve Mazon, mais l'océan lui-même lui était totalement étranger, et l'ahurissant navire qui le transportait à présent ne le cédait en rien, sur le plan de l'originalité, aux escadrilles de dirigeables affrétés par les Mazons.

Chaque race possède ses secrets, chaque race dissimule soigneusement ses techniques, songea-t-il à part lui-même, tandis que son regard errait de la proue à la poupe du grand navire.

Ce dernier fonctionnait à la vapeur, ainsi que l'avait déclaré l'homme qui les avait conduits jusqu'à bord. Mais il conservait cependant un certain nombre de voilures, et l'ensemble présentait ainsi un aspect des plus étranges, en tout cas assez étrange pour mettre Sarkô mal à l'aise. D'autant plus qu'il ignorait parfaitement en quoi consistait cette fameuse vapeur et que personne n'avait jugé bon de lui fournir des explications.

Le navire lui-même, en dehors de son mystérieux mode de propulsion, était d'une forme plutôt inhabituelle puisqu'on aurait pu supposer, à le voir à quai, qu'il s'agissait de quelque grand mammifère marin de race indéterminée. « Un vieux père baleine », avait déclaré leur guide avant de les confier au commandant du vaisseau. Joskren, tout autant que Sarkô, ignorait à quoi pouvait bien ressembler « un

vieux père baleine », mais il supposait que si le vieux père en question ressemblait à ce navire, il ne devait guère être d'un commerce agréable, et qu'une rencontre avec lui était, par conséquent, tout à fait contre-indiquée.

La proue, en surplomb sur les eaux, avait l'apparence d'une énorme gueule. La poupe se soulevait à la manière d'une queue. De chaque côté du navire était placée une gigantesque roue. La cheminée centrale vomissait sans discontinuer une fumée noire tout en poussant d'abominables borborygmes. Seules, les voiles apportaient un élément de légèreté à cet ensemble titanesque, mais il semblait bien qu'elles n'avaient qu'une fonction toute relative et ne constituaient qu'un mode de propulsion secondaire, utilisé uniquement dans certaines circonstances très spécifiques.

Sarkô se pencha par-dessus le bastingage, le regard fixé sur la côte qui s'éloignait peu à peu pour finalement disparaître. À présent, l'océan les entourait et il ressentait la peur ancestrale qui est le lot commun de tous les êtres humains habitués à sentir sous leurs pas le sol ferme et non pas l'onde mouvante dissimulant des abysses inconnus. Ses premières expériences de l'océan s'étaient réduites à observer les vagues s'écrasant dans la baie de Vellor, des années auparavant, ou, plus tard, à frémir devant le spectacle des lames se fracassant contre les murailles de la citadelle de Rida, en royaume du Mercent. Mais alors, il n'était que spectateur et non acteur emporté malgré lui sur l'étendue liquide.

— À quoi songes-tu ? demanda Joskren, d'une voix assez étouffée.

Sarkô sourit involontairement. Sous ses dehors crânes, le Friske n'était guère plus rassuré que lui-même.

— J'essayais de répondre à une question qui me revient sans cesse à l'esprit depuis ces derniers jours... et même, en y réfléchissant bien, cette question n'a cessé de me hanter depuis que j'ai entamé la longue quête des survivants de mon peuple : quelles puissances gouvernent donc notre destin ? Quelles forces occultes, invisibles à nos sens, m'entraînent ainsi d'un bout à l'autre du monde en multipliant les péripéties ? J'ai traversé le Mercent et la Confédération des Mazons, j'ai visité le Temple et franchi le grand fleuve. J'ai affronté les Terres du Brouillard. Puis on m'a emporté par-delà l'océan jusque dans ces îles... Et à présent, voici que nous voguons sur cette carcasse de métal et de bois pareille à quelque dieu marin... Est-ce que tout cela fait partie d'un plan mûrement concerté ou bien ne suis-je que le jouet du pur hasard ? Arn, l'un de mes frères niorkais, savait assez bien lire l'avenir avec des osselets qu'il faisait rouler sur un carré de cuir, le soir devant nos feux de camp. Peut-être aurait-il été capable de me

répondre...

Le Friske dévisagea son ami sans répondre. Lui-même se demandait parfois quelles puissances règlent le sort des hommes, et une fugitive image lui traversa l'esprit : celle de Sarkô le délivrant du supplice auquel l'avait condamné le mazon Zammacho. Le hasard avait conduit les pas de Sarkô sous l'arbre du sacrifice, et le Friske devait à celui-ci d'être encore en vie.

— Je ne connais pas la réponse à ta question, fit-il sombrement. Peut-être chacun de ces événements s'éclaircira-t-il tôt ou tard. On raconte bien que le jour où la Lune Rouge laissera de nouveau la place à la Lune Blanche, le sort des hommes en sera changé.

— C'est vrai, acquiesça Sarkô en levant machinalement la tête vers le ciel, mais il était encore trop tôt pour apercevoir la face balafrée à laquelle il adressa cependant une prière muette.

Beaucoup craignaient ou détestaient la Marse, mais le Niorkais, quant à lui, se souvenait que la Lune Rouge lui avait maintes fois servi de compagne dans la rude existence qui était celle des nomades des Zunes.

L'effroyable mugissement le fit une fois de plus tressaillir et il se retourna vers le pont du navire. Des matelots allaient et venaient sans s'occuper de la présence des deux étrangers. Ces hommes semblaient compétents et évoluaient adroitement sur le tillac mouvant. Certains d'entre eux grimpaient parfois le long du gréement et, tels des singes du Pays Mazon, s'agrippaient aux espars, filins, haubans et galhaubans, pour parcourir d'un bout à l'autre de l'immense toile d'araignée des cordages découpant le ciel d'un bleu profond. L'un des marins, faisant preuve d'une virtuosité de funambule, se déplaçait de drisse en balancine, avec une sûreté de pied que lui enviait le Niorkais. Et Sarkô se promit, si le voyage lui en laissait suffisamment le loisir, de s'entraîner un jour prochain à ce genre d'exercice.

— Le commandant, souffla Joskren.

Un personnage de taille plutôt réduite, mais aux larges épaules musculeuses, venait dans leur direction de ce pas chaloupé qui semblait être la caractéristique des gens de mer. Il était vêtu, à l'instar du reste de l'équipage, d'un simple caleçon et d'une chemise de toile, et arborait un bonnet de laine délavé. Une barbe brune très fournie lui dévorait le visage depuis le menton jusqu'aux yeux d'un noir de suie. Un coutelas à large lame était passé dans sa ceinture, voisinant avec un tubal de forme réduite.

— Nous n'avons guère eu le temps de faire les présentations, dit le commandant d'une voix éraillée. Mon nom est Zorzan Zorgonaz mais

vous pouvez m'appeler Zorgo.

— Lui, c'est Sarkô, et moi Joskren, répondit le Friske en présentant sa main droite à l'étreinte broyeuse du commandant.

— Alors, que pensez-vous de mon bateau ? s'enquit celui-ci. N'est-il pas le meilleur rafiot qui ait jamais fendu les vagues d'ici aux côtes du Mercent ?

— Assurément, approuva Sarkô sans préciser qu'il grimpait pour la première fois sur le pont d'un vaisseau.

— Les Mazons contrôlent le ciel avec leurs foutus dirigeables, mais nous, nous régions sur les océans, s'esclaffa le commandant. Grâce à la vapeur ! Autrefois, nous naviguions seulement à voiles, paraît-il. Mais le progrès est le progrès !

Sarkô hésita un bref instant avant de demander :

— Excusez ma question, Zorgo, mais je serais curieux de savoir comment fonctionne cette fameuse « vapeur » ?

— Par les tripes du vieux père baleine, l'ami, je vais tout de suite remédier à ton ignorance !

La vapeur est issue d'une chaudière, et le système comprend également un cylindre et des pistons, ainsi qu'un condensateur dans lequel la vapeur d'eau se liquéfie et retourne dans la chaudière. Tu me suis ?

— Euh, oui ! fit Sarkô, à peu près.

— Les pistons de la machine à vapeur sont reliés par des chaînes à une planche à l'extrémité de laquelle sont fixées les roues. Le mouvement des pistons anime les roues et fait donc avancer le navire. C'est très simple, tonna le commandant avec un sourire satisfait.

— En effet, murmura Sarkô d'un ton dubitatif. (Il échangea un regard avec Joskren qui esquissa une grimace.)

— C'est la première fois que vous montez à bord d'un vapeur, dit brusquement Zorgonaz. Cela se voit comme le nez au milieu de la figure.

— C'est exact, avoua Sarkô.

— N'ayez crainte, il vous emmènera à bon port. J'ai fait cette traversée un bon millier de fois. La seule mauvaise rencontre que nous pourrions redouter serait de tomber sur un rassemblement de caïmans enragés, mais il y a déjà pas mal de temps que ces tueurs nous laissent en paix. Et puis, de toute façon, nous avons de quoi les repousser.

— Les caïmans ? interrogea Joskren. De quoi s'agit-il ? J'ai déjà entendu parler d'une variété de reptiles des plus dangereux portant ce

nom mais j'ignorais qu'ils pouvaient sévir jusqu'en plein océan.

— Les caïmans de haute mer sont d'une toute autre engeance, rugit le commandant. Ils appartiennent à l'espèce qui marche sur deux jambes, comme nous autres, et leurs crocs sont de solide acier. Je voulais simplement parler de ces satanés pirates qui infestent les eaux au large de l'île du Cube. On les surnomme ainsi à cause de leur coutumes de porter des masques destinés à terroriser les équipages des navires marchands. Ces salopards sont une véritable plaie pour le commerce. Le vieux père baleine nous garde à tout jamais d'apercevoir leurs voiles... bien que, ainsi que je vous le disais, nous ayons de quoi leur souhaiter la malvenue.

D'un geste de la main, le commandant invita ses deux passagers à le suivre. Les trois hommes remontèrent le pont jusqu'à la proue ruisselante d'écume. De part et d'autre de l'étrave, deux énormes cylindres de métal noir pointaient leur gueule béante au-dessus des flots. La forme de ces engins rappela vaguement à Sarkô d'énormes tubals et il en fit la réflexion à Zorgo.

— Bien trouvé, l'ami, ricana Zorgo. De beaux tubals, en vérité. Ce sont tout simplement des canons à vapeur. Il paraît que, voici très longtemps, avant même que la Lune Blanche ne nous abandonne, un gaillard du nom d'Archimédus, ou quelque chose dans ce genre, avait inventé ce système. Et si les canons ne suffissent pas, nous disposons également de deux solides catapultes capables d'expédier des architonnerres. Cette arme-là, c'est encore un homme d'avant la Lune Rouge qui l'a paraît-il mis au point. Il s'appelait Léodevinci. On remplit un gros cylindre d'eau et on chauffe très fort, on balance le cylindre sur l'ennemi et tout explose.

Nous ne serons pas pris au dépourvu, quoi qu'il arrive.

— Espérons-le, murmura Sarkô à part lui-même.

*

Le soleil s'enfonça dans les eaux devenues sombres, puis la Marse apparut dans le ciel, rougeoyant l'étendue liquide et transformant l'océan en un plateau de bronze en fusion. Une douzaine de fins esquifs se déployèrent à quelque distance du géant métallique soufflant ses panaches de fumée. Les embarcations étaient encore invisibles, à cette distance, et dans le creux des vagues, mais elles se rapprochaient d'instant en instant. Chacune d'elles était équipée d'un grément aurique, avec la grand-voile maintenue en bas par la bôme et en haut par la corne. Deux cordages étaient nécessaires pour les manœuvres : la drisse de mât et la drisse de pique. Un simple gouvernail et deux bordées de rames complétaient l'installation. Ces

navires étaient la simplicité même, mais entre les mains d'individus aussi expérimentés que l'étaient les caïmans, ils pouvaient sans peine soutenir une course poursuite avec un bâtiment aussi lourdement chargé que le vapeur.

Une trentaine d'hommes constituaient l'équipage de chaque embarcation. Ces hommes, ainsi que l'avait déclaré le commandant Zorgonaz, dissimulaient leur visages derrière de hideux masques de cuir bouilli qui leurs donnaient cet aspect de crocodiliens. Certains d'entre eux étaient vêtus de cottes capitonnées, d'autres de surcots matelassés, d'autres enfin allaient le torse nu, mais tous arboraient des armes redoutables : sabres courts, haches, piques, arcs ou tubals. En proue de chaque unité était placé un long tube creux, plus étroit que les canons à vapeur, fierté de Zorgo, et chacun de ces tubes creux et courbé n'était autre qu'un rudimentaire mais très efficace siphon incendiaire, un véritable lance-flammes capable de projeter des flots de naphte sur un navire adverse.

Tout près des lanceurs de naphte de l'embarcation de tête se tenait le chef de la meute : un individu de haute taille, au visage dissimulé par un masque semblable à celui des autres caïmans. Une main appuyée au plat-bord, il gardait les yeux fixés sur la lointaine silhouette du vapeur, comme si son regard avait eu la possibilité de sonder le pont du navire ennemi et de distinguer les traits des matelots et des passagers qui l'occupaient. Il demeura ainsi silencieux et attentif durant un long moment, puis se retourna vers ses lanceurs de naphte.

— Vous vous occuperez en priorité des roues et des gréements, leur dit-il. Faites passer la consigne aux autres lanceurs.

Un homme s'inclina et des signaux furent échangés entre les embarcations à l'aide de bannières afin de ne pas donner l'alerte à la proie. Puis le personnage debout à la proue du navire de tête leva la main, réclamant l'attention de ses hommes. Trente regards se fixèrent sur lui.

— Souvenez-vous des ordres ! fit-il d'une voix rude. Les deux passagers doivent être laissés en vie. Vous en répondez tous sur vos têtes.

Le personnage se déplaça de quelques pas sur le tillac. Quelque chose dans l'allure et dans la mince corpulence, sinon dans la gracilité du mouvement, suggérait un physique différent de ceux qui l'entouraient.

— Apprêtez-vous pour l'abordage ! lança-t-il à la ronde.

Il observa alors le lent mouvement des embarcations qui prenaient

position autour du vapeur pour le circonscire avant de lancer les guerriers à l'assaut. La flottille manœuvrait dans un parfait silence car c'était la seule garantie de réussite de l'opération. Si l'éveil était donné au navire ennemi, son artillerie viendrait facilement à bout des frères esquifs.

*

Sarkô somnolait, accoudé au bastingage. Joskren ronflait quelque part derrière lui, couché sur un rouleau de cordages. Une équipe réduite de matelots effectuait les manœuvres nécessaires à la bonne marche du navire. Zorzan Zorgonaz s'était retiré dans sa cabine. Il faisait le point du chemin parcouru, à l'aide d'instruments complexes que lui seul avait qualité pour consulter. Il avait même été jusqu'à refuser à ses passagers d'en commenter les principes de bases. Les roues battaient les vagues en une pulsation rythmée qui achevait de pousser Sarkô au sommeil. Il perçut toutefois une présence à ses côtés et devina la silhouette d'un matelot.

— Sang du kraken, grommela l'homme, je viens de voir à l'instant, se profiler une voile, et, à présent, je ne distingue plus rien, avec les reflets de la Rouge.

Sarkô leva des yeux ensommeillés dans la direction que celui-ci indiquait et il se crut lui aussi le jouet d'une illusion : il avait nettement eu l'impression de reconnaître une voile triangulaire.

Puis les nuages s'étaient écartés de la face de la Marse et l'océan avait de nouveau baigné dans sa fusion habituelle.

Le matelot leva les yeux vers le ciel et injuria la Lune Rouge. Comme pour répondre à son appel, un nuage passa entre l'astre et le navire, et les feux scintillant sur les eaux se ternirent.

L'homme roula un regard effaré puis s'écria :

— Les caïmans ! Les caïmans !

*

Un jet enflammé fusa à travers la nuit et vint se répandre à bâbord, incendiant une partie du bastingage, de la roue et du pont. Un matelot, transformé en torche vivante, hurla comme un damné et s'écroula, se tordant en tous sens. Dans la même fraction de seconde, une volée de flèches siffla en direction du gréement et deux hommes vinrent s'écraser sur le tillac. Zorgonaz jaillit de sa cabine en vociférant des ordres. Sarkô s'était rué vers son ami et secouait le Friske profondément endormi. Joskren battit des paupières puis réalisant ce que lui criait Sarkô, dégaina sa courte épée et courut à la suite du Niorkais jusqu'à la proue du navire.

À présent, l'enfer se déchaînait sur toute la surface du grand vaisseau. Le mugissement des machines se mêlait au crépitement du naphte embrasé et aux clameurs des caïmans, aux cris et aux appels de l'équipage, puis au tonnerre des canons à vapeur. Une explosion déchira la surface des eaux et une embarcation ennemie se volatilisa littéralement, projetant des tronçons de mât, des lambeaux humains et des parcelles de voile. Sarkô discernait à peine les combattants dans la fumée qui les enveloppait. Une seconde explosion, encore plus énorme que la première, secoua le bâtiment. Sarkô identifia sans peine la voix titanique de l'architonnerre. Comme pour lui donner confirmation, un véritable geyser souleva l'océan en avant du vaisseau, et un second navire caïman, soufflé par la déflagration, se souleva de plus de cinq mètres au-dessus des flots avant de retomber, se brisant par le milieu et déversant ses occupants épouvantés dans les eaux couvertes des flammes du naphte. Alors des grappins retombèrent sur le pont et les premiers caïmans se ruèrent à l'abordage.

Le vapeur vibra de toute la puissance de sa chaudière, cherchant à écraser l'adversaire de sa masse ou espérant culbuter des embarcations plus fragiles. Celles-ci harcelaient la grande carcasse, comme une meute de loups s'acharnant sur un vieux buf. Ces images d'un temps lointain traversèrent l'esprit de Sarkô tandis qu'il accourait à la rescousse du commandant, pris à partie par deux pirates. Conscient de la présence de Joskren sur ses talons, Sarkô décrivit un vaste moulinet de son épée et abattit la lame sur un crâne. Le masque s'ensanglanta et le caïman s'effondra. Le commandant s'arracha à la pression de son adversaire le plus proche et foudroya l'homme à bout portant d'un tir de tubal. Le troisième caïman tourna les talons, mais pas assez rapidement pour échapper au coup porté par Joskren.

— Il nous faut rompre leur encerclement ! brailla Zorgonaz.

Effaré, il voyait tomber l'un après l'autre tous ses hommes, tandis que le vapeur, privé de tout contrôle, dérivait à présent, toujours pressé par la flottille des pirates. À présent, le commandant ignorait complètement si son navire conservait le bon cap ou s'il prenait la direction de la passe s'ouvrant entre l'île du Cube et sa grande voisine. Tout ce qu'il voyait, c'était que le bâtiment avait plus ou moins brisé la ligne ennemie, juste devant lui. Mais le reste des assaillants s'accrochait encore à ses flancs et des grappins, de plus en plus nombreux, laissaient déferler des hordes masquées et vociférantes. La roue bâbord brûlait et celle de tribord frappait l'eau à grandes claques malhabiles, comme un palmipède blessé voletant au hasard.

Les servants des canons à vapeur étaient morts ou agonisaient. Ceux de l'architonnerre ne valaient pas mieux. L'engin de destruction explosa soudain à la proue du navire dont il était censé assurer la

défense et une brèche énorme s'ouvrit dans la coque, une voie d'eau que rien ni personne n'aurait été capable de réduire ou de colmater, même avec la meilleure volonté du monde. Puis une flèche venue de la nuit traversa la gorge du commandant qui tituba. Deux guerriers masqués surgirent derrière lui et une masse d'arme s'écrasa sur son crâne. Il ploya les genoux. Le tranchant d'une hache l'acheva.

Un tronçon de mâât enflammé s'abattit aux pieds de Sarkô. Le Niorkais fit un bond en arrière tandis que des braises rougeoyantes roulaient sur le tillac. Un cri retentit derrière lui :

— Sarkô ! Attention !

Le grand nomade se baissa, évitant de justesse le gourdin manié par un caïman. Puis, se retournant d'un bond, Sarkô éborgna son agresseur d'un terrible coup de pointe.

— Nous ne tiendrons plus très longtemps, haleta Joskren en parant l'attaque d'un autre pirate.

Les deux amis luttèrent à présent côte à côte, repoussant l'un après l'autre les furieux assauts des pillards. Mais malgré leur défense acharnée, ils ne pouvaient empêcher l'extermination systématique de l'équipage. Le navire à vapeur n'était déjà plus qu'une énorme carcasse désarmée errant parmi les épaves, qu'un corps dépecé au squelette rouge de la lueur des incendies. La poupe surchargée de combattants, la proue à demi submergée, les gréements en proie aux flammes, le vaisseau se refusait cependant à périr et son unique roue à aubes encore valide battait les flots selon un rythme de plus en plus irrégulier mais qui le maintenait ainsi à la surface.

Les caïmans seraient bientôt maîtres de la nef et de sa cargaison. Il ne restait plus qu'une poignée de matelots, acculés au gaillard d'arrière, pour leur en contester le droit. Impossible de les rejoindre et de leur venir en aide, songea fugacement Sarkô en échangeant un bref regard avec le Friske. Il lut alors dans les yeux de son ami une pensée identique à celle qui venait de lui traverser l'esprit.

— Les canots !

Il se souvenait vaguement de ces barques accrochées aux flancs du vapeur. Celles situées à bâbord devaient déjà être carbonisées mais il restait une chance minime pour que les canots de tribord aient été épargnés.

— On tente le coup ! cracha Sarkô en fonçant droit devant lui.

Il perçut plutôt qu'il ne vit le mouvement du Friske se ruant dans son sillage. Deux caïmans tentèrent de les arrêter mais Sarkô arriva sur eux telle la foudre, renversant le premier d'un moulinet de son

épée, assommant le second du pommeau de son arme. À présent, les deux amis s'empêtraient dans des rouleaux de cordages et des pans de voile. Ils atteignirent tout de même le bastingage opposé à celui qu'ils venaient de quitter. Le Niorkais jeta un regard en contrebas. Il découvrit, non sans soulagement, une chaloupe qui se balançait mollement au bout de ses filins.

— Mets-la à flot, hurla-t-il, je te couvre.

Sans plus s'occuper du Friske, il se retourna vers les caïmans pour les tenir à distance à l'aide de son épée. Mais les pillards ne semblaient aucunement désireux d'affronter la fureur du nomade. Ils demeuraient à cinq ou six pas et Sarkô les vit se concerter. Certains d'entre eux étaient équipés de tubals mais aucun ne dirigeait son arme dans sa direction. Peut-être ne souhaitaient-ils pas que Joskren et lui meurent ? Peut-être tenaient-ils à faire des prisonniers ? À moins que, exaspérés ou subjugués par la résistance des deux hommes, ils n'aient envisagé de les prendre vivants pour les immoler au cours d'un prochain sacrifice. Les dieux sont toujours très exigeants.

Le groupe des guerriers caïmans éclata soudain comme un ordre claquait derrière eux. Un personnage, au visage couvert lui aussi du masque au faciès monstrueux mais dont les mains, contrairement à celles des autres pirates, étaient protégées par des gantelets de métal, s'avança alors lentement.

Sarkô devina qu'il avait en face de lui le chef de la horde. Il assura l'épée dans sa main et s'apprêta à combattre. Si son vis-à-vis avait décidé d'exécuter lui-même les deux derniers survivants du vaisseau, Sarkô, pour sa part, ne lui rendrait pas la tâche facile. Il faudrait qu'il démontre sa supériorité dans l'art du combat et le Niorkais comptait bien revendiquer celle-ci tant qu'il lui resterait un souffle de vie.

Le chef caïman s'arrêta à moins de deux pas de lui. Il plongeait son regard dans celui du grand nomade. Tous deux étaient approximativement de la même taille mais Sarkô se révélait nettement plus robuste.

— Sarkô ! appela à cet instant Joskren. Sarkô ! Le canot est à l'eau.

— On y va ! jeta le Niorkais sans quitter des yeux le chef caïman mais en reculant lentement vers le bord.

Joskren plongeait.

Tout se passa alors très vite.

Sarkô enjamba vivement le bastingage. Dans le même temps, il crut entendre le chef caïman l'interpeller par son nom. Il marqua alors un léger arrêt au cours duquel il vit le pirate arracher le masque de

guerre et libérer ainsi une épaisse chevelure dont les mèches blondes roulèrent jusque sur les épaules. Puis, juste comme il basculait vers la surface de l'océan, il devina le visage de femme que la hideuse figure lui avait dissimulé jusqu'à cet instant. Et ce n'était pas celui d'une inconnue. Malgré la balafre qui dérangeait la douceur des traits, il l'avait reconnue, grâce peut-être aux yeux profonds d'un velouté unique.

Son corps frappa l'onde dans une énorme éclaboussure et il faillit perdre connaissance tandis qu'il s'enfonçait sous les eaux cuivrées par la lune. D'un énergique coup de talon, il remonta. Deux mains vigoureuses s'emparèrent de lui et le hissèrent à bord du canot. Joskren empoigna ensuite les rames et, se courbant, pesa de toutes ses forces sur les poignées tout en haletant :

— Vite ! Prends une autre paire d'avirons !

Encore sous le coup de la vision et du choc consécutif à la plongée, Sarkô demeurait sans voix ni réaction, à la manière d'un homme ivre, dodelinant vaguement de la tête. Les appels de son compagnon lui parvinrent enfin. Il empoigna les barres et joignit ses efforts aux siens. Le canot s'écarta quelque peu du vapeur en flammes. Dans les minutes qui suivirent, ils n'échangèrent pas le moindre mot, accentuant encore leur traction sur les rames pour éloigner la barque de la zone dangereuse. Mais Sarkô demeurait toujours sous le coup de l'apparition et ses gestes, trop mécaniques, ne pouvaient tromper longtemps son compagnon.

— Que se passe-t-il ? interrogea enfin Joskren en le secouant.

Ils se trouvaient désormais à deux encablures au moins du bateau et aucun esquif ennemi ne s'était lancé à leur poursuite.

Sarkô mit plusieurs secondes avant de s'arracher à ses pensées.

— Que se passe-t-il ? s'étonna-t-il en reprenant pour lui l'interrogation du Friske.

— C'est moi qui te le demande, rétorqua Joskren. Où est-ce que tu te crois ? Les caïmans risquent de nous donner la chasse d'un moment à l'autre et toi, tu rêves.

— Je rêve, fit le Niorkais. Oui ! Sans doute. Mais j'ai cru voir... Non ! C'est impossible. Les Mazons l'ont tuée sous les murs de Zuer... Kyelle !... Elle est morte presque dans mes bras, percée de coups de lance[10].

— Kyelle ? interrogea le Friske. Qui est-ce ?

— Une femme de ma race... de Niork tout comme moi. Elle est morte l'épée au poing, face à l'ennemi. Et pourtant...

— Me diras-tu où tu as cru voir cette femme ?

— Là-bas ! Sur le navire ! C'était elle qui commandait l'assaut. Elle m'a appelé. Elle a ôté son masque de combat...

Sarkô s'était levé et il regardait le vapeur comme pour se convaincre qu'il n'avait pas été victime d'une hallucination. Le vaisseau agonisait. On n'apercevait plus aucune silhouette vivante sur le pont et les flammes des brasiers n'éclairaient plus que les mâts encore debout. Soudain, une terrible explosion retentit comme la chaudière se désintégrait dans la salle des machines. La cheminée centrale s'éjecta vers le haut, dans un véritable feu d'artifice. Le navire se brisa, presque sans une plainte. La poupe se souleva pour retomber lentement avec un fracas étourdissant. Sarkô ne distinguait plus qu'avec peine les embarcations caïmans cachées par les jets de vapeur et les rouleaux noirs des fumées de naphthe.

— Kyelle ! murmura-t-il.

Puis il se laissa tomber sur le siège et reprit en mains les avirons.

— Tu te seras trompé, fit Joskren en relançant le canot.

— Sans doute ! souffla le Niorkais. (Un tremblement le secoua. Il demanda ensuite :) À ton avis, où est-ce que nous sommes ?

— Je ne le sais pas plus que toi. Ou plutôt, si. J'ai cru comprendre que le navire bifurquait vers le chenal qui sépare l'île du Cube de celle du Dôme. Mais il y a de forts courants. Qui peut dire jusqu'où ils vont nous conduire ?

CHAPITRE XI

Tumal hésitait encore. Il avait une décision à prendre et cette décision ne l'enchantait guère. La dernière fois que semblable chose s'était produite, deux baronnets et non des moindres avaient payé de leur vie le conflit qu'ils avaient tout fait pour déclencher. Cette perspective était donc loin de l'enthousiasmer mais, d'un autre côté, il savait que, tôt ou tard, la conjoncture l'obligerait à en passer par là et il n'ignorait pas que, en toute circonstance, l'attaquant bénéficie au moins de l'avantage de la surprise.

Mais auparavant, il devait s'assurer que son témoin clé ne lui ferait pas faux bond au moment le plus inopportun et, sur cette pensée, il franchit le seuil de la salle des interrogatoires.

Les deux Hommes-de-Fer présents dans la pièce attendaient dans cette immobilité parfaite et avec cette attention de mécaniques qui en faisaient les plus efficaces des collaborateurs. Un vague rictus de satisfaction tordit les lèvres du seigneur-baronnet tandis qu'il réalisait une fois de plus que cette perfection, obtenue après des générations et des générations de tâtonnements et d'expérimentations, était en grande partie son œuvre.

Bien sûr, il n'avait pas été seul, et la participation de tous les feudataires s'était avérée nécessaire, mais c'était essentiellement grâce à son intelligence, à ses connaissances, et surtout à sa volonté que le projet avait pu aboutir. Sans lui, il ne faisait aucun doute que jamais les seigneurs des îles ne seraient parvenus à accomplir cette œuvre. Paradoxalement, cette satisfaction ajoutait un grief supplémentaire à une liste déjà fort longue, et Tumal se demandait parfois, après tant de services rendus à la communauté, comment il avait pu faire preuve d'autant de patience et tolérer jusqu'à ce jour les atteintes portées à son intégrité et à son rang.

Mais, songea-t-il, si tout se déroule comme je le prévois, les injures seront lavées une bonne fois pour toutes.

Il marcha jusqu'à l'homme allongé sur la table de marbre, poignets et chevilles immobilisées aux quatre coins par des liens d'une solidité à toute épreuve. L'homme était nu et parfaitement conscient de la situation. Il roula des yeux effarés sur les nouveaux arrivants et porta alternativement son regard de Tumal aux Hommes-de-Fer.

Le seigneur-baronnet se pencha au-dessus du malheureux.

— Guàdil, prononça Tumul. C'est bien là ton nom, n'est-ce pas ?

— Oui, seigneur-baronnet, souffla le prisonnier. Mais je suis victime d'une erreur, d'une terrible erreur. Je n'ai rien fait qui mérite la vindicte du bras séculier. Vos serviteurs se sont saisis de ma personne et ils m'ont emmené de force jusqu'ici sans même consentir à répondre à mes questions. Je ne suis qu'un humble artisan de Mok et ma seule ambition consiste à donner le meilleur de mon travail à mes maîtres !

— Quels maîtres ? s'étonna Tumul, quels maîtres ? Mok est une citée franche et, juridiquement, légalement, tu dois allégeance à TOUS les seigneurs des îles, sans distinction. Mais tu as oublié ce principe. Tu as succombé aux propositions de l'un d'entre nous. Tu as vendu ton corps et ton âme à un tentateur.

— Non ! se défendit Guàdil, c'est faux ! C'est un mensonge !

— Et c'est au seigneur-baronnet Saüxil, n'est-ce pas ? laissa tomber Tumul du bout des lèvres. Inutile de nier, je sais tout. Sur sa recommandation, tu as porté assistance à deux immondes créatures ne méritant pas même le nom d'hommes, deux assassins notoires venus des Grandes Zunes. Tu as agi avec la plus grande légèreté si tu imaginais que ce crime pouvait rester impuni. Malheureusement pour toi, tu t'es trompé. Rien ne m'échappe, à Mok comme ailleurs, et je finis toujours par confondre mes ennemis.

— Seigneur ! supplia Guàdil.

— Je pourrais te faire démembrer à l'instant même, dit Tumul d'un ton sarcastique, ou bien te faire écorcher vif et enduire de sel...

— Non !!!

— Il me revient en mémoire un cas assez semblable au tien. Un serviteur félon auquel mes Hommes-de-Fer avaient cousu les lèvres avant de le supplicier pour ne pas être dérangés par ses cris.

— Pitié ! gémit Guàdil.

— Néanmoins, parce que tu peux m'être utile, je serais tout prêt à surseoir aux réjouissances, proposa Tumul.

— Je ferai tout ce que vous voudrez ! Commandez et j'obéirai !

Tumul hocha la tête et considéra un instant son prisonnier.

— J'ai besoin de ton témoignage. Je veux des aveux complets concernant ta participation à la fuite des deux barbares des Zunes. Ils ont quitté Mok grâce à ton assistance et tu devras le confirmer devant le Conseil des seigneurs des îles. Et il te faudra également citer le nom du seigneur-baronnet qui t'a payé pour ce joli travail.

— Saüxil ?

— Saüxil, oui. Quelque chose te tracasse ?

— C'est que... le seigneur Saüxil n'aura de cesse de remettre ensuite la main sur moi et... il me tuera... il me fera...

— Tu es aussi en sécurité auprès de moi que tu l'étais dans le sein de ta mère, tu peux me croire.

— Alors, je témoignerai, murmura Guàdil en fermant les yeux. Quand vous voudrez.

— C'est bien, fit Tumal en tapotant le bras du prisonnier. Je savais que nous finirions par nous entendre.

*

Seigneur-baronnet Tumal étudia l'un après l'autre les visages qui l'entouraient. Il lut sur certains la curiosité, sur d'autres, les plus nombreux, l'ombre d'une vague appréhension. Toutefois, deux d'entre eux faisaient montre d'un total détachement et il crut discerner un sourire de défi sur les lèvres de Saüxil.

C'est cela, songea Tumal en croisant le regard de Saüxil, ricane donc pendant qu'il en est encore temps, ricane tout ton soûl. Je saurai très bientôt t'enfoncer ce rictus dans la gorge.

— Combien de fois devons-nous encore subir ces séances extraordinaires ? demanda Saüxil, comme s'il avait été capable de lire dans la pensée de son ennemi. Les retrouvailles à répétition deviennent lassantes, à la longue. Notre estimé voisin dispose sans doute de nombreux loisirs. Mais ce n'est pas mon cas.

— Ce n'est pas ton cas, en effet, rétorqua Tumal. Tu es bien trop occupé à manigancer des complots et à fomenter des traîtrises !

— Pardon ? feignit de s'étonner Saüxil. Voilà une entrée en matière plutôt cavalière, mon cher Tumal, et je te somme de t'expliquer. Ma patience a certaines limites !

— De même que la mienne, avorton à triple panse ! rugit Tumal.

— Allons, mes amis, intervint Zamiago d'un ton conciliant, nous sommes tous au fait de vos petites dissensions, mais il est parfaitement inutile de vous abreuver d'injures pour vous faire entendre. Discutons calmement, en gens raisonnables que nous sommes. D'après ce que j'ai cru comprendre, seigneur-baronnet Tumal aurait quelque grief à reprocher à seigneur-baronnet Saüxil ?

— Quelque grief ? s'insurgea Tumal en adressant un regard haineux à celui-ci. Le mot est un peu faible. L'homme que vous avez devant vous, messires, n'a rien moins qu'encouragé, sinon organisé,

l'évasion du sauvage des Zunes que je vous avais présenté en ces mêmes lieux il y a quelques jours.

— Vous voulez parler du dénommé Sarkô ? demanda seigneur-baronnet Mondil en ayant l'air de s'excuser de cette question.

— Sarkô, c'est cela même, approuva Tumal. Souvenez-vous de mes paroles d'alors, mes pairs : cet individu était responsable de la destruction d'une de nos récolte tout entière, et non seulement il était l'auteur de ce forfait, mais il avait en outre saccagé toutes nos installations dans le village et assassiné Manco Jelem, un de nos plus dévoués serviteurs. Ce Sarkô était détenu ici, dans ma propre tour, et Saüxil n'a rien trouvé de mieux que de lancer ses sbires à l'intérieur de mon fief. À présent, l'homme des Zunes est en fuite, et son protecteur le cache quelque part dans cette île !

Un certain brouhaha succéda aux paroles de Tumal. Ce dernier leva la main pour réclamer le silence :

— Lors de l'interrogatoire du nomade, je posais la question suivante : comment ce sauvage avait-il réussi, de sa propre initiative, à rejoindre le village ? Et j'ajoutai alors qu'un ou plusieurs membres de cette assemblée avaient sans doute fait en sorte que Sarkô atteigne effectivement ce lieu. Aujourd'hui, j'ai la preuve de ce que j'avanciais alors. L'un d'entre nous a bel et bien protégé le Niorkais et contribué ainsi à la destruction du patrimoine commun, et ce traître, vous l'avez deviné, c'est le seigneur-baronnet Saüxil lui-même !!!

Un sourire satisfait aux lèvres, Tumal considéra l'effet de ses accusations sur l'aéropage. Les projections holographiques des seigneurs, presque plus réalistes que la réalité, s'invectivaient les unes les autres selon leur appartenance à l'une ou l'autre des tendances en présence. Seul, Saüxil, impassible, défiait Tumal du regard.

Quel témoin-miracle s'attend-il à nous sortir de son chapeau magique ? Il sait parfaitement que ma parole vaut celle de n'importe quel paysan ou domestique de son fief. Tumal est un imbécile. Mais, pour le moment, ce n'est pas ça qui importe le plus. Cette mascarade ne peut en rien me nuire car c'est lui qui se couvre de ridicule. Ce qui m'inquiète vraiment, c'est que le navire de Zorzan Zorgonaz n'ait pas encore débarqué le Niorkais et le Friske sur les côtes de mon fief. Des pêcheurs ont fait état, ce matin, d'explosions qui se seraient produites au cours de la nuit dernière. J'ai envoyé un bâtiment léger en reconnaissance, mais l'équipage n'est pas encore revenu me rendre son rapport. Que dois-je en penser ?

Il fut interrompu dans ses réflexions par la voix triomphante de Tumal qui s'exclamait :

— Et ce témoin, le voici !

Au même instant, un Homme-de-Fer introduisit maître Guàdil.

Le prisonnier tituba jusqu'au centre de la pièce, leva des yeux effarés sur les personnages qui l'entouraient puis se laissa tomber à genoux, couvrant son visage de ses mains.

— Répète aux seigneurs présents ce que tu me déclaras il y a quelques instants ! tonna Tumul.

— Je...

Guàdil défaillait de terreur. Sa voix était à peine audible.

— Parle plus fort, vermine !

— Je ne suis pas coupable. Je n'ai rien fait. J'ai été payé par un seigneur-baronnet. Que pouvais-je faire, sinon lui obéir ?

— À qui as-tu obéi ? gronda seigneur-baronnet Tumul, exaspéré par les propos fuyants de son captif.

— Seigneur-baronnet Saüxil. C'est lui qui m'a demandé de venir en aide à ces hommes. Je vous le jure.

— Leur nom ? Le nom de ces hommes ?

— L'un s'appelait Sarkô et l'autre Joskren. Ayez pitié, seigneur !

Sur un signe de Tumul, l'Homme-de-Fer debout immobile dans l'encadrement de la porte leva la main, étendit l'index, et le pointa sur le malheureux. Ce dernier écarquilla des yeux fous, cherchant une issue, une possibilité de fuir, mais n'en trouva point. Son hurlement monta crescendo tandis qu'il se ratatinait sur les dalles, horrible fœtus tétanisé. L'instant suivant, il ne bougeait plus. Enjambant le cadavre, Tumul s'avança jusqu'à la projection holographique de Saüxil.

— Traître à ton rang, traître à tes pairs, tes jours sont désormais comptés. Par le serment qui nous liait et que tu as transgressé, je te déclare indigne de siéger au sein de cette assemblée, indigne de figurer parmi nous et indigne même de vivre ! Ton fief sera investi, ta tour rasée et toi-même exécuté !

— Serait-ce une déclaration de guerre ? se força à persifler Saüxil.

— C'en est une. À présent, si tu en as encore, compte tes partisans !

Saüxil tourna son regard vers Otami et Kedadra. De ceux-là, il se sentait sûr. Puis il avisa Mourad et il sut que, contre leurs quatre fiefs unis, se dresseraient Tumul, Baécic, Fulton, Cruin et Panjero. Trois seigneurs-baronnets ne s'engageraient pas dans le conflit, plus en raison de leur faiblesse territoriale que par réelle sympathie pour un camp ou un autre. Mondil, Zamiago et Thorsen resteraient neutres... mais jusqu'à quel point ?

— Guerre ! clama Tumul.

Ses partisans reprirent son cri en chœur.

CHAPITRE XII

Lorsqu'il ouvrit les yeux, Sarkô remarqua d'abord que le soleil était haut dans le ciel, puis il constata que la chaloupe demeurait résolument immobile. Il se redressa et découvrit le décor d'une plage de sable fin s'étendant le long d'un rivage rapidement bousculé par d'impressionnantes dunes. Joskren dormait en position fœtale tout au fond de l'embarcation. Sarkô le secoua. Le Friske ouvrit les yeux et grogna.

— Nous avons accosté, fit simplement Sarkô.

— Évidemment ! grommela son compagnon. J'ai moi-même poussé la barque sur le rivage. Tu dormais comme un ours en plein cœur de l'hiver.

Sarkô éclata de rire, puis il sauta à terre. Il ne vit personne aux environs. Ils devraient sans doute passer les dunes et s'enfoncer à l'intérieur pour découvrir de la végétation et des hommes.

— Qu'est-ce que l'on fait ?

— J'ai faim, dit simplement Joskren en le rejoignant.

Il montra du doigt la direction opposée à l'océan et s'y engagea sans plus attendre. Sarkô n'avait rien de mieux à faire qu'à le suivre, aussi s'exécuta-t-il de bonne grâce. Ils escaladèrent donc une première butte, puis une seconde. Alors ils virent l'orangerie et les hommes qui l'entretenaient.

— On s'approche ? interrogea Joskren qui avait l'air, néanmoins, d'avoir pris une décision dans ce sens.

Sarkô opina. De toute façon, il leur faudrait bien nouer le contact à un moment ou à un autre. Ils s'avancèrent donc vers la lisière des arbres.

Dès qu'ils les aperçurent, les ouvriers du verger quittèrent le couvert pour s'avancer à leur rencontre. Joskren ouvrit aussitôt les bras dans un geste qui se voulait pacifique et les interpella :

— Nous avons fait naufrage la nuit dernière. Serait-il possible d'avoir de quoi boire et de quoi manger ?

Les paysans arrivèrent enfin près d'eux et les entourèrent non sans curiosité. Mais il n'y avait aucune animosité dans leurs regards. L'un d'eux prit tout aussitôt la parole.

— Je suis Lousen, fils de Prao, fit-il en s'inclinant. Nous avons entendu parler de vous. (Puis il poursuivit sans paraître remarquer l'étonnement des deux étrangers :) Tout le monde, sur le littoral, a reçu pour consigne de vous donner le couvert et tous les soins nécessaires avant de vous conduire auprès du seigneur. Si vous voulez donc bien me suivre ? J'habite à deux pas d'ici une fort modeste demeure, mais vous y serez les bienvenus. Une fois rassasiés et reposés, mon fils vous accompagnera au château.

— De quel seigneur-baronnet s'agit-il ? interrogea Joskren. Nous ignorons jusqu'à l'endroit où nous sommes.

— Ce sont ici les terres du seigneur Zamiago, bien sûr, répondit leur interlocuteur.

Il fit un signe à ses compagnons, comme pour s'excuser de devoir abandonner sa tâche, puis il entraîna les deux nomades en direction d'un village qui s'abritait, à moins d'une lieue, dans une légère dépression agréablement pourvue d'arbres de multiples essences.

Il régnait sur l'endroit une atmosphère de paix et de quiétude comme Sarkô et Joskren en avaient rarement, sinon jamais, rencontrée. Était-ce un effet du gouvernement du seigneur-baronnet, une conséquence des mœurs indigènes, la résultante d'un climat particulièrement favorable ? Ils étaient en tout cas saisis par la senteur capiteuse de la végétation luxuriante mais parfaitement maîtrisée, l'allure dégagée des personnes qu'ils croisaient peu à peu et qui affichaient sur leur visage une intense joie de vivre.

— Voici Lanse. Notre village, fit leur guide non sans un certain ton de fierté. Autrefois, ce lieu n'était que pierres et que cendre. Nos ancêtres ont travaillé dur pour qu'il devienne un paradis... N'est-ce pas que c'est un paradis ?

Sarkô et Joskren en convinrent. Et c'était vrai que l'endroit donnait envie d'y vivre. Des fontaines débordaient d'eau fraîche à chaque carrefour, des maisons de pierres colorées ou de bois vernis se succédaient avec bonheur et sans outrances. Un réseau d'égouts devait assurer l'évacuation des déchets et des eaux grasses car aucune odeur incommodante ne troublait l'harmonie de l'endroit. Les rues, pavées avec un goût très sûr qui ménageait des formes libres dans l'assemblage des matériaux, ne recelaient aucun détrit et autorisaient uniquement quelques plaques d'une herbe grasse et parfaitement taillée. Des enfants jouaient dans un enclos sous la surveillance d'un couple d'éducateurs.

— Par ici ! invita leur guide en leur désignant une habitation à un seul niveau séparée de la rue par un petit jardinet aux allées de galets.

Il les y précéda. La porte de la maison s'ouvrit. Une femme brune à la peau sombre, vêtue d'un sarreau de couleurs, leur présenta son plus charmant sourire.

— Géba ! fit l'homme en l'embrassant tendrement. Ce sont ces gens que notre seigneur attend. Ils ont fait naufrage cette nuit et nous les avons vus arriver à l'orangerie. Peux-tu leur préparer un repas ? Ensuite, Drik les conduira à Amanraoth... à moins qu'ils ne souhaitent se reposer avant.

— Bien entendu, Lousen. Ils sont les bienvenus chez nous.

Elle les introduisit dans une pièce rectangulaire garnie de fauteuils bas d'un seul côté pour ménager, sur l'espace restant, une large place occupée au sol par une natte de corde. Elle la leur indiqua pour qu'ils s'y installent, en position de tailleur. En un rien de temps, elle leur apporta de nombreuses coupes garnies de légumes assaisonnés, de salades et de fruits juteux. Sarkô et Joskren ne se firent pas prier et dégustèrent les mets avec appétit. Les événements de la nuit les avaient particulièrement creusés. En guise de boisson, ils eurent droit à une eau pétillante que la maîtresse de maison leur avoua confectionner elle-même selon un procédé auquel ils ne comprirent rien sinon qu'il fallait mettre une certaine poudre dans de l'eau. Lorsqu'ils eurent fini, elle leur demanda s'ils souhaitaient se reposer mais les deux hommes du nord n'envisageaient pas de traîner en route.

— Dans ce cas, mon fils va vous conduire auprès du seigneur Zamiago sans plus tarder, fit-elle en s'inclinant.

Elle appela le garçon. Un adolescent aux cheveux bruns tout bouclés fit son apparition. Il se courba à son tour devant eux et leur dit :

— Si vous voulez bien me suivre, nous allons au château !

Ils remercièrent la femme et quittèrent la demeure.

— Ce n'est pas très loin, expliqua Drik alors qu'ils s'éloignaient du village en direction de la montagne. Une fois au sommet du massif, vous pourrez apercevoir les tours du manoir au centre de la vallée. Nous devrions pouvoir arriver avant la nuit.

— Mais toi, s'inquiéta Sarkô, tu rentreras avec l'obscurité ?

— Je dormirai chez mon oncle Mouhinieh, fit le jeune homme. De toute façon, je connais le chemin par cœur et la nuit sera claire.

— Tu ne crains pas les mauvaises rencontres ?

— Je ne comprends pas... Que voulez-vous dire ?

— Eh bien ! Les voleurs, les rebelles... Que sais-je encore !

Drik regarda Sarkô avec un air ahuri :

— Il n'y a rien de tel chez nous, reprit-il enfin. Du moins, je ne crois pas.

Sarkô cessa de l'interroger pour s'adresser à son compagnon :

— Une question me brûle les lèvres depuis que nous avons rencontré le père de ce garçon. Nous sommes donc sur les terres de seigneur-baronnet Zamiago. Est-ce à dire que Sernata et Malwi pourraient se trouver ici, avec d'autres Niorkais peut-être ?

— Ce n'est pas impossible, admit le Friske. S'ils sont vivants, je dirais même qu'ils ne peuvent être ailleurs. Et si c'est le cas, il y a de fortes chances pour qu'ils soient dans l'un des plus doux asiles existant sur Terre. Ce pays est merveilleux.

— Nous le devons au seigneur Zamiago, intervint l'adolescent. Il est une bénédiction pour nous tous.

— Comment cela ? s'étonna Joskren.

— C'est lui qui nous fournit tout ce dont nous avons besoin pour faire fructifier nos terres, soigner notre bétail, élever les enfants. Mes parents, et avant eux les parents de mes parents, se sont toujours félicités des largesses, de la mansuétude et de la justice de seigneur-baronnet Zamiago.

— Quand crois-tu qu'il pourra nous recevoir ? demanda encore le Friske.

— Dès votre arrivée, je suppose. Pourquoi tarderait-il puisqu'il a fait savoir à tous les gens de l'île que vous étiez attendus ?

— C'est ma foi vrai. N'empêche que voilà un seigneur plein de qualités.

— Et courtois qui plus est, précisa Sarkô. Ce qui n'est pas le cas de tous les vassaux de l'archipel. Seigneur-baronnet Tumul, que j'ai eu l'heur de connaître, était plutôt du genre hargneux et vindicatif. Et ce Saüxil que tu connais bien, Joskren, ajouta-t-il, quelles sont ses qualités ?

L'un comme l'autre avaient sérieusement ralenti leur allure devant l'augmentation très sensible de la pente de la chaussée qui escaladait franchement le mont.

— Le seigneur Saüxil est généreux mais exigeant, fanatique à n'en pas douter et très certainement fort ambitieux. Mais, pour l'heure, je n'ai eu qu'à m'en louer. Sans lui, du reste, tu serais peut-être mort ou complètement décervelé.

— Ce qui signifie ?

— Je ne sais pas trop. Quelque chose de pas très réjouissant à tout le moins. Je pense qu'il ne tardera pas à s'inquiéter de notre sort. S'il apprend que nous sommes en vie, il cherchera à nous joindre ou, peut-être même nous fera-t-il quérir. T'ai-je dit que Senteniez avait désormais à sa disposition un laboratoire comme il n'aurait osé en rêver ? Notre ami alchimiste est un peu fou. Non seulement il consulte les grimoires et les boues, mais il étudie à présent les étoiles.

— Comme cet astrologue que nous avons rencontré l'autre jour ?

— Non pas ! Senteniez, lui, est un vrai savant. Mais, comme tel, il perd parfois le sens des réalités.

— Et son épouse ? Est-elle restée en Pays Mazon ?

— Elle l'a rejoint. Mais ils se querellent gaillardement un jour sur deux. C'est pour cela qu'il passe autant de temps au milieu des fours et des éprouvettes.

Ils durent interrompre leur conversation car la côte était devenue trop raide et le souffle commençait à leur manquer. Le garçon allait allègrement devant. Il devait être assez fier d'en remonter aux deux gaillards qu'étaient les hommes des Zunes, mais il avait pour lui de connaître parfaitement le terrain.

Il s'arrêta en haut de la montée et les attendit, puis, dès qu'ils arrivèrent à sa hauteur, il s'écria en tendant un bras vers la vallée qu'ils découvraient à leurs pieds :

— Voici Amanraoth, le château du seigneur Zamiago !

*

Le château était un compromis entre un village de montagne aux maisons pressées les unes contre les autres et un agglomérat de bâtisses baroques qui auraient pu abriter les serviteurs de quelque culte ou des ateliers d'artisans de métaux. Il fallait une certaine attention pour déceler la continuité des façades en raison des innombrables décrochements. Ensuite, on pouvait comprendre la disharmonie subjective de l'enceinte. Tout n'était que leurre. Même la tour, au centre, dressée comme un dard. Il y avait un jeu dans cette construction. Pour accéder au refuge de Zamiago, il fallait en connaître les voies d'accès. Un labyrinthe de ruelles, de couloirs et de ponts jetés sur des mares et des rus artificiels conduisait aux quartiers réservés au grand vassal : une modeste habitation donnant sur une place.

— Nous y sommes ! finit par dire le jeune guide après qu'ils se soient un moment crus perdus ou victimes des effets de trompe-l'œil

de l'architecture environnante. Mais je viens si peu jusque chez notre seigneur. À présent, je m'en vais rejoindre le logis de mon oncle. Je vous souhaite une bonne nuit.

Le soir tombait en effet et la petite place sur laquelle s'ouvrait la façade un peu triste du domaine proprement dit de Zamiago était envahie par l'ombre.

— Ça, un château ! ne put s'empêcher de grommeler le Friske lorsque Drik se fut éloigné.

— Pourquoi dis-tu cela ? demanda Sarkô. Il y a quelque chose qui t'étonne ?

— Pardi ! Un château, c'est une construction monumentale, un édifice terrifiant, redoutable même. Ici, on se croirait dans une bourgade sans hommes d'armes ni commerçants.

— Peut-être que le seigneur préfère la compagnie des humbles, répondit le Niorkais en parcourant des yeux les autres façades. (Puis il ajouta :) Si nous heurtions à la porte !

Joskren acquiesça et usa du lourd marteau de bronze agrippé au vantail. Le bruit se répercuta longuement dans les êtres. Puis la porte s'ouvrit. Un homme, un serviteur en livrée, se tenait sur le seuil.

— Que désirez-vous ? demanda-t-il.

— Nous souhaiterions rencontrer seigneur-baronnet Zamiago. Il a demandé à nous voir, précisa Sarkô.

— Seriez-vous les naufragés de la nuit passée ?

— Eux-mêmes en effet !

— Alors entrez. Mon maître vous attend.

Le maître se trouvait à deux pas, sur le seuil d'une vaste pièce dépouillée, sévère presque, que n'égayait qu'un seul tableau accroché au mur et qui représentait une fleur unique, blanche, avec un cœur d'un rouge vif.

— Venez ! les invita-t-il.

Ils pénétrèrent à sa suite dans la salle des réceptions. On y avait installé trois sièges sobres. Les deux visiteurs s'y installèrent sur un geste de leur hôte qui les imita presque aussitôt.

— Mon majordome va vous apporter des rafraîchissements. En attendant, permettez que je vous demande si vous saurez supporter une conversation. Après ce que vous avez vécu et la marche pour venir jusqu'ici, peut-être souhaiteriez-vous plutôt vous reposer ?

— Nous sommes encore capables de quelques efforts, sourit le

Friske. En fait, nous ne sommes pas très fatigués.

— Dans ce cas, tout est pour le mieux.

Il claqua dans ses mains. Le domestique qui se trouvait à l'entrée un peu plus tôt pénétra dans le salon, porteur d'un plateau avec trois coupes. Il déposa celui-ci à leurs pieds et se retira. Sur un signe du seigneur-baronnet, Joskren et Sarkô se servirent. La boisson était très douce, mais avec un arrière-goût acidulé, à base d'oranges, et peut-être corsée avec des épices.

— Nous sommes en guerre ! laissa tomber Zamiago.

— En guerre ! sursauta Joskren. Et contre qui ?

— Les uns contre les autres. De fief à fief, si vous préférez.

— Je ne comprends pas, fit encore Joskren. Comment cela est-il arrivé ?

— Mais, tout simplement, à cause de vous. Seigneur-baronnet Tumal a été informé par l'un de ses espions du rôle exact de son voisin Saüxil dans l'évasion de Sarkô de Niork. Il a pu se saisir d'un certain Güadil et a obtenu des aveux en réunion extraordinaire du Conseil. Que vouliez-vous, dès lors, qu'il se passe ? Saüxil a relevé le gant. À l'heure qu'il est, les fiefs s'arment. Avant longtemps, les combats commenceront, avec leur cortège de pillages, de meurtres, d'exactions et de souffrances inutiles. C'est épouvantable.

— Suggéreriez-vous qu'il serait préférable que je me livre afin de mettre fin à ces préparatifs ? proposa Sarkô.

— J'aurais pu y songer effectivement, reconnut le seigneur-baronnet avec un sourire forcé. Mais je crois que cela ne servirait à rien. Tumal accepterait sans doute de déposer les armes, mais Saüxil ne voudrait pas perdre la face. Et puis, il y a derrière tout cela de trop anciennes rivalités. Non, je ne pense pas que la guerre avorterait si je te remettais aux Hommes-de-Fer.

— Nous laisserez-vous rejoindre seigneur-baronnet Saüxil ? demanda Joskren. Je suis à son service.

— Vous pourrez partir quand bon vous semblera, fit Zamiago en secouant la tête. Mon île est une terre d'asile, pas une prison.

— Mais peut-être combattez-vous contre le seigneur Saüxil ? voulut ironiser Joskren.

Zamiago feignit de ne pas avoir remarqué la perfidie de la question qui n'en était d'ailleurs pas vraiment une.

— Avez-vous vu des soldats en chemin ou dans Amanraoth ? demanda-t-il aux deux hommes. (Puis il poursuivit sans attendre de

réponse :) Voyez-vous, celui qui prépare la guerre obtient la guerre. J'œuvre pour la paix depuis toujours et je ne me mêlerai pas plus aux combats que je me soumettrai à l'un quelconque des belligérants. Mes gens sont heureux. Je me refuse de leur arracher ce bonheur obtenu à force du travail de plusieurs générations de loyaux sujets.

— Mais si l'on vous attaque ? intervint Sarkô.

— Qui en voudrait à mon maigre bien ? Je ne représente rien dans l'archipel. Une poignée d'hommes, quelques lopins de terre. C'est si peu au regard du vaste monde. Et qu'est-ce que je suis sinon un rêveur, aux yeux de beaucoup ? Je ne vois pas que la moindre armée s'en prenne jamais à mon territoire.

— Et si, néanmoins..., insista le Niorkais.

— Dans ce cas... commença seigneur-baronnet Zamiago. (Mais il ne poursuivit pas. Un nouveau et vague sourire vint flotter sur ses lèvres. Puis il remarqua :) Vous ne buvez pas ?

Les deux nomades trempèrent leurs lèvres dans le breuvage et avalèrent quelques gorgées.

— Serait-il possible, reprit Sarkô, que ma femme et mon fils soient sur votre île ? Mon ami Joskren m'a expliqué que les Niorkais survivants de l'attaque des Mazons sur notre zone de chasse devraient normalement se trouver à l'intérieur de votre fief car ainsi en allait le partage des terres habitées entre vos seigneuries.

— Ton ami a raison. Les habitants des Zunes sont, juridiquement parlant, sous ma dépendance. Mais il y a peu de Niorkais parmi mes gens. Pourtant, elle est là. Et l'enfant aussi.

— Quand pourrai-je les voir ? s'exalta Sarkô en se levant brusquement.

— Demain à l'aube si tu le désires, opina le seigneur.

Le Niorkais eut soudain l'impression que la tête lui tournait. Il mit cela sur le compte de la joie, puis sur celui de la boisson qu'il avait absorbée. Mais une nausée inquiétante montait à présent de ses entrailles. Il se retint à l'un des accoudoirs du siège. Les murs de la pièce se stabilisèrent enfin. Il remarqua aussitôt le visage soucieux de Zamiago.

— Qu'as-tu donc ? interrogea celui-ci.

— Je ne sais pas. Mais ce n'est rien. La fatigue sans doute.

— Acceptes-tu que je t'examine ? Je suis un peu médecin.

— C'est inutile, je vous l'assure, protesta Sarkô. Avant longtemps, il n'y paraîtra plus. C'est probablement de savoir que je vais enfin

retrouver Sernata. Après une nuit de sommeil...

— De toute façon, je ne voulais pas vous retenir. Je vais vous faire donner à chacun une chambre. Demain matin, je vous reverrai pour vous faire conduire auprès des Niorkais installés ici. Ensuite, vous déciderez vous-mêmes de la conduite que vous devrez tenir dans cette guerre. Si votre cœur est pour Saüxil, alors, battez-vous pour lui. Sinon, vous pouvez rester parmi nous autant que vous le souhaiterez.

Le petit homme se leva et frappa dans ses mains. Le majordome se présenta sur l'instant.

— Je vous souhaite le bonsoir ! acheva seigneur-baronnet Zamiago qui se dirigea aussitôt vers une pièce annexe sans plus s'occuper d'eux.

CHAPITRE XIII

Seigneur-baronnet Saüxil considéra d'un air pensif l'objet qu'il tenait entre ses mains. Un serviteur le lui avait remis quelques minutes seulement auparavant. C'était un courrier, se disant envoyé par seigneur-baronnet Kedadra, qui l'avait apporté. Saüxil était d'un naturel méfiant, et particulièrement en période de troubles. Il posa l'objet sur une table basse, s'assura que la cotte de mailles fines était parfaitement invisible sous sa robe, vérifia que le mince stylet à la lame soigneusement huilée coulissait bien dans la gaine placée le long de son bras gauche, puis, toutes ces précautions ayant été prises, il donna l'ordre d'introduire le porteur, ce dernier ayant été soumis, au préalable, à une fouille rigoureuse.

L'homme était de petite taille, de corpulence si mince qu'il aurait facilement pu passer pour un jeune enfant. Une rude toison brune retombait en mèches épaisses sur ses yeux et ses joues glabres, dissimulant le regard rusé. Un sourire éclaira le visage de Saüxil. Il avait déjà rencontré cet individu, à deux ou trois occasions, par le passé.

— Narvez ! dit le seigneur-baronnet. J'aurais dû m'en douter. Seul un fieffé coquin tel que toi est capable de traverser l'île, au nez et à la barbe des sbires de Tumul.

Narvez s'inclina. Après tout, un compliment venant de Saüxil était chose assez rare et le messager en tira quelque orgueil.

— Seigneur-baronnet Kedadra vous salue et vous transmet ses amitiés par ma bouche, seigneur Saüxil. Mon maître a estimé hasardeuse toute communication par les canaux habituels. Il a dit, je cite ses propres termes : « Trop d'interférences suspectes dans le système audio ». Et il a préféré me charger de ceci que je devais vous remettre en main propre.

Seigneur-baronnet Saüxil opina de la tête. Il reconnaissait bien là la prudence qui caractérisait le seigneur Kedadra.

— C'est bien. Retire-toi, à présent. Mes serviteurs veilleront à ce que ton séjour parmi nous soit le plus agréable possible. Je suppose néanmoins que tu comptes rejoindre ton maître dans les plus brefs délais ?

— Aussitôt que vous m'aurez confié votre réponse, s'il y en a une,

approuva Narvez en s'inclinant une nouvelle fois avant de quitter la pièce.

Demeuré seul, Saüxil ramassa l'objet apporté par le messager. Il s'agissait d'un cylindre trapu d'une douzaine de centimètres de longueur, apparemment coulé dans un seul bloc de métal d'un noir mat. La surface de ce cylindre ne présentait aucune aspérité, aucun mécanisme apparent. Saüxil passa dans la pièce voisine, tourna le dos à la paroi couverte d'écrans éteints et plaça le cylindre à même le soi. Puis il attira un fauteuil à lui, s'assit et attendit.

Quelques minutes s'écoulèrent durant lesquelles le cylindre perdit peu à peu son aspect mat pour briller légèrement, puis de plus en plus, virant au brun, au rouge et au rose, pour finir par devenir presque translucide. Les contours d'une silhouette se précisèrent, en suspension au-dessus des dalles. Le cylindre atteignit son maximum de brillance et commença très lentement à se dissoudre dans l'atmosphère. Ne demeurait plus que la silhouette dont les traits et le physique massif devinrent tout à fait distincts. Seigneur-baronnet Kedadra fut bientôt présent, sinon en chair et en os, du moins en projection tridimensionnelle et en pensée dans la pièce. Et, simultanément, grâce à un cylindre en tous points semblable, Saüxil était quant à lui présent face au seigneur Kedadra, au cœur du fief de ce dernier. Le système avait ceci de particulier qu'il ne s'activait qu'en fonction de facteurs très précis dont le moindre était lié au rayonnement *alpha* des ondes cérébrales de chacun des officiants. Cette procédure, fréquemment utilisée par les seigneurs-baronnets pour leurs échanges les plus secrets, n'avait pas été mise au point par eux-mêmes. Les adeptes de la Vieille Science étaient gens particulièrement ingénieux et avaient depuis bien longtemps remis certaines découvertes à l'ordre du jour.

— Ainsi, Narvez est bien parvenu jusqu'à toi, fit la voix légèrement assourdie du seigneur Kedadra. Le drôle est encore plus habile que je ne l'imaginais.

— C'est un serviteur dévoué, acquiesça Saüxil, et les serviteurs dévoués sont rares. Aussitôt notre entretien terminé, je le renverrai avec le cyvord. Il pense que son contenu est la chose importante... alors que le contenant ferait sa fortune, ajouta Saüxil avec un petit rire.

— Même à un très dévoué serviteur, il n'est pas toujours utile de tout révéler, dit Kedadra. Mais laissons là Narvez et abordons les choses sérieuses : qu'en est-il exactement de l'accusation portée par Tumul à ton égard ? Réponds-moi franchement et sans détour, Saüxil. Je suis peut-être ton allié fidèle, mais je veux savoir avec qui et pourquoi je m'engage dans ce conflit.

Saüxil riva son regard à celui de Kedadra. Il attendait ce moment depuis l'esclandre du Conseil et sa réponse était déjà toute prête. Il ne mentirait pas à Kedadra. Il aurait été trop dangereux de sous-estimer l'intelligence et la ruse du seigneur-baronnet du nord de l'île.

— Tumal disait la vérité : j'ai effectivement aidé le Niorkais à fuir son fief. J'ai employé pour ce faire un mercenaire des Zunes, un Friske répondant au nom de Joskren. Pour le reste, Tumal se trompe : le Niorkais m'intéresse, mais seulement depuis qu'il est arrivé dans l'archipel. Je ne suis pour rien dans la destruction des récoltes de spores ni dans celle des installations du village.

— Pourquoi t'intéresser à ce sauvage ? interrogea Kedadra.

— Quelqu'un d'autre s'est intéressé à lui, et depuis beaucoup plus de temps. J'aimerais en connaître la raison et j'aimerais connaître également QUI a guidé les pas de Sarkô jusqu'aux Terres du Brouillard. Ce n'est pas Tumal, de cela j'en suis sûr. Quelqu'un, parmi le Conseil, nourrit sa propre ambition... et ce quelqu'un-là est l'ennemi que nous devons découvrir et abattre. Mais nous n'aurons vraiment les coudées franches qu'une fois débarrassés de Tumal et de ceux qui le soutiennent. J'ai arraché le Niorkais à nos adversaires... mais je n'ai pas réussi à l'amener jusqu'ici. Le navire sur lequel il avait pris place a été coulé par les caïmans. Voici un autre détail qui ne laisse pas de m'inquiéter. Cette agression était-elle vraiment le fruit du pur hasard ou bien était-ce une action préméditée ? Et préméditée par qui ? Les caïmans agissent d'une manière tout à fait étrange. Ne dirait-on pas qu'ils obéissent à des ordres très précis ?

Saüxil se leva de son fauteuil et fit quelques pas à travers la pièce, suivi par le regard interrogateur du seigneur Kedadra.

— Je n'avais pas envisagé les choses sous cet angle, déclara son interlocuteur.

— Moi, si. Tu comprends à présent pourquoi je tiens à résoudre en priorité l'inévitable affrontement qui m'oppose à Tumal. Tant que cet imbécile contrôle plus ou moins le Conseil, nous n'avons aucune chance de découvrir qui conspire contre l'univers que nous avons construit. Et dans quel but.

Demi-vérités, demi-mensonges, pensa Saüxil, bien malin sera Kedadra s'il parvenait à distinguer le vrai de l'à peu près.

— Pour en venir à cette guerre qui s'allume, dit Kedadra, j'ai besoin de connaître ton plan d'ensemble, si tu en as un. Je suppose que tu as réfléchi à ce sujet ?

— Oui, bien sûr. La balance des forces penche légèrement en faveur de nos adversaires, mais si nous manœuvrons intelligemment,

la victoire devrait être au bout de nos efforts. Le plus urgent, actuellement, est de neutraliser Tumal. Son fief est pris en tenaille entre nos deux armées. Il sera obligé de se défendre sur deux fronts à la fois, et c'est sur ce détail que je mise le plus.

— Mais il peut recevoir des renforts de Cruin et Panjero, répliqua Kedadra... ou pire : Cruin et Panjero peuvent tenter une opération de débarquement sur mes côtes. Je ne suis pas très chaud à l'idée de lancer mes forces tout entières contre Tumal.

— Otami dispose d'une excellente flotte, et il m'a promis de détacher quelques unités qui devront croiser au large de tes côtes, afin d'intercepter toute opération de ce genre menée contre toi.

— Mais il laissera Mourad affronter seul Baécic et Fulton...

— Mourad s'en juge capable.

Kedadra réfléchit un instant, puis :

— En fait, l'élément déterminant de ce conflit aurait été de rallier Zamiago à notre camp. Ce pleutre contrôle le point névralgique entre les deux îles principales, et sa présence parmi nous ferait basculer l'équilibre des forces.

— Je sais, approuva Saüxil. J'en suis conscient. Je me propose de lui envoyer un émissaire afin de tenter de le convaincre. Mais tu connais Zamiago aussi bien que moi : un sybarite uniquement préoccupé de son bien-être et de ses petits plaisirs. Il refusera en alléguant la faiblesse de son armée – ou même sa quasi-inexistence.

Kedadra hocha la tête.

— Il est temps de clore cet entretien, dit-il. Renvoie Narvez avec le cyvord. Si jamais j'avais à te recontacter discrètement, il reviendra. Et s'il y avait vraiment urgence, nous communiquerons par le système audio, bien que cela revienne presque à informer directement Tumal de nos intentions !

— Entendu, acquiesça Saüxil en regagnant son fauteuil.

La silhouette de Kedadra s'estompa progressivement puis disparut. Le cylindre repassa par toutes les gammes de brillance et de couleurs avant de retrouver son aspect métallique. Saüxil se leva, ramassa l'objet et le posa sur la table. Le cylindre était brûlant.

Seigneur-baronnet Saüxil activa les écrans placés sur la paroi opposée de la salle. Son regard erra distraitement sur les enregistrements directs effectués par les oiseaux-spi. Au même instant, il était plus que probable que la plupart des autres seigneurs-baronnets prenaient également connaissance de l'évolution de la situation, par le biais de leurs espions ailés métalliques.

Tout comme les Hommes-de-Fer, les oiseaux-spi étaient une invention mise en commun à l'usage exclusif des maîtres des îles et du Mercent.

Et c'est bien dommage, songea Saïxil. Entre les mains d'un seul seigneur-baronnet, cet espionnage permanent aurait pu constituer une arme formidable.

*

La guerre opposant les seigneurs-baronnets entra dans sa première phase dès la tombée de la nuit et alors que les armées conjuguées des seigneurs Baécic et Fulton, partisans de Tumal, se heurtaient à celle du seigneur Mourad, tout près de la Ville Franche d'Avan. Mourad était un individu pétri d'orgueil, et son engagement aux cotés de Saïxil n'avait eu, pour unique but, que la réalisation de son ambition secrète de dominer activement la plus étendue des Îles Paradis.

Le combat dura plusieurs heures sans que la décision penche réellement pour l'un ou l'autre camp et, finalement, les forces de Baécic et de Fulton se retirèrent, laissant le terrain à Mourad. Il s'agissait d'une victoire à la Pyrrhus plutôt que d'un véritable succès. Les adversaires, décimés, épuisés, réintégrèrent leurs frontières tout en se tenant prêts à reprendre les hostilités à la première occasion qui leur serait donnée.

Conformément à leur accord, Saïxil et Kedadra avaient lancé leurs armées contre les frontières de Tumal, mais, tandis que Saïxil engageait brutalement son action, Kedadra agissait avec beaucoup plus de circonspection. Le seigneur-baronnet n'avait pas vraiment le cœur à l'ouvrage, et il ne cessait d'appréhender une intervention conjuguée de Cruin et Panjero. La présence d'une flotte dirigée par Otami et croisant dans le détroit le tranquillisait si peu que Tumal, conscient de ce facteur, transféra secrètement une partie de ses troupes sur sa frontière du sud et s'opposa vigoureusement aux efforts de Saïxil.

Cependant, Cruin et Panjero ne restèrent pas inactifs et, ainsi que le craignait Kedadra, une force de débarquement apparut, à peine le jour levé, au large du fief n° 3. Otami intervint mollement. De part et d'autre, les pertes furent légères, mais suffisantes pour que le débarquement soit ajourné. Dès lors, les deux flottes s'observèrent sans réellement s'engager, sinon par des escarmouches d'artillerie qui causaient plus de bruit que de mal.

En fait, sur l'ensemble des Îles Paradis, les regards de tous les belligérants restaient fixés sur le duel Saïxil – Tumal. Les deux frères ennemis ne l'ignoraient pas, comme ils n'ignoraient pas non plus que le vaincu serait soumis à la curée de ses adversaires comme de ses partisans.

La bataille décisive n'était pas encore engagée, mais elle ne pouvait plus

Assis seul dans l'immense salle à manger, seigneur-baronnet Saüxil exhala un profond soupir. L'appétit le fuyait, le sommeil lui était devenu un luxe, il se sentait horriblement las, épuisé. Il abandonna la table pourtant surchargée de mets succulents, marcha jusqu'à un vaste miroir ovale et grimaça à l'adresse de son reflet. Sa face de bon vivant s'était creusée sous l'effet de la tension nerveuse, et le toupet des cheveux qui se dressait d'ordinaire sur le sommet de son crâne pendouillait lamentablement. Seigneur-baronnet Saüxil se détourna du miroir avec un juron.

Contre toute attente, Tumul avait résisté de la manière la plus efficace, et l'envahissement de son fief s'était soldé par un cuisant échec. La chose n'était pas irrémédiable, bien sûr, mais Saüxil n'ignorait pas que cette défaite allait sérieusement doucher l'enthousiasme de ses partisans. Kedadra, Mourad et Otami ne prendraient aucun risque. Sachant que le conflit était surtout lié à l'antagonisme personnel opposant Tumul et Saüxil, ils attendraient patiemment qu'une décision se fasse jour avant de s'engager plus avant.

— Les misérables ! hurla soudain Saüxil en balayant les mets accumulés sur la table.

Plusieurs couverts roulèrent sur le dallage et les échos de cet accès de colère résonnèrent sous les voûtes, mais aucun serviteur n'eut garde d'apparaître. À coups de pied, Saüxil dispersa les fragments de nourriture et regagna la salle des écrans. Depuis des heures et des heures, il ne tenait plus en place et demeurerait confiné dans la tour où il allait et venait de pièce en pièce.

Un oiseau-spi continuait de retransmettre les images du désastre survenu aux frontières des deux fiefs. Avec un plaisir trouble, Saüxil riva une fois de plus son regard sur ces scènes de défaite. Il considéra presque avec détachement les alignements de cadavres au long des ouvrages de défense, les restes carbonisés de ses meilleures cohortes, le matériel détruit et abandonné ici et là. Des soldats aux couleurs de Tumul quadrillaient encore le site de la bataille, cherchant des blessés à achever ou à emmener en captivité selon la gravité de leur état.

« Je dois réagir, songea Saüxil, mais de quelle manière ? Si je tarde trop, je suis perdu ! »

Il prit plusieurs décisions : tout d'abord, il obligerait – sous la menace s'il le fallait – Otami à engager le combat et à disperser les flottes rassemblées par Cruin et Panjero. Ensuite, il assurerait Kedadra

que la seule et unique possibilité de remporter encore cette guerre était de prendre dès à présent Tumul à revers. Il appellerait Mourad et, jouant sur l'orgueil démesuré du personnage, l'inciterait à affronter la coalition de Baécic et Fulton. Enfin, il enverrait un émissaire chez Zamiago, et ceci avant la fin de cette journée.

Après mûre réflexion, il fixa son choix de l'émissaire sur maître Senteniez. Celui-ci pourrait même profiter de sa mission pour rechercher Joskren et Sarkô dont il était toujours sans nouvelles et que le bonhomme connaissait bien pour être de leurs amis. Ceux-ci ne pouvaient se trouver que sur les côtes de la Mer Caribe s'ils n'avaient pas péri dans le naufrage du vapeur de Zorzan Zorgonaz qui lui avait été annoncé par des gardes-frontières.

CHAPITRE XIV

Le soleil s'était levé depuis plus d'une heure et Sarkô regardait depuis ce temps-là les mouvements des serviteurs dans la cour. Il n'avait pas fermé l'œil de la nuit et, à présent que le jour était entamé, les minutes lui paraissaient s'écouler avec une horrible lenteur. Son esprit tentait désespérément de se représenter Sernata mais l'image demeurait obstinément floue, comme un nuage bas effiloché par le vent. Et Malwi n'avait pas plus de consistance qu'un enfant aperçu au hasard de sa quête dans un village vite dépassé. Il serra les poings pour la centième fois peut-être et les frappa l'un contre l'autre, au risque de faire éclater la peau au-dessus des articulations. Mais il ne sentait rien, ne se rendait pas compte. Il regardait à la fenêtre puis refaisait le tour de la chambre, la tête lourde d'interrogations et de doutes, le cœur au supplice. Il avait failli rejoindre Joskren pour l'éveiller. À présent, il n'y tenait plus. Le seigneur-baronnet avait dit « demain » et on était demain. Qu'attendait-il pour le faire appeler ?

Il avait faim. C'était un peu étonnant car il avait largement fait honneur au repas qu'on lui avait fait servir dans sa chambre. Il mit cela sur le compte de la longue veille. Il avait faim et soif. Son estomac le tiraillait. À plusieurs reprises, il avait cru même qu'il allait se trouver mal, mais le trouble s'effaçait aussi vite qu'il le surprenait.

Et puis, alors qu'il allait enfin prendre la décision de rejoindre son ami, quelqu'un frappa à la porte et entra dans la pièce : un serviteur qui portait un plateau de fruits.

— Lorsque vous vous serez restauré, fit celui-ci, descendez au salon. Le maître vous y attend.

Sarkô croqua rapidement trois fruits charnus dont il ignorait les noms mais qu'il trouva succulents quoique un peu doux à son gré. Puis il descendit dans la salle où le seigneur les avait accueillis la veille. Zamiago s'y trouvait déjà. Il était assis sur le même siège que le soir précédent. Sa robe bleu clair, ses yeux azurés qui avaient l'air de fixer Tailleurs, ses longs cheveux blancs bouclés caressés par le soleil rasant lui donnaient un air hiératique. Il fit un geste de la main pour inviter le nomade à s'asseoir. Mais il demeura silencieux jusqu'à ce que Joskren les ait rejoints.

— Je suppose que l'homme de Niork va me demander de tenir ma promesse de le laisser rejoindre celle qu'il recherche depuis si

longtemps. Je vais accéder bien entendu à ce légitime désir. Vos compatriotes, précisa-t-il à l'intention de Sarkô, se trouvent à quelques lieues d'ici, près de la côte est, dans un village du nom de Naguai. Je n'ai pas prévu de vous fournir quelqu'un pour vous y accompagner parce que ce n'est pas utile. En quittant le château, vous trouverez à la sortie l'indication de la route. (Il joignit les mains et appuya le menton sur la pointe des doigts puis, après quelques instants d'apparente réflexion, il poursuivit :) La guerre a d'ores et déjà explosé. On m'a signalé quelques escarmouches en de nombreux endroits. Tumul et Saüxil ont concentré des troupes considérables le long de leur frontière commune. Je ne saurais trop vous recommander de bien peser votre décision avant de vous engager dans l'un quelconque des camps. Croyez-moi, je ne suis pas un pleutre, mais la témérité ne m'a jamais paru être une vertu. Or je pense qu'il est encore tôt pour choisir son camp lorsque l'on n'est pas soi-même directement concerné.

— Mais Saüxil est mon bienfaiteur ! s'irrita Joscren qui croyait comprendre que Zamiago s'efforçait soudain de le dissuader de partir.

— Qu'en savez-vous ? susurra le seigneur-baronnet. Derrière la magnanimité et les largesses de l'homme se cache peut-être un obscur calcul. Croyez-vous vraiment que ce soit une pure gratuité de sa part, cette intervention pour vous arracher aux Mazons ?

— Comment savez-vous cela ? sursauta le Friske.

— Peut-être que je ne suis pas non plus aussi rêveur ou faible que d'aucuns veulent bien le croire. Peut-être que moi aussi je dispose de quelques atouts. Peut-être que ce conflit qui s'enflamme, qui va consumer d'innombrables vies – car il est désormais exclu que rien ne vienne l'éteindre – arrange quelque peu mes affaires. En tout cas, vous risquez de faire une bêtise en retournant dans l'île du Dôme.

— J'ai peur de ne pas saisir très exactement le sens de votre propos, fit Joscren en secouant la tête. Est-ce un conseil ou bien une menace ?

— Prenez cela comme vous voulez. Je n'ai rien de plus à vous dire. Allez, mes amis ! Que le ciel vous inspire et non les passions terrestres ou les élans malheureux.

Ils quittèrent le salon sous le regard incisif de leur hôte. Dehors, ils retrouvèrent le soleil, les bruits de la cuisine qui préparait déjà le prochain déjeuner. Après les ruelles et les couloirs, ils franchirent la poterne. À quelques pas, une patte d'oie ouvrait trois pistes. L'une d'elles filait vers Naguai. C'était en tout cas ce que disait l'un des panneaux planté au centre du carrefour. Les deux hommes s'y engagèrent. Pour Joscren, avant de prendre une quelconque décision concernant son éventuelle participation au conflit, il s'était dit que

rien ne pressait au point de ne pas accompagner Sarkô. Une fois les retrouvailles accomplies, il aviserait. La menace voilée que contenaient les propos de Zamiago était loin de l'impressionner. Le Niorkais accepterait peut-être même de se ranger sous la bannière de Saüxil si jamais il le lui demandait.

*

Senteniez regardait le paysage défiler sous le ventre de l'appareil avec une certaine appréhension. Il n'était pas du tout certain de repérer ses deux amis si jamais ceux-ci avaient survécu au naufrage. Les renseignements recueillis ne lui permettaient même pas d'orienter ses recherches avec toute la précision souhaitable. Les pêcheurs avaient fourni des indications bien trop fragmentaires. Il savait que l'attaque avait eu lieu au large de la Pointe des Graves, autrement dit à l'entrée même de la passe s'ouvrant entre les deux grandes îles. À partir de là, tout était possible. Une chaloupe de sauvetage pouvait fort bien s'être échouée sur les plages de la Baie des Princes ou du Golfe des Goyaves comme elle avait pu tout autant parvenir, poussée par les courants, jusqu'aux rivages de la petite Île du Fou qui se trouvait sous le contrôle de Zamiago. Dans ce dernier cas, il serait évidemment plus délicat de survoler la côte, encore que le seigneur-baronnet ait choisi, provisoirement sans aucun doute, de rester neutre dans le conflit qui s'était déclenché dans les îles, ce qui autorisait une certaine approche.

L'oiseau de fer frôla un piton rocheux et redressa sa courbe sous l'effet des gyroscopes. Senteniez manœuvrait comme un pilote chevronné. En fait, il ne s'était familiarisé que depuis peu au maniement des avions. Mais les automatismes de l'appareil, parfaitement fiables, ne nécessitaient pas l'intervention humaine, sinon dans les rares cas de modification de la destination choisie. Les sondes et les radars faisaient tout le travail, et l'ordinateur de bord calculait sans cesse la trajectoire idéale selon la force du vent, le plafond nuageux, la température et, bien entendu, la pression atmosphérique et le relief. Piloter de tels engins se révélait une véritable sinécure agrémentée d'un plaisir rare : voler. Et quel vol ! Les oiseaux de fer avaient l'allure des grands albatros et planaient aussi allègrement que les magnifiques palmipèdes.

L'océan apparut enfin et Senteniez incurva la route en direction du nord-est pour prendre la côte en enfilade. Il apercevait parfois des pêcheurs ou des soldats, plus rarement des paysans, et il ralentissait chaque fois afin de cadrer sur les écrans récepteurs les silhouettes considérablement grossies. Mais rien qui ressemblât, de près ou de loin, à ses deux amis.

Il passa au crible les moindres accidents du relief de la vaste baie, se posa à deux reprises pour interroger des groupes de travailleurs qui préparaient des abris. Il poussa au-delà du cap Ataï, à cet endroit où l'océan se perce de récifs qui seraient, selon les légendes, les corps pétrifiés d'anciens corsaires. Puis il renonça à poursuivre les recherches plus avant le long des côtes du territoire même de Saüxil. Si les deux hommes du nord étaient encore en vie, ils n'avaient pu accoster aussi loin. En revanche, ils avaient pu aborder quelque part sur l'île du Fou. S'il devait donc les retrouver, ce ne pouvait être que là. Il en avait la certitude.

Il amorça un large virage à l'ouest et fonça au-dessus des eaux relativement calmes de la Mer Caribe. Au bout de l'horizon, le fief de Zamiago émergeait déjà.

Au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient de Naguai, Sarkô sentait monter en lui, avec une violence de plus en plus grande, des vagues de peur. Peur de retrouver différente celle qu'il aimait. Peur de ne pas reconnaître son fils ou que celui-ci ne lui témoigne qu'indifférence. Et cette peur était entretenue par un autre phénomène. Non seulement il ne parvenait plus à se remémorer les traits de celle qui était sa femme, mais encore ceux-ci s'évaporaient sous la poussée d'un autre visage. Et c'était celui de Kyelle qui s'imposait. Kyelle aperçue sur le vapeur alors prêt à sombrer. Kyelle pourtant morte. Kyelle qu'il avait aimée un soir, quelque part en Pays Mex.

Un long frisson le secoua, si fort que le Friske s'en aperçut et s'inquiéta :

— Mais c'est vrai que tu m'as l'air malade ! Tu aurais dû écouter le seigneur-baronnet. Il t'aurait remis d'aplomb en un rien de temps. Ces gens-là ont d'immenses pouvoirs, tu sais.

Sarkô secoua la tête sans répondre. Était-il malade ? Cette question en elle-même l'irritait. Est-ce qu'on est malade lorsqu'il reste encore tant à faire, lorsqu'on sait que l'on va retrouver les siens ?

Brutalement, un spasme secoua son estomac et il vomit le repas ingurgité au lever dans d'atroces convulsions. Son compagnon dut le soutenir car la violence de la nausée l'aurait jeté à terre. Après une ou deux minutes de crise, le calme revint enfin en lui et il recommença à marcher bien que chancelant. Joskren n'osait rien dire. Une tempête s'était levée à l'intérieur du crâne de l'homme de Niork. Peu à peu, l'atroce souvenir du Temple du dieu Mazon remontait à la surface. Et avec lui naissait une peur hideuse qu'il ne pouvait formuler. Se pouvait-il... ?

— Nous n'en avons plus pour très longtemps, prononça alors le Friske en observant quelques cultures qui annonçaient, sans l'ombre

d'un doute, la proximité d'une agglomération.

Soudain, des cris s'élevèrent à quelque distance au-devant d'eux. Ils s'élancèrent au pas de course, parvinrent à la cime d'un petit monticule herbeux et découvrirent le village et, au-dessus des toits, l'oiseau de métal qui semblait faire des efforts désespérés pour ne pas tomber.

Des gens s'éloignaient en hurlant du pâté de maisons. Le ciel était animé de vibrations, et de minuscules éclairs éclataient autour de l'aéronef. On entendait distinctement les moteurs de l'engin se plaindre. L'oiseau arracha quelques cheminées dans sa descente irrémédiable. Il passa de justesse entre deux façades, dans un mouvement pourtant gracieux, puis il alla s'écraser sur le ventre en bordure du petit bourg.

Il y eut quelques instants de silence. Tous les habitants de l'endroit venaient de s'immobiliser, qui dans un champ qu'il traversait à toute allure en quête, sans doute, d'un abri, qui dans la rue unique dont il n'avait pu encore s'éloigner. Même Joskren et Sarkô ne bougeaient plus, là-haut, sur le petit promontoire, à une portée de flèche du village et de l'appareil. Mais rien ne se produisit. L'engin n'explosa pas, ne s'enflamma pas. Seul son flanc finit par se découper d'une ouverture rectangulaire pour laisser passer un homme qui sortit en titubant.

Joskren fronça les sourcils, mit une main en visière sur les yeux pour ne pas être troublé par l'éclairage déjà violent du soleil.

— Par les tripes de mon oncle, mais c'est Senteniez ! s'exclama-t-il.

Et il s'élança sans plus attendre en direction de l'oiseau blessé.

Sarkô n'avait pas bougé. S'il avait entendu, il n'avait tenu aucun compte de ce que le Friske avait dit. Il regardait, lui, du côté des gens qui se ressaisissaient de leur panique et regagnaient à présent leurs occupations ou leur logis. Il y avait des femmes et des gosses parmi eux. Il y avait Sernata. Il y avait Malwi.

Il s'aperçut qu'il courait. Ses lèvres formèrent les noms. Sa poitrine se gonfla et il appela. Une femme se retourna. Il avait su dès les premiers pas que c'était elle. Un enfant la tenait par la main.

— Sernata ! rugit-il encore.

Elle s'était immobilisée. Un grand bouleversement agitait à présent ses traits. Ses yeux s'agrandirent. Elle eut alors comme un gémissement et balbutia :

— Sarkô !

Sa main lâcha celle de l'enfant. Elle se précipita au-devant de

l'homme qui l'appelait pour se jeter dans ses bras.

Ils s'agrippèrent avec une sorte de violence sauvage.

*

— Le Friske ! faillit s'étrangler Senteniez en apercevant Joskren qui accourait vers lui. Si je m'attendais... (Puis il éleva la voix pour lui lancer :) Eh bien, l'ami ! Qu'est-ce que tu fais par ici ?

L'alchimiste avait les vêtements déchirés par endroits et une grosse bosse ornait son front dégarni, mais il avait conservé son sens de l'humour et son sourire.

— Je viens à ton secours, fit Joskren en secouant la tête, ce qui eut pour effet d'agiter la mèche blond-blanc constituant toute sa chevelure. Il paraît que tu ne sais rien faire de bien dès que je tourne les talons. Alors, que t'est-il arrivé ?

— Je n'en sais rien, plaisanta Senteniez qui gardait encore un peu de la peur passée au fond de ses yeux noirs. Je m'approchais de l'île après avoir longé les côtes du fief de Saüxil dans l'espoir de vous retrouver. Et puis, j'ai eu l'impression qu'un orage s'abattait sur l'appareil. Les commandes sont devenues brûlantes. L'oiseau était dans le même temps secoué comme une salade qu'on égoutte. Je ne sais pas comment j'ai fait pour ne pas m'écraser sur le village. Les maisons ont surgi d'un seul coup devant mes yeux. J'ai tout tenté pour redresser. Ensuite, je ne me souviens plus. Sinon que je me suis écrasé au sol. Voilà. C'est tout simple. Mais... où est Sarkô ? s'étonna-t-il en parcourant l'alentour.

— Sarkô ? Il... (Joskren se retourna et découvrit dans le même temps que son compagnon ne l'avait pas suivi.) Sang de mes aïeux ! il était avec moi voici encore quelques instants à peine. Je suppose qu'il a dû... (Il aperçut le Niorkais à moins d'un jet de pierre, et la femme et l'enfant qui se trouvaient près de lui et un sourire éclaira son visage.) Je crois qu'il a enfin trouvé ce qu'il cherche depuis si longtemps, commenta-t-il à l'intention de l'alchimiste auquel il adressa un clin d'œil entendu.

Pourtant, s'il avait mieux observé la scène, peut-être aurait-il modifié quelque peu son évidente satisfaction. Après s'être étreints, l'homme du nord et la jeune femme s'étaient écartés l'un de l'autre. Leurs regards s'étaient rencontrés. Les yeux de Sernata pétillaient de bonheur et s'embuaient de larmes de joie. Son nez palpitait et ses lèvres s'entrouvraient déjà du désir de se fondre avec l'être chéri. Leurs visages, naturellement, se rapprochèrent...

Alors, Sernata recula vivement ; une grimace d'irrépressible

horreur se peignit sur ses traits et elle porta une main à ses lèvres pour étouffer le cri qui s'en échappait. Puis elle prit Malwi dans ses bras comme s'il lui fallait protéger l'enfant. Son front s'était plissé dans un redoutable effort de compréhension.

— Tu n'es pas Sarkô ! balbutia-t-elle enfin avec difficulté. Tu ne peux pas être Sarkô. Lui, il était vivant. Toi, tu sens la mort.

Elle se retourna alors et s'enfuit en direction du village.

Atterré, le Niorkais n'avait pas prononcé un seul mot. Il ne comprenait pas. La fureur du ciel se serait déchaînée sur lui qu'il n'aurait pas réagi davantage. Alors qu'il avait cru toucher au port et retrouver enfin le bonheur perdu, un mot, un geste de Sernata venaient de détruire des mois et des mois d'espérance.

Il eut l'impression que le sol tremblait, mais c'était lui qui basculait. Il tomba, face contre terre, évanoui.

CHAPITRE XV

— Ainsi donc, Zamiago a repoussé l'offre de Saüxil, fit le Friske tandis que Senteniez s'asseyait, fourbu, devant un grand verre d'eau fraîche.

— Aucun argument n'est parvenu à le fléchir, expliqua celui-ci. Il m'a dit en substance que rien ne valait plus à ses yeux que la vie d'un homme et que, à moins d'y être contraint, il n'en exposerait pas la moindre. Il faut être fou pour oser risquer celle des autres, sans compter la sienne propre : tels sont ses propres termes. (Il avala une longue gorgée avant de poursuivre.) Il m'a dit encore que les vaines querelles l'ennuyaient et qu'il avait mieux à faire en aidant ses gens à rendre leurs terres plus productives. Le pouvoir est un leurre, a-t-il ajouté non sans une certaine colère. Plus on est puissant et plus on devient fragile, voilà sa théorie, et il ne fera rien, par conséquent, qui puisse l'affaiblir. Mon île est petite sans doute, m'a-t-il confié, mais d'autant plus commode à protéger et délicate à circonvenir. Quant à seigneur-baronnet Saüxil, dites-lui qu'il me trouvera en travers de sa route chaque fois que ses actions viendront menacer mon fief mais qu'en aucun cas je ne me rangerai avec ou contre lui dans toute autre circonstance.

— Eh bien ! voilà qui est clair ! répondit Joskren. Ce Zamiago me paraît être un parfait indépendantiste. Mais pour ce qui me concerne, je ne saurais rester plus longtemps ici. Je suis un mercenaire et je sers qui me paie. Saüxil est généreux, par ma foi. Alors, vive le seigneur Saüxil et sus à ses ennemis !

— Comment va notre ami Sarkô ? s'inquiéta alors Senteniez, un peu pour calmer l'ardeur du bouillant guerrier.

— Mal. Il a déliré toute la nuit et, en sus, il grelotte de fièvre.

— Nous ne pouvons tout de même pas partir en l'abandonnant dans cet état, remarqua Senteniez. Je vais voir ce que je peux faire. Saüxil attendra bien quelques heures encore. (Il se dirigea vers la chambre où reposait le Niorkais.) Sa femme est-elle venue le voir ? interrogea-t-il encore avant d'y pénétrer.

— Dans la matinée, précisa Joskren. Une visite éclair. Elle l'a regardé quelques instants durant depuis la porte, puis elle est repartie. Je ne comprends pas ce qui se passe entre eux.

— Et moi non plus, admit à son tour l'alchimiste. Bah ! nous verrons bien ce qu'il en est lorsque notre homme aura recouvré ses esprits.

Il s'avança alors vers le lit et commença de palper le malade. La fièvre était forte en effet, accompagnée d'une abondante sueur. Ce pouvait être une infection interne provoquée par l'absorption d'une nourriture avariée ou encore une contamination microbienne. Il fallait que le Niorkais transpire pour éliminer le mal. Par bonheur, son corps réagissait bien. Senteniez décida néanmoins d'activer encore la réaction ; une bonne nuit de sommeil ferait le reste. Un individu de la constitution du nomade pouvait être sur pied à la prochaine aurore s'il ne s'était pas trompé dans son diagnostic.

Il quitta la chambre, appela la maîtresse du logis qui les avait accueillis et lui commanda divers ingrédients et des herbes pour préparer une infusion. Lorsque le breuvage fut prêt, il se fit aider du Friske pour soutenir Sarkô et lui faire avaler la potion. Ensuite, ils le laissèrent à ses cauchemars, se contentant, au fur et à mesure que les heures s'écoulaient, de venir s'assurer parfois que tout allait pour le mieux.

À l'aube, Sarkô s'éveilla, la bouche comme enduite de suif et les paupières brûlantes, mais en état de se lever.

— Où en est cette guerre ? interrogea-t-il aussitôt. Je veux me battre.

Joskren crut qu'il était guéri. Senteniez devina que l'homme des Zunes avait soif de mourir. Il se garda bien cependant de le révéler.

*

Il leur avait fallu user de beaucoup de persuasion pour obtenir qu'une équipe de pêcheurs accepte de les conduire jusqu'à l'île du Dôme. À présent, l'embarcation filait allègrement sous une brise de noroît qui gonflait l'unique voile carrée soutenue par un double mât. Les rames avaient été relevées et, sauf le pilote, attentif au moindre frisson du bateau, les hommes devisaient en observant la mer et le ciel.

Le choc ébranla l'esquif de la proue à la poupe, jeta marins et passagers contre les bastingages ou sur le pont et arracha un hurlement au timonier dont la barre se brisa sous l'impact du corps projeté vers l'avant. Des voix s'élevèrent de la plupart des poitrines : des appels au secours, des interrogations aussi et des cris affirmant que le navire coulait. Devant eux, l'air vibrait et paraissait rigide comme le tissu d'une tenture. Le soleil, pourtant, demeurait impassible et les flots s'agitaient mollement.

— On a heurté un récif ! Tout le monde aux canots ! s'époumona le pilote après s'être relevé, le torse ensanglanté par la rupture du timon.

C'était la débandade sur le pont, chacun songeant avant tout à sauver sa propre vie. Pourtant, au bout de quelques instants, il devint évident que le voilier ne sombrait pas. Il demeurait à flot bien que parfaitement immobile, comme si une main invisible le retenait. La voile, toujours gonflée par le vent, ne parvenait plus à le mouvoir et les mâts menaçaient même de se rompre.

— Amenez la voile ! vociféra soudain le patron. Vite ! Les mâts vont se rompre.

Les marins, rappelés à l'ordre, se précipitèrent après un court instant de stupéfaction et descendirent la toile.

— À la nage ! reprit alors le patron qui avait totalement retrouvé confiance. Il faut s'arracher de là. En arrière toute !

Les hommes s'installèrent sur les bancs, laissèrent tomber les rames et souquèrent aussitôt avec force. Le maître de nage balança la lourde baguette à l'embout d'étoupe et commença à frapper la timbale pour rythmer la cadence.

Durant une bonne minute, il ne se passa rien. La main invisible qui retenait le bateau ne paraissait pas devoir lâcher prise. Et puis les structures vibrèrent. Des grincements montèrent du pont et de la coque. La barque enfin bougea, arrachant un hurlement de joie des poitrines.

Les rames plongèrent de plus belle dans les flots. La cadence s'accéléra un peu. Enfin, le navire commença de filer en direction de la côte.

— On ne peut pas quitter l'île, finit par murmurer le patron par-devers lui.

Il vit ses passagers se rapprocher de lui, l'air perplexe.

— Impossible de vous conduire jusqu'à l'île du Dôme ! leur jeta-t-il en secouant la tête. Il y a quelque chose qui nous empêche de passer. Et ce quelque chose, je n'ai rien à bord qui puisse le forcer.

— Prisonniers ! ragea Joskren. Nous sommes prisonniers de Zamiago.

FIN

[1] *Sarkô des Grandes Zunes*, n° 1341 de la collection.

[2] *Le temple du dieu Mazon*, n° 1398 de la collection.

[3] *Le clan du brouillard*, n° 1419 de la collection.

- [4] *Sarkô des Grandes Zunes*, même collection.
- [5] *Le clan du brouillard*, même collection.
- [6] *Le temple du dieu Mazon*, même collection.
- [7] *Sarko des Grandes Zunes*, même collection.
- [8] *Le clan du brouillard*, même collection.
- [9] *Le Temple du dieu Mazon*, même collection.
- [10] *Sarko des Grandes Zunes*, même collection.